



BULLETIN DE LA
SOCIÉTÉ
HISTORIQUE ET
ARCHÉOLOGIQUE DU
PÉRIGORD



TOME CXLIII
ANNÉE 2016
1^{re} LIVRAISON

SOMMAIRE DE LA 1^{re} LIVRAISON 2016

● Conseil d'administration de la Société.....	3
● Assemblée générale : rapport moral 2015 (Brigitte Delluc).....	5
● Assemblée générale : rapport financier 2015 (Marie-Rose Brout)	8
● Compte rendu de la séance	
du 4 novembre 2015	11
du 2 décembre 2015	16
du 6 janvier 2016.....	20
● Éditorial : Le programme de la SHAP en 2016 (Gérard Fayolle)	27
● Programme de nos réunions. 2 ^e trimestre 2016.....	28
● La peste de 1630-1631 à Bergerac (Jean-Claude Ignace)	29
● Les deux Périgordines miraculées à Lourdes (Guy Penaud)	59
● Louis Delluc. Homme de lettres, cinéaste et malade (Gilles Delluc avec la collaboration de Brigitte Delluc).....	79
● En Dordogne, pendant la débâcle de juin 1940, avec maître Isorni et l'Inspection générale du Service de Santé des Armées (Dominique Chariéras)	107
● Dans notre iconothèque : Quand Charles Garnier et le baron Justus von Liebig redonnaient vie aux squelettes de l'abri Cro-Magnon (Brigitte et Gilles Delluc).....	113
● Notes d'épigraphie du Périgord – 5. Les faux épigraphiques, une étude à part entière (François Michel).....	121
● Naples et la Campanie. Le Périgord sous le volcan. 24-31 octobre 2015 (François Michel)	127
● Voyage en Étrurie. 1 ^{er} - 8 octobre 2016.....	136
● Notes de lecture : Les Chantiers de la Jeunesse et la Dordogne (1940- 1944). De la Révolution nationale à la production industrielle (F. A. Boddart) ; Le Périgord, de l'aiguère au zinzolin (M. Bourguès-Audivert) ; Rouffignac-Saint-Cernin-de-Reilhac. Cartes postales, photographies (1860-1960) (collectif) ; Le Périgord et la Terre Sainte (D. Audrierie) ; Monsieur le président Sylvain Floirat (sous la dir. de M. Massénat) ; Promenades autour des ruines féodales du Périgord (P.-L. Bertrand).....	137
● Courrier des chercheurs et petites nouvelles (Brigitte Delluc)	141

Le présent bulletin a été tiré à 1 000 exemplaires.

Photo de couverture : Hôpital temporaire dans l'École normale de garçons, place Faidherbe à Périgueux, pendant la première guerre mondiale (coll. SHAP, fonds P. Pommarède).

CONSEIL D'ADMINISTRATION DE LA SHAP POUR 2015-2017

Présidents d'honneur : Dr Gilles Delluc
P. Pierre Pommarède († 2010)

MM. Dominique AUDRERIE, Thierry BARITAUD, Jacques BERNOT, Pierre BESSE, Jean-Pierre BOISSAVIT, M^{lle} Marie-Rose BROUT, M. Maurice CESTAC, M^{me} Brigitte DELLUC, MM. Gontran DES BOURBOUX, Gérard FAYOLLE, Bernard GALINAT, M^{me} Marie-Pierre MAZEAU-JANOT, M. François MICHEL, M^{me} Mireille MITEAU, MM. Patrick PETOT, Claude-Henri PIRAUD, M^{me} Jeannine ROUSSET.

BUREAU

Président :	M. Gérard FAYOLLE
Vice-Président :	M. Dominique AUDRERIE
Secrétaire générale :	M ^{me} Brigitte DELLUC
Secrétaire adjoint :	M. François MICHEL
Trésorière :	M ^{lle} Marie-Rose BROUT
Trésorière adjointe :	M ^{me} Mireille MITEAU

DÉLÉGATIONS ET COMMISSIONS

Comité scientifique, de lecture et de rédaction

M. Gérard FAYOLLE, assisté de M. Patrick PETOT.

Membres : M. Dominique AUDRERIE, M^{me} Brigitte DELLUC, MM. Gontran DES BOURBOUX, François MICHEL, Claude-Henri PIRAUD et M^{me} Jeannine ROUSSET

Direction du personnel

M^{lle} Marie-Rose BROUT, assistée de M^{me} Mireille MITEAU

Trésorerie

M^{lle} Marie-Rose BROUT, trésorière, M^{me} Mireille MITEAU, trésorière adjointe, assistées de MM. Jean-Pierre BOISSAVIT et Maurice CESTAC

Commission des bâtiments

MM. Gérard FAYOLLE et Bernard GALINAT, assistés de MM. Thierry BARITAUD, Jean-Pierre BOISSAVIT et M^{lle} Marie-Rose BROUT

Bibliothécaires

M. Patrick PETOT, assisté de MM. Pierre BESSE, Maurice CESTAC, François MICHEL et M^{me} Jeannine ROUSSET

Iconothèque

M^{me} Jeannine ROUSSET et M. Pierre BESSE, assistés de MM. Thierry BARITAUD, Maurice CESTAC, Gérard FAYOLLE et M^{me} Marie-Pierre MAZEAU-JANOT

Archives

M^{me} Jeannine ROUSSET, assistée de M. François MICHEL et M^{me} Mireille MITEAU

Site Internet et informatisation

M. Pierre BESSE, assisté de M. Maurice CESTAC

Relations avec le monde universitaire

M. Gontran DES BOURBOUX

Relations avec la presse

M. Gérard FAYOLLE

Sorties et voyages

MM. Dominique AUDRERIE, Jean-Pierre BOISSAVIT, François MICHEL et M^{mes} Mireille MITEAU et Jeannine ROUSSET

RUBRIQUES DANS LE BULLETIN

*Dans notre iconothèque – Revue de presse –
Courier des chercheurs et petites nouvelles*

M^{me} Brigitte DELLUC

Petit patrimoine rural

La Pierre angulaire

Notes d'épigraphie du Périgord

M. François MICHEL

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ORDINAIRE DU MERCREDI 2 MARS 2016

RAPPORT MORAL POUR L'ANNÉE 2015

2015 a commencé par le renouvellement de notre conseil d'administration lors de l'assemblée générale ordinaire du 4 mars. Vos administrateurs ont continué à se réunir régulièrement tous les deux mois pour veiller au bon fonctionnement de notre société, au suivi de notre *Bulletin*, au bon déroulement de nos réunions mensuelles et à l'organisation de nos excursions. Avec la Fédération historique du Sud-Ouest, notre compagnie a poursuivi la préparation du congrès de 2016 qui aura lieu à Périgueux les 10 et 11 septembre sur le thème : *Les écrivains en Aquitaine : personnes, œuvres, lieux*. Nos remerciements vont d'ores et déjà à la municipalité de Périgueux et à la Préfecture de la Dordogne pour les facilités offertes pour l'accueil des conférenciers, les ateliers et les repas.

Pour assurer le bon équilibre de nos finances, le conseil d'administration a accepté une légère augmentation de nos cotisations et de l'abonnement à notre *Bulletin* pour l'année 2016. Notre trésorière présentera dans quelques instants le bilan de notre budget 2015. La disponibilité et la générosité de vos administrateurs ne faiblissent pas. Elles se traduisent par toujours plus de services rendus à nos membres et aux chercheurs.

Nos remerciements renouvelés vont à la municipalité de Périgueux, à Martine Balout du Service Ville d'art et d'histoire et au Service des espaces verts, qui veillent à l'entretien de notre jardin.

Il n'est plus nécessaire de présenter notre site Internet (www.shap.fr), constamment enrichi sous la direction de Pierre Besse. Il est très apprécié et consulté par des centaines de personnes chaque jour. Il fournit régulièrement les informations nécessaires pour suivre les activités de notre compagnie. Nos statuts et notre règlement intérieur sont ainsi facilement consultables. Une des grandes réalisations de cette année est la numérisation des cartes postales du fonds Pommarède par Pierre Besse. Elles seront mises en ligne prochainement sous forme de fichiers légers permettant la consultation à distance. Le conseil d'administration est en train de réfléchir à la mise en place d'une tarification pour la mise à disposition de ces images, sur un modèle analogue à celui défini pour les dessins de Léo Drouyn : gratuité pour l'illustration d'articles dans notre *Bulletin*, tarifs différenciés selon la nature

de l'utilisation sur d'autres supports. Maurice Cestac a entrepris de compléter la *Mémoire du Périgord*, c'est-à-dire de fusionner les tables analytiques des 12 dernières années avec celles des années précédentes. Lorsque ce travail sera terminé, il suffira d'une recherche pour explorer l'ensemble des textes publiés dans notre *Bulletin* depuis la première livraison en 1874. Désormais, la table analytique de l'année n'est plus fournie isolément. Le sommaire de l'année et la table des illustrations sont fournis dans la quatrième livraison du tome.

En outre nos membres, qui ont fourni leur adresse Internet, sont directement informés par notre *Lettre mensuelle d'information* : programmes des réunions mensuelles, activités de la SHAP, sorties de printemps et d'automne, voyages. Pour les personnes ne possédant pas de connexion Internet, les documents correspondants sont à leur disposition à notre siège, 18 rue du Plantier à Périgueux.

Nos réunions mensuelles, chaque premier mercredi du mois de 14 heures à 16 heures 30, sous la direction de notre président, Gérard Fayolle, continuent à réunir une centaine de nos adhérents répartis dans la salle des séances et dans la bibliothèque, pour suivre des communications variées et de qualité relatives au Périgord. Cette année nous avons écouté une quarantaine d'intervenants. Chaque intervention a donné lieu à un résumé dans le compte rendu de la réunion. Un grand merci à tous. L'équipement audiovisuel fonctionne parfaitement grâce au dévouement et à l'efficacité de Pierre Besse et de Henri Serre.

Notre bibliothèque, qui possède un fonds Périgord très riche, est en constant enrichissement. En outre, elle reçoit régulièrement les publications d'un grand nombre de sociétés savantes correspondantes. Elle accueille les chercheurs, adhérents à notre société, chaque samedi après-midi, de 14 heures à 17 heures 30. Ils sont accueillis par une équipe de bénévoles dévoués et compétents, Patrick Petot, Jeannine Rousset et François Michel. Notre *Bulletin* publie régulièrement les entrées dans la bibliothèque et une analyse des ouvrages offerts, permettant à chacun de suivre son évolution. Un grand merci à tous les auteurs et à tous nos donateurs.

Comme chaque année, nos excursions d'été et d'automne ont connu un franc succès. Un grand merci aux organisateurs, à nos hôtes et aux conférenciers. Le 13 juin 2015, la sortie, organisée dans le nord du département par notre vice-président, Dominique Audrerie, avec nos collègues Hervé Lapouge et Jean Bardoulat, a permis de découvrir « le Nontronnais intime », aux limites du Limousin, depuis Pluviers jusqu'à Teyjat (*BSHAP*, 2015, p. 389-398). La sortie d'automne, le 12 septembre 2015, a conduit notre groupe dans le Mussidanais, depuis le musée des arts et traditions populaires Voulgre à Mussidan jusqu'au château de Montréal à Issac (*BSHAP*, 2015, p. 527-530).

Enfin, un magnifique voyage à Naples, piloté par François Michel du 24 au 31 octobre 2015, a permis à une trentaine d'entre nous de découvrir une ville d'une richesse incroyable, depuis l'époque romaine, avec la visite d'Herculanum et de Pompéi, jusqu'à nos jours, en passant par une Renaissance éblouissante.

Comme tous les ans, l'hôtel de Fayolle, notre siège, a ouvert ses portes au public pour les Journées du Patrimoine, le samedi 19 et le dimanche 20 septembre 2015 sur le thème « Patrimoine du XXI^e siècle, une histoire d'avenir », avec une exposition sur l'apport de la SHAP à l'étude de la Préhistoire, une conférence de D. Audrerie et une visite de notre souterrain, sous la conduite de B. Delluc. De même notre compagnie a participé à plusieurs manifestations, en particulier : le 22^e colloque des Amis de Cadouin présidé par Gérard Fayolle le 22 août pour le 900^e anniversaire de la fondation de l'abbaye et le prix littéraire de Brantôme.

Le comité scientifique de lecture et de rédaction, sous la direction de Gérard Fayolle, travaille régulièrement à la préparation du *Bulletin*. La première livraison du tome CXLII a été consacrée à la publication des actes du colloque du millénaire de Saint-Astier (1013-2013), avec 4 mémoires sur ce thème. La quatrième livraison du tome CXLII a réuni 4 mémoires traitant de la « Santé en Périgord ». C'est la première partie des contributions réunies sur ce thème. La suite sera publiée dans la première livraison de 2016. Ainsi les quatre livraisons de cette année ont offert à nos membres 23 mémoires inédits couvrant tous les sujets depuis la Préhistoire jusqu'aux temps modernes et leurs auteurs sont vivement remerciés. Pas de changement pour les rubriques habituelles : les entrées dans la bibliothèque, les notes de lecture, les programmes des réunions mensuelles et leurs comptes rendus, les Petites nouvelles, le Courrier des chercheurs et les demandes des lecteurs, les notes sur le Patrimoine rural rédigées par *La Pierre angulaire*.

Une rubrique nouvelle et passionnante est née cette année, sous l'intitulé « Notes d'épigraphie du Périgord ». Elle permet à François Michel de présenter et de déchiffrer des inscriptions, gravées sur pierre, sur céramique ou tracées sur du papier, conservées en Périgord ou ailleurs, mais, dans ce cas, relatives au Périgord (*BSHAP*, 2015, p. 119-126).

Enfin, notre compagnie bénéficie toujours d'un atout essentiel pour son bon fonctionnement : l'efficacité et la gentillesse de Sophie Bridoux-Pradeau, en liaison constante avec notre président et avec les membres du conseil d'administration. Elle pilote la fabrication de notre *Bulletin*, effectue le classement des entrées dans la bibliothèque (ouvrages et documents), après leur enregistrement pour le *Bulletin* par la secrétaire générale. Elle assiste Pierre Besse pour la mise à jour permanente de notre site Internet et pour la diffusion de la *Lettre mensuelle d'informations*. Elle aide l'équipe de la trésorerie. Elle assure la permanence téléphonique aux heures indiquées sur le répondeur et gère le programme de nos réunions mensuelles. En outre, elle assure la gestion et l'organisation des excursions, des voyages et des manifestations auxquelles notre compagnie est associée.

Brigitte Delluc, secrétaire générale

Le rapport moral est adopté à l'unanimité.

Détail du bilan actif

	Brut	Amortissements Dépréciations	Net au 31/12/15	Net au 31/12/14
ACTIF				
Immobilisations incorporelles				
- 205000 LOGICIELS	4 171,95		4 171,95	4 171,95
- 280500 AMORT LOGICIELS		4 171,95	-4 171,95	-4 171,95
Concessions, brevets et droits assimilés	4 171,95	4 171,95		
Immobilisations corporelles				
- 213100 BATIMENTS	679,32		679,32	679,32
- 213500 AMENAGEMENT DES CONSTRUCTIONS	76 585,49		76 585,49	76 585,49
- 281350 AMORT.AGENCEMENT CONSTRUCTIONS		22 927,69	-22 927,69	-17 677,05
Constructions	77 264,81	22 927,69	54 337,12	59 587,76
- 215400 MATERIEL	6 453,61		6 453,61	6 453,61
- 281540 AMORT.MATERIEL		3 480,31	-3 480,31	-2 910,19
Installations techniques, matériel et outillage	6 453,61	3 480,31	2 973,30	3 543,42
- 218300 MATÉRIEL DE BUREAU	3 674,19		3 674,19	3 674,19
- 281830 AMORTIS. MATÉR.BUREAU ET INFORMAT.		3 674,19	-3 674,19	-3 674,19
Autres immobilisations corporelles	3 674,19	3 674,19		
Immobilisations financières				
ACTIF IMMOBILISE	91 564,56	34 254,14	57 310,42	63 131,18
Stocks				
- 321100 OUVRAGES	12 842,00		12 842,00	12 842,00
Matières premières et autres approv.	12 842,00		12 842,00	12 842,00
Créances				
- 468700 PRODUITS A RECEVOIR	290,02		290,02	
Autres créances	290,02		290,02	
Divers				
- 512320 CREDIT AGRICOLE (COMPTE COURANT)	100,00		100,00	100,00
- 512321 CREDIT AGRICOLE (LIVRET)	1 123,89		1 123,89	1 123,89
- 514000 BANQUE POSTALE	2 473,67		2 473,67	1 869,01
- 515000 B.N.P PARIBAS				839,55
- 516000 .B.N.P.PARIBAS CPTE/LIVRET				6 878,94
- 517800 LIVRET D'ÉPARGNE	66 032,58		66 032,58	80 340,99
- 517810 LIVRET D'ÉPARGNE B	15,72		15,72	15,65
Disponibilités	69 745,86		69 745,86	91 168,03
ACTIF CIRCULANT	82 877,88		82 877,88	104 010,03
COMPTES DE REGULARISATION				
TOTAL DE L'ACTIF	174 442,44	34 254,14	140 188,30	167 141,21

Détail du bilan passif

	Net au 31/12/15	Net au 31/12/14
PASSIF		
- 102000 FONDS ASSOCIATIF (SDR)	119 717,49	116 871,72
Fonds associatifs sans droit de reprise	119 717,49	116 871,72
RESULTAT DE L'EXERCICE	-2 829,90	2 845,77
- 131000 SUBVENTION D'INVESTISSEMENT	12 986,35	12 986,35
- 139000 QUOTE PART DE SUBVENT. INSCRITE/CR	-3 679,63	-2 813,98
Subventions d'investissement	9 306,72	10 172,37
FONDS PROPRES	126 194,31	129 889,86
Fonds associatifs avec droit de reprise		
AUTRES FONDS ASSOCIATIFS		
PROVISIONS POUR RISQUES ET CHARGES		
FONDS DEDIES		
Emprunts obligataires convertibles		
- 164102 EMP.BNP 35000.ECH.08.2019		21 913,21
Emprunts		21 913,21
Emprunts et dettes auprès des établissements de crédits		21 913,21
- 165000 CAUTIONS RECUES	800,00	800,00
Emprunts et dettes financières diverses	800,00	800,00
- 431000 SÉCURITÉ SOCIALE	3 228,90	3 308,04
- 444000 ETAT IMPOTS A PAYER	3 258,00	4 303,00
Dettes fiscales et sociales	6 486,90	7 611,04
- 468600 DIVERS - CHARGES À PAYER	6 707,09	6 927,10
Autres dettes	6 707,09	6 927,10
DETTES	13 993,99	37 251,35
ECARTS DE CONVERSION		
TOTAL DU PASSIF	140 188,30	167 141,21

L'équilibre de notre gestion est réalisé grâce à votre fidélité à la SHAP.
Merci à tous.

Pour maintenir la richesse de nos actions et faire face à l'augmentation des charges, nous vous remercions d'avoir accepté l'ajustement des cotisations.

Avec confiance dans l'avenir, nous vous souhaitons à tous une bonne année 2016.

Marie-Rose Brout, trésorière

Le bilan financier est adopté à l'unanimité

Exercice 2015 et Budget prévisionnel 2016

DEPENSES	Exercice 2015	Budget prévisionnel 2016
Impression et envoi du Bulletin	19 521	20 000
Papeterie / Fournitures	835	1 000
Achats de livres	574	1 000
Entretien et réparation	1 643	1 820
Assurances	3 438	3 500
EDF-GDF-Eau	1 264	1 500
Honoraires comptable	1 600	1 500
Excursions	1 799	2 000
Réceptions, déplacements	1 609	1 700
Correspondance, téléphone	1 604	2 000
Frais de banque	1 138	150
Impôts	11 984	12 000
Salaires et URSSAF	36 594	34 000
Dotations	5 821	5 000
Impôt sur loyers	2 606	3 500
TOTAL	92 030	90 670

RECETTES		
Prestations	860	800
Ventes de livres	792	1 000
Excursions et voyage	6 701	3 000
Loyers	26 083	27 000
Cotisations	24 955	27 300
Abonnements	27 121	29 000
Quote-part	866	870
Intérêts	736	700
Dons	1 086	1 000
TOTAL	89 200	90 670

résultat	- 2 830*
-----------------	-----------------

***Cette perte est compensée par le bénéfice de 2 846 €, enregistré pour l'année 2014.**

Comptes rendus des réunions mensuelles

SÉANCE DU MERCREDI 4 NOVEMBRE 2015

Président : Gérard Fayolle

Présents : 98. Excusés : 2.

Le compte rendu de la précédente réunion mensuelle est adopté.

NÉCROLOGIE

- Marie-Hélène Mullon
- Charles Turri, notre ancien trésorier
- Charles Herrig

Le président présente les condoléances de la SHAP.

ENTRÉES DANS LA BIBLIOTHÈQUE

Entrées de livres

- Lacombe (Claude) et Lesfargues (Bernard) (textes réunis par), s. d. *Du Périgord à l'Hispanie au XII^e siècle avec l'évêque Jérôme de Périgueux*, actes du colloque du 18 novembre 2000, édité avec le concours de l'Académie des Lettres et des Arts du Périgord et de l'Institut Eugène Le Roy (don de l'Institut Eugène Le Roy)

- Mémoire et Patrimoine de Rouffignac, 2015. *Rouffignac Saint-Cernin-de-Reilhac (1860-1960). Cartes postales. Photographies*, éd. Mémoire et Patrimoine de Rouffignac-Saint-Cernin-de-Reilhac (don de l'éditeur)

- Martegoute (Jean-Claude), 2013. *L'arbre et la forêt en Périgord*, Le Bugue, P.L.B. éditeur (coll. Centaurée) (don de l'éditeur).

Entrées de brochures, tirés-à-part et documents

- Bohl (Thomas), 2013. « Un atelier pour trois cloîtres : Carrennac, Cadouin et Cahors (fin XV^e siècle – début XVI^e siècle) », *Livraisons de l'histoire de l'architecture (en ligne le 10 juin 2015)*, n° 25, p. 2-16

- *Le presbytère de Saint-Front-de-Pradoux*, dossier sur sa restauration (don F. Pralong)

- Avrilleau (Serge et Anne-Josette), 2015. « Notes pour la communication à la SHAP du 5 août 2015 », tapuscrit annoté

- Biraben (Jean-Noël), 2015. « Notes pour la communication à la SHAP du 5 août 2015 », tapuscrit.

REVUE DE PRESSE

- *Art et histoire en Périgord Noir*, n° 142, 2015 : « 1859, les vins de Saint-Cybranet s'exportent à Saïgon » (J. Lachastre) ; « La Société d'agriculture de la Dordogne au XIX^e siècle » (B. Lapouge) ; « Difficile de rendre hommage à Sarlat, entre 1893 et 1907, au général Fournier-Sarlovèze » (C. Lacombe et M. Lasserre) ; « Des banquets de jadis aux dégustades d'aujourd'hui » (N. Mainet-Delair)

- *Hautefort, notre Patrimoine*, CR n° 43, 2015 : « 1914-1918, 3^e époque » (C. Boisson) ; « Les dames du château d'Excideuil » (J. Desthomas-Denivelle)

- *GRHiN*, CR n° 457, 2015 : « L'enclave angoumoise de La Tour Blanche en Périgord pendant la guerre de Cent Ans » (G. Duverneuil)

- *GRHiN*, CR n° 458, 2015 : « De la cathédrale St Front à l'ancienne cathédrale St Étienne de la Cité : histoire de l'orgue Martin Carouge » (H. Aristizabal)

- *Lamonzie d'antan et de demain*, n° 32, 2015 : « Le point sur la chapelle de Saint-Martin »

- *Revue historique et archéologique du Libournais*, t. LXXXIII, n° 305, 2015 : « Le sort des Tsiganes en Gironde (1940-1946) » (E. Filhol)

- *Bulletin de l'association amicale des anciens élèves du collège Henri IV et du lycée Maine de Biran de Bergerac*, n° LXXVII, 2015 : « Henri Sicard, député-maire, philosophe de Bergerac » (A.-P. et C. Félix), extrait du *BSHAP*, t. CXLI, 2014 (don de C. Félix)

- *Cercle d'histoire et de généalogie du Périgord*, n° 114, 2015 : « Le majoral Marcel Fournier (1900-1979) » ; « Le docteur François Viault et sa famille » ; « Une maison marchande à Saint-Aulaye (XVIII^e s.) » (C. Filet

et J.-F. Richard) ; « Les tireurs de meules de Saint-Crépin-de-Richemont » (M. Cestac).

COMMUNICATIONS

Le président salue l'historien Stéphane Courtois, venu tout spécialement de Paris pour présenter *Le Périgord, d'une guerre mondiale à l'autre*, un livre collectif qui compte parmi ses contributeurs plusieurs membres de notre compagnie. Il annonce les différentes manifestations prévues pour le mois à venir, en particulier une conférence sur « Le commerce fluvial sur la Dordogne de l'Antiquité au XX^e siècle » par A.-M. Cocula à Lamonzie-Saint-Martin, le 6 novembre ; une conférence sur « À la découverte des mondes souterrains » par Thierry Baritaud à Saint-Germain-et-Mons le 13 novembre.

Alain Bernard signale que le kiosque à musique de Périgueux est en cours de restauration par une équipe de jeunes.

Annie Herguido annonce la réédition d'un livre de Léonce Bourliaguet par les éditions Par Ailleurs de Thiviers, avec l'aide amicale des Amis de Bourliaguet et le soutien financier de l'institut Eugène Le Roy - Ville de Périgueux, à l'occasion du 50^e anniversaire de la mort de l'auteur. A. Herguido a écrit la préface de cet ouvrage : *Le berceau périgourdin*. C'est un recueil d'histoires amusantes qui s'appuient sur les très bonnes connaissances historiques de cet instituteur, qui fut le plus jeune inspecteur primaire de France et l'auteur de nombreux livres. La couverture est illustrée par un dessin évoquant une histoire vraie : un personnage drague la rivière et montre dans sa main une pièce d'or mérovingienne. Cette pièce, d'abord conservée au musée du Périgord, aurait été perdue.

Gilles Delluc (avec la collaboration de Brigitte Delluc) présente une communication sur *Les Mammouths dans l'art paléolithique en Europe*. Après une évocation historique des connaissances sur le mammouth et les diverses reconstitutions faites à partir des squelettes retrouvés dans toute l'Eurasie du nord, l'intervenant, qui a participé à l'exposition sur les mammouths au Muséum à Paris en 2004, montre combien nos connaissances sont aujourd'hui étendues grâce à la découverte d'individus bien conservés dans le permafrost sibérien et aux moyens d'études actuels : leur sang, leurs poils, leur contenu stomacal..., mais aussi leur aspect physique dans le détail, la forme des paupières autour de leurs petits yeux ronds, leur sole plantaire, le repli de la peau protégeant l'anus, l'implantation de leurs défenses, véritables hypertrophies de leurs canines... Ces animaux étaient nombreux pendant la dernière glaciation, vivant dans les steppes herbeuses qui s'étendaient largement alors de l'ouest de l'Europe à la Sibérie. Après la fin de la glaciation, l'extension des forêts de conifères les ont repoussés vers les glaciers, jusqu'à leur disparition. Leurs ossements et leurs défenses ont été abondamment utilisés comme matériaux de construction (comme ossatures de tentes en Ukraine) ou comme matière première pour

les sculpteurs (Vénus, perles...). C'est un mammoth au tracé réaliste gravé sur un fragment de défense de mammoth qui a permis à Édouard Lartet de comprendre en 1864 que l'homme avait été contemporain de cet animal en Dordogne, à La Madeleine. De fait, au cours de tout le Paléolithique supérieur, on connaît des représentations de mammoths sur des objets et de nombreuses sculptures animales et humaines sur ivoire de mammoth, telles les statuettes animales de Vogelherd, les Vénus de Brassempouy ou de Laugerie-Basse, sans compter les nombreux mammoths très réalistes gravés sur les plaques de schiste de Gönnersdorf. Les représentations de mammoths dans les cavernes hors de France sont exceptionnelles (Kapova et Ignatiev en Russie, El Pindal et El Arco B en Espagne). Pendant la première partie du Paléolithique (avant le Magdalénien), les représentations pariétales sont nombreuses et concernent tout le sud de la France jusqu'à Mayenne-Science et la Grande grotte d'Arcy au nord, depuis Pair-non-Pair en Gironde à l'ouest, jusqu'aux 6 grottes de la région ardéchoise à l'est (Chauvet, Chabot, Le Figuier, Huchard, Les Deux-Ouvertures, La Baume-Latrone), en passant par les grottes de Dordogne (La Croze à Gontran, La Grèze et Laussel près des Eyzies, la grotte du Mammoth et du Pigeonnier près de Domme, Jovelle et La Cavaille) et celles du Lot (Cougnac et Pech-Merle) et une seule grotte dans les Pyrénées (Gargas) : des silhouettes simples avec toujours le crâne élevé, l'échancrure nucale bien marquée, souvent le relief sus-orbitaire accusé, un entre-jambe en arche ou en ogive avec parfois des membres démesurément allongés, des représentations souvent multiples, très rarement des défenses. Sur ce dernier point, quelques mammoths de Chauvet, Cussac et Pech-Merle font figures d'exception. En revanche, pendant le Magdalénien, les représentations de mammoths se retrouvent seulement dans quelques grottes de la région des Eyzies. Ils sont nombreux et souvent très détaillés et très réalistes à Rouffignac, Font-de-Gaume, Les Combarelles et Bernifal. Ils apparaissent aussi sous forme d'un tracé furtif dans les grottes voisines de Paulin-Cournazac et du Bison (résumé revu par l'intervenant).

Serge Avrilleau présente le 6^e tome de son inventaire de ses *Cluzeaux et souterrains du Périgord* (édition PLB, Le Bugue). « Il concerne les 9 cantons (Brantôme, Excideuil, Hautefort, Périgueux, Saint-Astier, Saint-Pierre-de-Chignac, Savignac-les-Églises, Thenon et Vergt), les 112 communes et les 304 cluzeaux de l'ancien arrondissement de Périgueux. Chaque cluzeau est localisé, décrit et son histoire présentée. Ainsi, sur la commune de Hautefort, un village possède 5 cluzeaux et un autre en compte 4 ; certains d'entre eux montrent des galeries annulaires dont on ignore l'usage. Près de Nailhac se trouve la remarquable grotte de La Miette qui possède 40 silos à grains probablement creusés par une communauté civile ou religieuse, pour conserver des denrées alimentaires... La ville de Périgueux possède quelques souterrains, notamment sous les bâtiments de la SHAP... À Trélissac se trouve le beau

souterrain de fuite du château de La Mothe... La commune de Léguaillac-de-l'Auche possède 8 souterrains : une cruche médiévale a été découverte dans l'un d'eux, un crâne humain dans un autre... Saint-Astier possède une dizaine de souterrains, notamment la grotte de La Chapelle des Bois où vécut l'ermite Asterius au VI^e siècle, la crypte sous l'église où ses reliques ont été transportées en 1013 et la falaise de Crognac aménagée par l'évêque Frotaire au X^e siècle. Un autre cluzeau a été emporté par l'exploitation de la pierre à chaux... À Saint-Léon-sur-l'Isle, la grotte aménagée du Déroc a été fouillée et recèle des sépultures préhistoriques. Son étage inférieur a été détruit par l'autoroute... À Antonne, le souterrain de Borie-Belet a permis à l'intervenant d'élaborer son hypothèse de la "Règle 26" selon laquelle deux équipes de professionnels creusaient les souterrains-refuges géométriques à deux issues : 13 m (soit 26 coudées) séparent les deux excavations. La règle se vérifie dans environ 24 % des cas. À Négrondes, un souterrain labyrinthique montre des croix gravées, des Poilus ont gravé leurs noms dans un cluzeau et, en 1915, des casques à pointe dans un autre. Sorges compte 50 cabanes et 33 souterrains-refuges souvent accompagnés de silos. L'un d'eux montre une belle croix gravée sur un linteau de porte... Enfin, près de Chalagnac, le beau souterrain de Chantebouc a été détruit à la grenade pendant la dernière guerre ; il avait été exploré, topographié et publié par A. de Roumejoux, co-fondateur de la SHAP... » (le résumé complet de l'intervenant est déposé à la bibliothèque).

L'intervenant précise que les cluzeaux, très nombreux en Périgord, servaient à protéger les populations rurales au Moyen Âge.

Stéphane Courtois présente ensuite le livre collectif dirigé par Jean-Jacques Gillot et Gilbert Beaubatie *Le Périgord, d'une guerre mondiale à l'autre*. Ce livre réunit les contributions de 24 auteurs. C'est un vrai projet historique coordonné par Gilbert Beaubatie et Jean-Jacques Gillot, basé sur une unité territoriale et une période chronologique intéressante 1914-1944, révélant une grande diversité des hommes et des terroirs. La première partie traite de la guerre 1914-1918, avec quelques chapitres originaux comme cette histoire étonnante d'une alliance franco-russe à point de départ situé au château de Jaure, qui a contribué à assurer la victoire de la Marne. L'intervenant a été intéressé, notamment, par le chapitre montrant l'importance prise par les femmes à cette époque (travaux des champs, soins des blessés dans les hôpitaux) et leur misère extrême, par le chapitre sur l'arrivée des Américains en 1917 avec leurs engins mécaniques démontés puis remontés, par le chapitre sur le rapatriement des corps de 1889 Périgordins et le travail de deuil. La période de l'entre-deux guerres permet la présentation de quelques grandes figures, comme l'aventurier Jean Galmot ou comme Léon Sireyjol, notable exemplaire d'une culture démocratique, texte écrit par le regretté Jacques Lagrange, à qui l'ouvrage est dédié. La moitié du livre est consacré à la

seconde guerre mondiale, en commençant par l'arrivée des Alsaciens-Lorrains. Plusieurs chapitres traitent des problèmes de ravitaillement, du monde rural, de son quotidien, bref de sujets souvent laissés de côté par les historiens. D'autres chapitres présentent de grandes figures de résistants comme le colonel Léon Faye et le réseau Alliance ou Edmond Michelet et le réseau Combat. Un chapitre traite de la Collaboration, un autre du drame des Juifs. Enfin, l'intervenant a été très intéressé par le chapitre sur Clairvivre et par l'œuvre de Delsuc, dans la lignée des utopistes. Il n'en avait jamais entendu parler. Le livre est préfacé par l'intervenant et illustré par des dessins de Jean-Michel Linfort qui sont projetés en boucle pendant cette brillante communication.

Vu le président
Gérard Fayolle

La secrétaire générale
Brigitte Delluc

SÉANCE DU MERCREDI 2 DÉCEMBRE 2015

Président : Gérard Fayolle

Présents : 95. Excusés : 3.

Le compte rendu de la précédente réunion mensuelle est adopté.

ENTRÉES DANS LA BIBLIOTHÈQUE

Entrées de livres

- Bourliaguet (Léonce), 2015. *Le berceau périgourdin. Chroniques bleues, vertes et jaunes*, Thiviers, éd. Par Ailleurs, réédition avec une préface d'Annie Herguido (don de l'auteur de la préface)

- Audrerie (Dominique), avec des dessins de Bernard Piatti, 2015. *Le Périgord et la Terre sainte*, Le Bugue, éd. PLB (don de l'éditeur)

- Beaubatie (Gilbert) et Gillot (Jean-Jacques) (sous la direction de), 2015. *Le Périgord, d'une guerre mondiale à l'autre* (préface de Stéphane Courtois ; illustrations de Jean-Michel Linfort), La Crèche, Geste éditions (don des auteurs) : avec des chapitres signés par nos collègues M. Bernard, F. Duhard, H. Lapouge, G. Labrousse, J. Le Pontois-Bernard, M. Dupuy, F. Gontier, J. Lagrange, A. Vaugrenard, J.-M. Linfort, M. Souloumiac, B. et G. Delluc, J.-J. Gillot, F. Boddart, F. David-Paponnaud (don J.-J. Gillot)

- Coste (Michel), 2015. *Bonaguil, genèse et histoire de la construction*, éd. Librairie du château (don de l'éditeur)

- Salatin (François), 2015. *Jean-Louis Dubut de Laforest, un écrivain populaire*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon (coll. Écritures) (don de l'éditeur).

Entrées de brochures, tirés-à-part et documents

- Besse (Pierre), 2015. « La SHAP à Naples du 24 au 31 octobre 2015 », photographies enregistrées sur CD Rom (don de l'auteur)

- Bétoin (Jean-Pierre), 2015. « Ribérac pendant la Grande Guerre dans la presse de Ribérac », important dossier d'archives réunies pour la communication à la SHAP du 7 octobre 2015 (don de l'auteur)

- Martial (Pierre), 2015. Note biographique sur Paul Crampel, résumé de l'intervention à la SHAP du 2 décembre 2015.

REVUE DE PRESSE

- *Église en Périgord*, suppl. au n° 27, 2015 : « Monseigneur Gaston Poulain (1927-2015) »

- *Documents d'archéologie et d'histoire périgourdines*, n° 29, 2014 : « Ecorneboeuf (Coulounieix-Chamiers). Bilan des recherches en 2014 » (C. Chevillot et D. Loirat) ; « L'héritage gaulois dans la *Civitas* des Pétrucorcs » (C. Chevillot) ; « Les femmes en Périgord pendant la guerre de Cent Ans » (B. Fournioux)

- *Le Festin*, n° 95, 2015 : « Le Périgord secret de Virginia Woolf » (F. Chevarin)

- *Revue des Archives départementales de la Dordogne*, n° 25, 2015 : *Manuscrits de Cadouin*, actes du colloque de Périgueux (20 et 21 juin 2013).

COMMUNICATIONS

Le président salue les nouveaux membres présents aujourd'hui.

Le 17 décembre prochain, l'Académie nationale des Sciences, Arts et Lettres de Bordeaux honorera d'un prix notre président Gérard Fayolle, auteur de l'ouvrage *Le Périgord au temps des trente Glorieuses* (éd. Fanlac). L'ouvrage sur Lucien de Maleville (édité par *Le Festin*), auquel a participé notre collègue Jean-Michel Linfort, sera également distingué.

Michel Massénat, à l'occasion de la sortie d'un ouvrage sur Sylvain Floirat édité par l'association Hautefort, notre Patrimoine, dont il est président, présente une communication sur *Monsieur le Président Sylvain Floirat*. « L'histoire de ce personnage hors du commun, né à Nailhac en 1899, est extraordinaire. Il fut milliardaire une partie de sa vie et, pendant quelque temps, la troisième fortune de France. Pourtant, son caviar à lui, c'était la soupe et les haricots aux couennes et à l'huile de noix, de son pays natal, le Périgord. C'est

qu'il n'a jamais renié ses origines plus que modestes, lui qui, comme bagage initial, n'eut que son certificat d'études, suivi d'un apprentissage de charron dans son village. Quel chemin parcouru : les ateliers d'aviation de l'armée de l'air, le Matériel Automobile, la Cavia, les Cars Floirat, Transport Éclair, les avions d'Aigle Azur, la Saca, Bréguet-Aviation, Europe N°1, les Engins Matra, Image et Sons, la Compagnie Française de Télévision, le Byblos, Hachette, les plantations d'Essendiéras, la mairie de Nailhac, la CCI de Périgueux, l'Académie du Périgord, la Fondation pour l'Avenir du Périgord... Il décède en 1993. Il était grand officier de la Légion d'honneur, Croix de guerre 39-45, Médaille de l'Aéronautique, commandeur du Mérite agricole, chevalier de la Santé publique, officier du Nichan-Iftikar et de l'Ordre royal laotien. Une vie de vertige, près de 90 sociétés à gérer, pour la plupart avec succès ! Des détracteurs bien sûr, il en eut. Mais comment les gens qui l'ont connu le décrivent-ils ? Intelligent, visionnaire, ambitieux, droit et patriote, travailleur opiniâtre, il change tout ce qu'il touche en or, sensible et humain, toujours prêt à répondre à l'appel de son pays dans les circonstances les plus graves, dépanneur national, bâtisseur dans l'âme, attaché à sa famille, simple et rassembleur, amoureux du Périgord. Il toucha à tout : l'industrie mécanique, les transports, l'aéronautique, l'industrie militaire et spatiale, la communication, l'industrie électronique, l'hôtellerie de luxe, puis un retour sur l'agriculture et l'industrie agricole, avec la volonté de sauver le Périgord d'après-guerre. Outre une intelligence et un flair hors du commun, son secret c'est une parfaite connaissance, et reconnaissance, des hommes. Mais son secret, c'est aussi, et avant tout, le travail. "Ma grande chance, c'est de n'avoir jamais su jouer au football. À l'âge où l'on tape dans un ballon, je travaillais déjà. Je ne savais d'ailleurs que ça, mais je savais le faire"... Il a tout voulu pour le Périgord, son pays d'origine, mais surtout pour Nailhac, son village, et pendant les plus de trente ans où il en fut maire, il lui donna son énergie sans compter, et... bien plus que cela ! Un grand homme donc... que Hautefort, notre Patrimoine se devait de saluer et de sauvegarder, comme l'un des éléments clefs du patrimoine culturel immatériel de l'humanité » (résumé de l'intervenant, un texte plus complet est déposé à la bibliothèque).

Jean-Jacques Gillot précise qu'il n'y a aucune controverse sur la nature des actions de Floirat pendant la guerre. Gilles Delluc ajoute que le camouflage du matériel militaire dès 1940 est considéré comme une action vichysto-résistante. Il se souvient avoir vu passer une camionnette à l'enseigne du Lion noir qui était, en fait, une camionnette chargée de l'entretien de ce matériel.

Hervé Gaillard et Hélène Mousset (DRAC – service régional de l'archéologie), coordinateurs du *nouvel atlas historique de Périgueux* (collection des atlas historiques des villes de France), présentent le projet de mise à jour de l'ouvrage produit par Arlette Higounet-Nadal en 1984. La

collection pilotée par S. Lavaud et E. Jean-Courret (Ausonius, université de Bordeaux-Montaigne) ayant évolué avec l'atlas de Bordeaux (2007), l'atlas de Périgueux se composera de deux volumes dans un format d'édition plus adapté : une notice générale sur les grands temps de la ville en regard d'une cartographie historique ; des notices « sites et monuments », véritable catalogue raisonné des édifices publics (140 environ pour Périgueux). L'ambition du projet est d'élaborer une synthèse détaillée de la genèse et du développement de Périgueux de la Protohistoire à la fin du XIX^e siècle, sur la base de connaissances à jour. L'espace pris en compte est élargi pour se centrer sur la boucle de l'Isle et embrasser les coteaux environnants, véritable cadre de la gestation urbaine. La cartographie s'appuie sur les deux cadastres de 1828 et 1872 et bénéficie des outils d'information géographique localisée (SIG) afin de comprendre et restituer les grandes périodes successives de la « fabrique urbaine ». La part des nouvelles données depuis celles portées sur l'atlas de 1984 est importante, grâce notamment aux découvertes archéologiques issues des opérations préventives et programmées de ces 30 dernières années pour l'Antiquité et le Moyen Âge. Les illustrations de la ville et de ses monuments devant être plus abondantes, une collecte iconographique est menée, pour laquelle les riches collections de la SHAP constituent une ressource remarquable. Enfin, une opération de prospection est lancée pour nourrir l'atlas, menée par Agnès Marin, archéologue du bâti. L'objectif est de préciser le tracé de l'enceinte médiévale et de cerner les pôles castraux (maison du comte, salle Grimoard) connus uniquement par les archives et disparus du paysage urbain. La méthode consiste en une prospection dans les caves du Puy-Saint-Front, qui commencera en janvier 2016, afin de repérer, derrière les façades de rues sélectionnées, des indices bâtis médiévaux subsistant. Pour illustrer la démarche, Agnès Marin présente l'étude presque achevée sur le bourg de Saint-Émilion (publication prochaine dans les *Cahiers de l'Inventaire*), dont le patrimoine bâti a bénéficié d'une relecture des élévations, permettant d'élaborer des typologies de maisons et de restituer la conception de l'enceinte formée de la juxtaposition de demeures privées » (résumé des intervenants).

Dominique Audrerie indique qu'à Saint-Émilion, étant donné la complexité du sous-sol creusé sur plusieurs niveaux, la propriété est définie à l'horizontale et non à la verticale, comme il est de droit ailleurs en France.

Pierre Martial (avec la collaboration de M^{me} Martial) présente ensuite **Paul Crampel (1864-1891), Belvésois d'adoption, explorateur du centre de l'Afrique**. L'enfance de Paul Crampel, arrivé à Belvès à l'âge de 8 ans, est celle d'un bon élève, curieux de tout : il a « un goût précoce pour l'aventure et la découverte. Ses moments de liberté, il les passe à randonner dans la Bessède, passionné d'archéologie, de toponymie et de topographie... De

nature indépendante, supportant mal la discipline même familiale, il part seul parfois pour plusieurs jours... [Au retour], c'est au club du Chat noir de Belvès qu'il conte ses péripéties de campeur... ». Après des études à la faculté des lettres de Bordeaux (aujourd'hui musée d'Aquitaine), il devient secrétaire particulier de Savorgnan de Brazza, obtient des subventions pour explorer l'Afrique occidentale, devance même Savorgnan à Libreville et le suit dans la brousse. Après le retour de Savorgnan en métropole, il dirige une mission de 8 mois, assez périlleuse, chargée de reconnaître la frontière entre les possessions françaises et allemandes. De retour en métropole, « il se marie à Bordeaux avec Paule Lamey et le couple s'installe dans la capitale ». Son rêve est de joindre le Congo à la Méditerranée, au travers d'une région totalement inconnue. Il se lance dans cette conquête pacifique à partir de Bangui le 1^{er} janvier 1891. Mais très vite son escorte est décimée et la mission massacrée au bord du lac Tchad. Le souvenir de cette épopée est raconté dans le *Journal des Voyages* avec des illustrations de sa femme, Paule Crampel, peintre renommée. Son nom est donné à un fort dans le nord de la République centrafricaine, aujourd'hui Kaga-Bandoro. Des timbres, des rues gardent son souvenir. Ses carnets sont publiés par Harry Halis dans *Le Tour du monde*. Une rose porte son nom. Sa femme est morte centenaire en 1964 (résumé d'après les notes de l'intervenant ; le texte complet est déposé à la bibliothèque).

Gilles Delluc se souvient avoir admiré plusieurs tableaux de Paule Crampel dans l'ancien musée des Colonies et le Dr Biraben a vu une tulipe Paul Crampel aux Pays-Bas. L'ancien lycée de Belvès porta le nom de Paul-Crampel de 1961 à 1972 (date de sa fermeture). Depuis 1993, le collège de Belvès est nommé Pierre-Fanlac.

Vu le président
Gérard Fayolle

La secrétaire générale
Brigitte Delluc

SÉANCE DU MERCREDI 6 JANVIER 2016

Président : Gérard Fayolle

Présents : 95. Excusés : 3.

Le compte rendu de la précédente réunion mensuelle est adopté.

NÉCROLOGIE

- Alain Ledu
- Jean Rabier

Le président présente les condoléances de la SHAP.

FÉLICITATIONS

- M. Gérard Fayolle pour le prix spécial décerné par l'Académie nationale des Sciences, Arts et Lettres de Bordeaux pour son ouvrage *Le Périgord au temps des Trente Glorieuses*.

ENTRÉES DANS LA BIBLIOTHÈQUE

Entrées de livres

- Grenaille (Léon), 1902. *Ol Périgor Négré. Qualcos espigos. Poésies patoises de la pontonnerie du Castelglorieux*, Libourne, éd. G. Maleville, libraire-éditeur (don Annie Bélingard)
- Dujarric-Descombes (A.), 1902. *Auguste Chastanet félibre majoral*, Périgueux, Imprimerie de la Dordogne (don Annie Bélingard)
- Vielhavilla (Marcèu), 1989. *Aglands doblauds. Madurats en vielha vila. Poèmas*, Périgueux, éd. Lo Bornat (don Annie Bélingard)
- Joanne (Adolphe), 1885. *Géographie de la Dordogne. 14 gravures et une carte*, Paris, éd. Hachette et Cie (don Annie Bélingard)
- Pestour (Albert), 1951. *Rondeaux pour Urgèle*, Périgueux, éd. Pierre Fanlac (don Annie Bélingard)
- Seilhac (comte V. de), 1878. *Scènes et portraits de la Révolution en bas-Limousin*, Paris, Librairie générale (don Annie Bélingard)
- *Felibrejado de Moueissido. Oumage a Augusto Chastanet lou 3 de setembre 1905*, éd. G. Saigne, dépliant (don Annie Bélingard)
- *Premier banquet du Bournat. 19 février 1903*, Périgueux, imprimerie D. Joucla (don Annie Bélingard)
- *Fondation de l'Avenir du Périgord. Promotion 1969*, Périgueux, éd. Pierre Fanlac (don Annie Bélingard).

Entrées de brochures, tirés-à-part et documents

- *Lo Bornat*, n° 1905-1908 (reliés), 1909-1911 (reliés), 1979-4, 1980-1, 1980-2, 1980-3, 1980-3 (2^e édition), 1980-4, 1984-2 (don Annie Bélingard)
- Palué (Marie), s. d. *Château de l'Herm, Rouffignac-Saint-Cernin-de-Reilhac*, plaquette (don de M.-R. Brout)
- Dossier sur M^{gr} Louis, avec commentaires de F. Duhard (don de F. Duhard)

- « Dévolutions successives de la villa Paknam à Périgueux », « généalogie de la famille Dartige du Fournet », deux tableaux manuscrits par M. et M^{me} Dondon (don des auteurs)

- *Genèse, de l'aube du monde à l'aube de l'humanité*, Cormeilles-en-Vexin, éd. Rémanence, 2014 (« Historique des interprétations de l'art paléolithique », par B. et G. Delluc) (don de B. et G. Delluc)

- Note biographique sur Paul Crampel, résumé de l'intervention de Pierre Martial à la SHAP le 2 décembre 2015 (tapuscrit)

- Lacombe (Claude), s. d. « Bernard Labrousse de Beauregard, auteur de *La Révolution de France*, manuscrit anonyme 959, du XVIII^e siècle, de la Bibliothèque Publique Municipale de Porto », tapuscrit.

REVUE DE PRESSE

- *Art et histoire en Périgord Noir*, n° 143, 2015 : « De juin 1944 à mai 1945 au collège Saint-Joseph, à Sarlat » (F. Desplay) ; « Les *Périgords* vus par Lucien de Maleville » (O. de Maleville) ; « Justin Germain Casimir de Selves, entre politique et générosité » (P. Martial) ; « Histoire de l'église de La Boissière-d'Ans » (A. Bécheau)

- *Taillefer, connaissance et mise en valeur du patrimoine du pays de Villamblard*, n° 38, 2015 : « Gabriel de Wormeselle, de la carrière militaire à la guillotine » (O. Point) ; « Poumiès de La Siboutie et le Périgord révolutionnaire » (extraits de ses souvenirs, Plon, 1910).

- *Le Briscard* (bulletin du Musée Militaire du Périgord), n° 15, 2015 : « 1895. Deux périgordins à la conquête de Madagascar » (Cl.-J. Blanchard et J.-L. Audebert) ; « 1915. Les régiments du Périgord dans la guerre » (C. Dutrône) ; « 1945. La bataille de Royan. La brigade RAC » (O. Peny)

- *Cercle d'histoire et de généalogie du Périgord*, n° 115, 2015 : Trois personnages du temps de Napoléon : Jean Lacroix, chirurgien de l'impératrice, Michel Filet, soldat de l'Empereur, Étienne Laulanie, officier (R. Kuntzmann, C. et E. Filet, J. Parfait et col.).

COMMUNICATIONS

Le président offre ses meilleurs vœux et ceux du conseil d'administration à tous les membres de notre compagnie. Notre trésorière adresse ses remerciements et ses félicitations à tous ceux qui ont déjà envoyé leur cotisation et à tous ceux qui s'apprentent à le faire. Six nouveaux membres, présentés par le conseil d'administration, sont admis par l'assemblée. Le programme de la sortie de printemps, au mois de juin 2016, est en cours d'élaboration.

Le 17 décembre 2015, au cours de l'assemblée générale de l'Académie nationale des Belles Lettres, Sciences et Arts de Bordeaux, notre président a reçu un prix spécial pour son ouvrage *Le Périgord des Trente Glorieuses*.

Chroniques du temps des changements, aux éditions Fanlac. Il a été accueilli par deux discours très élogieux par le secrétaire perpétuel de l'Académie et par notre collègue, le Pr Jean-Louis Aucouturier : « Ce livre ne se dévore pas, il se déguste. Gérard Fayolle est un homme honnête, modeste et pourtant politique, dévoué pour le Périgord (Institut Eugène Le Roy et SHAP) ». Dans sa réponse, Gérard Fayolle a remercié le clan des Périgordins et rappelé qu'il a reçu, il y a 12 ans, un prix pour son livre sur Mauriac. Dans son présent ouvrage, il a limité son sujet au Périgord pendant une période marquée par 3 particularités : une nostalgie pour cette période des Trente glorieuses, la fin du plein emploi, la fin de la période « où on regardait vers le haut ». Le président de l'Académie, M. François Braud, qui est aussi membre de la SHAP, a rappelé que Brigitte Delluc a été reçue membre correspondant en mai 2015 et qu'elle est la première préhistorienne à entrer dans ce vénérable cénacle, qui remonte à Louis XIV. La SHAP a été félicitée à plusieurs reprises et deux autres Périgordins ont reçu des prix : Michel Polacco pour son travail sur les drones, l'aviation de demain ; un prix spécial pour le livre sur Lucien de Maleville, édité par Le Festin, auquel a participé notre collègue Jean-Michel Linfort. En outre l'Académie a décerné un prix à Jean-Patrick Loiseau pour un ouvrage d'épistémologie consacré à un grand préhistorien périgordin : François Bordes (notes de Brigitte et Gilles Delluc).

Brigitte Delluc (avec la collaboration de Gilles Delluc) participera le 11 janvier 2016 au Collège des Bernardins à Paris à un colloque organisé par l'Institut de Paléontologie humaine sur « Les origines de la pensée symbolique », avec un exposé sur « les grottes ornées paléolithiques, sanctuaires de la préhistoire ».

Le Dr Gilles Delluc présente *Louis Delluc, homme de lettres, cinéaste et... malade (1890-1934)*. Il s'est intéressé à cet oncle à la mode de Bretagne, relativement tardivement. À la mort du père de Louis Delluc en 1936, la famille de l'intervenant avait fini par refuser son héritage, lassée de payer les dettes, et elle évitait de parler de cette parenté. Cependant, l'intervenant s'est toujours intéressé au cinéma. Il a écrit la biographie de Louis Delluc, éveilleur du cinéma français en 2002 et participé à la compilation en DVD des films de son oncle, jusqu'ici inconnus de presque tout le monde. Ce DVD vient enfin de sortir aux Documents cinématographiques. En outre sa mort prématurée (à 33 ans), d'une « phtisie galopante », lui a toujours paru un facteur d'éloignement inconscient dans le temps. Pour la communication de ce jour, il a recherché toutes les traces de la maladie dans la vie et l'œuvre de ce personnage méconnu, qui a laissé son nom à un grand prix du cinéma français. De sa jeunesse à Cadouin puis à Paris, il demeure quelques lettres et quelques photographies d'une enfance sans soucis, avec une scolarité brillante. Mais la maladie pointe son nez entre ses deux bacs : il a 16 ans et subit une première et importante attaque de la

tuberculose. Cette terrible maladie, qui fut un véritable fléau en Europe durant la première moitié du XX^e siècle, transparait tout au long de sa courte vie. Au début de la guerre de 14-18, malgré ses efforts, il est refusé au conseil de révision. Au début de 1918, il est enfin recruté comme planton aux Invalides, puis envoyé à l'hôpital militaire d'Aurillac. Mais il est vite hospitalisé lui-même avant de devenir aide-soignant. Il en revient avec un livre *La danse du Scalp* qui n'est ni à la gloire de l'armée ni à celle des médecins militaires. Il lui reste 5 ans pour produire 7 films. La fièvre le poursuit pratiquement en permanence. Un de ses films s'appelle même *Fièvre*. Un jour, il envoie un de ses livres à son ami Léon Moussinac, avec une dédicace explicite : 1921 *Fièvre* 36^o5. Les photographies de son dernier film *L'Inondation* sont pathétiques. Fin 1923, le tournage, en milieu naturel comme il le voulait, a lieu en Provence sous la pluie. Louis Delluc, avec son visage émacié, son long manteau et son chapeau, ne quitte pas le lieu du tournage. Il revient à Paris pour s'aliter et est emporté en 3 semaines (résumé revu et corrigé par l'intervenant).

Michel Combet présente *Le voyage de deux Périgordins sur les bords du Rhin en 1792*. C'est le titre d'un livre qu'il vient de publier à partir des notes de voyage de ces deux personnages. Le premier, Guillaume Gontier de Biran, cousin de Maine de Biran, était né en 1745 dans une famille de pouvoirs à Bergerac, capitale protestante du Périgord, fidèle au pouvoir royal. Il a émigré à Coblenche en 1791. Le second, Pierre Lespine (1757-1821), était un protégé du comte de Hautefort et travaillait, pour lui, à des études de généalogie, avant de devenir précepteur de ses enfants. Il a, lui aussi, quitté la France en 1791 pour Coblenche. L'année suivante, après les avoir bien préparés, ces deux érudits, oisifs pour quelques mois, entreprennent deux voyages sur le Rhin, tout en prenant des notes tout au long des parcours. La comparaison des deux récits, qui avaient été publiés séparément, est très intéressante : ils témoignent des visions complémentaires de ces deux Périgordins. Par exemple, le premier s'intéresse au vin de Moselle et compare les pratiques de cette culture près de Coblenche avec ce qui se fait autour de Bergerac, où il possède de nombreux hectares de vignes. Le second, qui deviendra archiviste de la Dordogne puis archiviste des Archives nationales, relève les inscriptions qui parlent du Périgord, en particulier celle présentée ici même par François Michel il y a quelques mois. L'intervenant a été surpris de ne trouver pratiquement aucune mention des événements en France à l'époque.

Gontran des Bourboux présente son étude sur *La première révolte des Croquants du Périgord sous Henri IV (1594-1597)*. « Ni la révolte des « croquants » ni le mot même ne datent de la grande révolte du XVII^e siècle, si bien étudié par Yves-Marie Bercé : ce dernier évoqua seulement la première révolte, celle qui eut lieu sous Henri IV, dans son introduction. C'est celle-

ci que l'intervenant s'est attaché à mettre en lumière à l'aide des archives disponibles : correspondances, décisions de justice, mémoires diverses. Partie du Limousin, et sans doute de Crocq, une baronnie de la Creuse appartenant au vicomte de Turenne, cette révolte eut pour cadre la fin des guerres de Religion, l'époque de la Ligue. Elle n'opposait plus, comme autrefois, catholiques et protestants, mais, d'un côté, les ultra-catholiques, soutenus par les Espagnols qui avaient franchi les frontières, et, de l'autre, les « royaux ». Ces derniers, hier encore luttant les uns contre les autres, catholiques et protestants modérés, soutenaient Henri IV. Sur place, la paysannerie, les gens du « plat pays » n'en pouvaient plus, après tant de malheurs subis, ils devaient maintenant supporter une double administration locale, et payer le double d'impôts. En mars 1595, au printemps, la rébellion gagna le centre du Périgord, la région de Vergt. Elle s'était donné pour chef, un tabellion de La Douze, que Gontran des Bourboux a réussi à identifier, un certain Pierre Lassaigue. Leur révolte (surtout tournée contre les citadelles ligueuses, retenant des prisonniers pour non-paiement des tailles), entrecoupée de moments de pauses, à cause de l'hiver, ne s'arrêta vraiment qu'en l'été 1597. Le calme revint surtout quelques mois plus tard avec l'édit de Nantes. Elle rassembla des milliers de paysans dans la moitié est du Périgord, mais fit au total peu de morts, car le roi cherchait l'apaisement par tous les moyens, malgré les excès de son jeune sénéchal au mois d'août 1597. Le roi ordonna de cesser toutes poursuites judiciaires mais refusa, à plusieurs reprises, l'élection d'un représentant du « plat pays », à côté des députés du tiers État, issus en fait de la bourgeoisie des villes. [L'intervenant est frappé par la] grande maturité politique de cette paysannerie dès la fin du XVI^e siècle, qui faisait dire à la noblesse sarladaise que ces croquants, alias *tard-avisés*, voulaient une « démocratie à la Suisse » (*sic*), les désirs de liberté exprimés à grands cris lors de leurs assemblées et surtout la mémoire de cette révolte qui reprit de plus belle, une génération plus tard, en mêmes lieux, sous la protection des forêts, pour une des mêmes raisons : l'accroissement de la pression fiscale ! De cette étude est tiré un petit ouvrage : *Le printemps des Croquants* (IFIE éditions Périgord) » (résumé de l'intervenant).

Vu le président
Gérard Fayolle

La secrétaire générale
Brigitte Delluc

ADMISSIONS du 14 décembre 2015. Ont été élus :

- M. Benoit Philippe, Hickory, 35, La Mornéterie, 17780 Soubise, présenté par M. Dominique Audrerie et M. Jean Hameau
- M. Cosse David, 2, rue des Prairies, 24000 Périgueux, présenté par M. Georges Bojanic et M. le président

- M^{me} Fargeot Pierrette, Menaudou, 24380 Chalagnac, présentée par M^{me} Nelly Belle et M^{me} Annie Jarry
- M^{me} Le Ber Anic, 5, place Yves-Guéna, 24000 Périgueux (réintégration)
- M. et M^{me} Legay Jacques et Geneviève, La Vignarelle, 24290 La Chapelle-Aubareil, présentés par M^{me} Anne-Marie Fermont et M. Pierre Fermont

ADMISSIONS du 1^{er} février 2016. Ont été élus :

- M^{me} Chalier Michelle, 8, rue Jean-Moulin, 93260 Les Lilas, présentée par M. le président et M. le vice-président
- M. Dupouy Quentin, 4, rue Pasteur, 24110 Saint-Astier, présenté par M. le président et M. le vice-président
- M^{me} Laurent Catherine-Marie, 12, rue Saigne, 24000 Périgueux, présentée par M. Jean-Pierre Cubertafo et M^{me} Françoise Lassère
- M. Le Fauconnier Serge, 3, rue de l'Abreuvoir, 24000 Périgueux, présenté par M. Jean-Pierre Boissavit et M. le président
- M. Nadal Roland, route du Moulin du Puyolem, 24110 Saint-Astier, présenté par M. Serge Avrilleau et le Dr François Ferrer

ÉDITORIAL

Le programme de la Shap en 2016

Les occupations ne manquent pas à la Shap, avec les publications, les réunions, les excursions et le voyage, la présence sur Internet, la gestion de la bibliothèque et la gestion de la société, mais nous avons à redoubler d'efforts cette année.

En effet, nous avons à accueillir, les 10 et 11 septembre tous nos collègues de la Fédération historique du Sud-ouest à Périgueux, avec des dizaines de participants et de visiteurs pour échanger sur le thème : les écrivains en Aquitaine, personnes, œuvres, lieux. Ce vaste et beau programme du colloque fera l'objet d'une publication riche d'une trentaine de communications.

Nous participerons aussi, les 9, 10 et 11 juin à la fête de l'Histoire organisée par la ville de Périgueux pour la deuxième année, sur le thème de l'écrivain Michel de Montaigne. De même, notre compagnie prêtera son concours au salon du livre de Lanouaille qui évoquera le souvenir du général de Gaulle avec la présence d'un de ses petits-fils. Comme à l'accoutumée, nous ouvrirons nos locaux pour les journées du patrimoine et nous y présenterons une exposition.

Le très actif service de Périgueux, ville d'art et d'histoire, nous rend visite. Un premier groupe a été reçu par votre président sur le thème des « Trente Glorieuses ». Il en recevra un autre sur le thème d'Eugène Le Roy. Nous prêtons aussi notre salle pour des expositions ou des rencontres culturelles. Nous nous efforçons d'être présents dans divers jury comme celui des Clochers d'or, celui de Brantôme ou du concours littéraire du Bournat.

Les excursions, sur le chantier de Lascaux et à La Roque Saint-Christophe, et celle, en préparation, de l'automne, ainsi que nos voyages en

Italie, devenus une tradition, occupent aussi nos collègues, comme l'activité croissante de notre site Internet, l'édition ou encore la gestion de notre patrimoine.

Que l'on nous pardonne de ne pas tout citer. Cette liste est déjà fort instructive.

Gérard Fayolle

Le président et le conseil d'administration vous remercient pour vos vœux de nouvelle année et vous souhaitent, à leur tour, une excellente année 2016

PROGRAMME DE NOS RÉUNIONS

2^e trimestre 2016

6 avril 2016

1. Gilles et Brigitte Delluc : *Un malade dans le cloître de Cadouin*
2. Marie-Geneviève Delaux : *Rouffignac-Saint-Cernin-de-Reilhac 1860-1960. Cartes postales*
3. Didier Mireur : *Daumesnil. D'Arcole à Vincennes*

4 mai 2016

1. Gilles et Brigitte Delluc : *Phanères humains dans l'art paléolithique*
2. Françoise Raluy : *Léguillac-de-l'Auche*
3. Olivier Geneste : *La sculpture religieuse en Périgord aux XVII^e et XVIII^e siècles*

1^{er} juin 2016

1. Gilles et Brigitte Delluc : *Jean Secret (1904-1981)*
2. Pierre Besse : *La collection de cartes postales du Père Pommarède, des milliers de cartes visibles sur le site Internet de la SHAP*
3. Gérard Fayolle : *Le Périgord des Trente Glorieuses*

La peste de 1630-1631 à Bergerac

par Jean-Claude IGNACE

Depuis le retour brutal de la peste, en Occident, en 1347, la ville de Bergerac avait eu l'occasion de subir à plusieurs reprises les assauts du terrible fléau. Ultime manifestation de cette épidémie, dans la cité, la peste de 1630-1631 ne fut pas la plus anodine¹. Une documentation, assez riche et encore peu exploitée, permet d'en suivre l'évolution et d'en dresser un bilan.

I. Présentation et analyse des sources

On dispose de plusieurs types de sources, imprimées ou inédites, conservées aux Archives municipales.

1. D'abord, le *livre des Jurades*², dans lequel sont enregistrées les décisions prises lors des réunions de l'assemblée du corps de ville. La faiblesse principale de cette source majeure pour l'histoire de Bergerac tient à son état de conservation. Nombreuses sont les années dont les procès-verbaux ont disparu³. Par bonheur, cette source documentaire, ainsi que les comptes

1. Après cette date, on signale encore quelques cas isolés, mais pas de flambée dramatique.

2. CHARRIER, 1893 et 1898.

3. L'édition partielle de ce texte a été faite par G. Charrier (imprimerie générale du Sud Ouest, 1840-1906). L'éditeur est contraint de noter avec regret à plusieurs reprises : « La jurade de cette année manque presque entièrement ».

financiers annexes, pour l'année consulaire 1630-1631, nous sont parvenus de manière à peu près complète et font une place importante au traitement de l'épidémie de peste.

2. Nous disposons en outre d'une série de documents originaux, spécifiques à la peste⁴ : les « listes de personnes », prises en charge par l'administration municipale dans les périodes d'épidémie. Ces documents se composent de 3 parties :

- La suscription ou intitulation. Le premier mot qui apparaît dans l'entête de la liste en donne aussi la nature : « comptes », le plus fréquent, mais aussi « estat » ou « rôle », ou encore « estat de la dépense ». Viennent ensuite le nom du rédacteur et des informations sur sa fonction : le terme qui désigne le rédacteur est « commis » ou « administrateur ». On trouve des « administrateurs de la santé » qu'il ne faut pas confondre avec les « députés commissaires de la santé » dont le rôle consiste à « pourvoir à toutes les choses nécessaires contre les maladies contagieuses⁵ ».

- Les listes des « pauvres pestiférés » constituent l'essentiel du dispositif de l'acte. Les données chiffrées peuvent être utilisées avec certaines réserves. La disposition des noms, le contenu des données, la durée des listes (de 7 jours, la plus courte, à 72 jours, la plus longue) présentent de grandes variétés. Certaines, comme celle de Pinet, que l'on peut appeler « nominatives », donnent des noms dans un ordre qui n'est pas alphabétique, suivis de la somme consacrée à l'achat de pain pour chaque jour de la période. D'autres, dites « journalières », comme celles de Pons et de Brugière, inscrivent à la suite de chaque nom la quantité de pain, ou encore la somme consacrée à cet achat.

- La suscription, enfin, apporte tous les éléments nécessaires à l'authentification de l'acte avec la signature des parties prenantes.

Ces listes, au nombre de 13, couvrent à peu près toute la période épidémique du 27 octobre 1630 au 20 juin 1631 (tableau 1)⁶.

3. Un troisième type de sources est conservé minutieusement aux Archives municipales, dans la série des annexes aux jurades. Il s'agit des livres de comptes de l'apothicaire Maphaud (fig. 1), un petit livret de 7 folios qui contient les dépenses effectuées par la ville pour l'achat de médicaments employés pour soigner les malades atteints de la peste. La période considérée se limite à la première phase de l'épidémie.

4. Archives municipales de Bergerac.

5. Jurade du 12 septembre 1630 (CHARRIER, 1898, p. 127).

6. Une première liste, commencée dès le 12 septembre, fut interrompue par la mort de celui qui en avait la charge.

Période / saison	liste	dates	Durée-jours	Administrateurs	Dépenses totales
Automne	1	27-10-1630 / 18-11-1630	23	Pinet Jean	96L 12s
	2	19-11-1630 / 02-12-1630	13	Palier Charles	80L 15s
	3	02-12-1630 / 08-12-1630	7	Pons Etienne	45L 12s
	4	08-12-1630 / 06-01-1631	28	Brugière Pierre	473L 10s 2d
Total listes 1 à 4			71		696L 9s 2d
Hiver	5	06-01-1631 / 20-03-1631	72	Pichot Jean	452L 7s
Printemps	6	03-04-1631 / 10-04-1631	8	Vidal-Palier	88L 15s
	7	11-04-1631 / 20-04-1631	10	Peyrarède-Lentilhac	143L 3s 2d
	8	21-04-1631 / 30-04-1631	10	Brugière-Eyma	245L 19s
	9	01-05-1631 / 11-05-1631	11	Escot Théodore	279L 12s
	10	12-05-1631 / 20-05-1631	9	Planteau	246L 18s
	11	21-05-1631 / 31-05-1631	11	Chaudesmaisons	330L 2s
	12	01-06-1631 / 10-06-1631	10	Nicaud Jean	275L 16s
	13	11-06-1631 / 20-06-1631	10	Palier Pierre	123L 0s 6d
Total listes 6 à 13			79		1733L 3s
Total listes 1 à 13			222		2881L 19s

Tableau 1. Les listes des pauvres pestiférés.

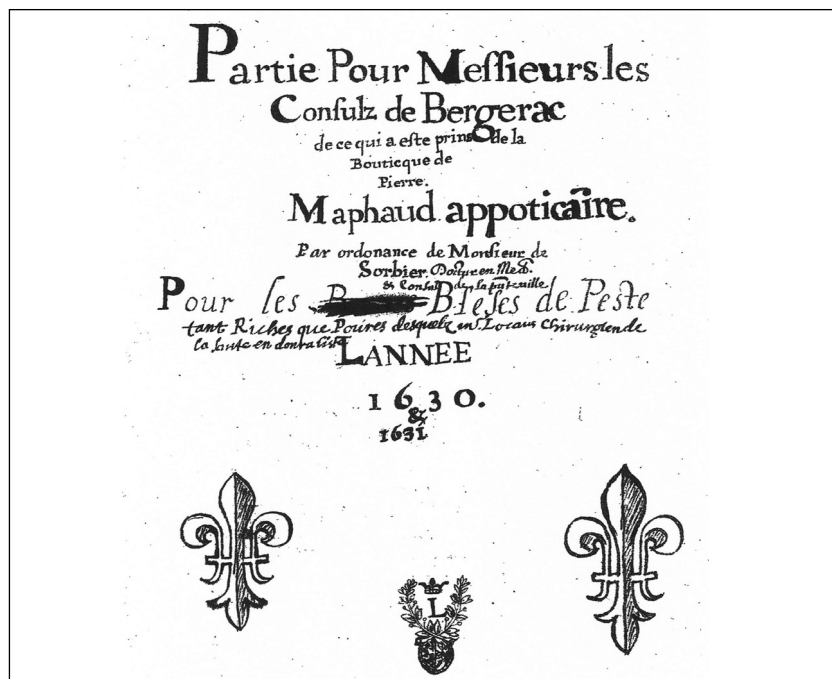


Fig. 1. Livre de comptes de l'apothicaire Maphaud (Archives municipales de Bergerac (AMB), 3GG-2).

II. Histoire chronologique de la peste de 1630-1631 à Bergerac et mise en place d'une politique sanitaire

La peste, qui rôdait depuis quelque temps déjà et avait investi quelques-unes des grandes villes de l'Aquitaine (1628 : La Rochelle, Agen, Bordeaux, Libourne), se rapprochait inexorablement de la ville de Bergerac. L'inquiétude des habitants était d'autant plus forte et justifiée que leur ville était privée, en grande partie, de ses murailles et, donc, des moyens de contrôler les allées et venues de la population.

A. L'ordonnance de Verthamon et la mise en défense de la ville

Conscientes des dangers accrus qui pesaient sur une ville sans remparts, les autorités municipales de Bergerac, maire et consuls, adressent une requête à l'intendant de Guyenne, le sieur de Verthamon. La réponse de l'intendant publiée sous la forme d'une ordonnance, datée du 23 juillet ⁷, contenait un catalogue de mesures qui ne présentaient rien de très original. Expérimentées au cours des années de lutte contre les assauts « du mal contagieux », ces mesures constituaient la base de la politique sanitaire. L'objectif majeur visait à éviter tout contact avec les lieux et personnes contaminés, en établissant un cordon sanitaire autour de la ville menacée. À cette fin, foires et marchés et autres rassemblements publics cosmopolites sont suspendus. L'entrée dans la ville, « des gens du dehors », était soumise à des conditions draconiennes, comme la présentation de « billets de santé » attestant que le voyageur désirant entrer était exempt de toute contamination.

La mise en place et la réussite de ces mesures reposaient sur la présence d'une enceinte solide et bien gardée. Or, les fortifications de Bergerac, naguère si impressionnantes, étaient, en 1630, en voie de démantèlement bien avancé. L'intendant accepta donc que les habitants de Bergerac puissent dresser des « palissades ».

Les travaux ne traînèrent pas ; commencés au début du mois d'août, ils étaient à peu près achevés à la fin du même mois ⁸. Plusieurs raisons peuvent être avancées pour expliquer cette célérité. En premier lieu, l'urgence de la situation sanitaire : le mal approchait ⁹. Les autorités municipales s'attachèrent à remplacer l'espace maçonné, détruit, probablement dans ses parties stratégiques (les portes), par une palissade haute de 8 à 10 pieds. On fichait de solides pals en bois de chêne dans le sol, scellés avec du mortier (sable et chaux), et on comblait les interstices avec des lattes d'aubier, beaucoup plus

7. Le 23 juillet 1630. Cette ordonnance est donnée dans CHARRIER, 1898, p. 124-125. Une copie a été également reproduite dans le livre de comptes de l'année 1630-1631.

8. Quelques aménagements encore au mois de septembre.

9. Les représentants de la jurade constatent avec amertume « se morian fort à Bordeaux ».

légères et de moindre prix. Bateliers pour le transport, manœuvres pour le charroi ou encore charpentiers pour l'assemblage des pièces de bois, furent sur-le-champ mobilisés.

La palissade de bois ne présentait pas les mêmes garanties que l'enceinte maçonnée, mais elle pouvait y suppléer dans un certain nombre de domaines, comme le filtrage des entrées et sorties aux portes de la ville soigneusement gardées¹⁰. Les motivations des uns et des autres étaient donc loin d'être identiques. Pour l'intendant de Guyenne, la construction d'un ouvrage en bois ne pouvait être que provisoire, car liée à un événement circonstanciel : la peste. Dès que l'épidémie aura cessé, tenait-il à affirmer, les palissades devront disparaître : « lesquelles seront ostées après que le dict danger du mal contagieux aura cessé ». Il n'est pas sûr que les habitants de Bergerac eussent été en accord avec cette opinion. Quant à l'efficacité du système, il n'allait pas tarder à être mis à l'épreuve.

B. Les premières victimes de la peste

La première victime connue s'appelait Boudaix. Boudaix était un corroyeur. Il exerçait son métier, comme les tanneurs et autres artisans qui travaillaient le cuir, très probablement hors de la ville. Depuis la fin du Moyen Âge, ces activités avaient été, en raison de leurs nuisances, rejetées à l'extérieur des cités. Le corps du défunt fut découvert fortuitement par un certain Léonard. Les autorités activèrent aussitôt les mesures sanitaires appliquées dans ce genre de situation depuis la deuxième moitié du XVI^e siècle : l'isolement de la maison du défunt, dans laquelle étaient consignés la famille et l'entourage de la victime¹¹. Quant au malheureux Jean Léonard qui avait eu la malchance de découvrir le corps, il ne pourra rentrer dans la ville et recevra en compensation 6 sols pour vivre¹². La date précise de la mort de Boudaix n'est pas donnée dans les jurades, mais d'après les comptes de l'année consulaire, on peut la situer dans la 2^e moitié du mois d'août 1630. Il est assez constant de noter que, dans la plupart des villes frappées par la peste, le nom de la première victime a été très souvent conservé.

Il faut attendre 15 jours à 3 semaines pour voir le mal ressurgir dans le faubourg de La Madeleine. Les registres de la jurade nous apprennent que, le 12 septembre, les consuls ont fait fermer dans ce bourg, situé au sud de la rivière, quatre maisons dans lesquelles ils avaient trouvé « trois ou quatre personnes

10. Nombreuses mentions dans les livres de comptes et le livre des jurades. Trois livres et 15 sols pour la construction d'une « loge », à la porte de Lougadoire, afin d'abriter « ceux qui empeschaient d'entrer les infects ».

11. Les consuls firent « bander la maison de Boudaix » de barres de fer et veillèrent à ce que « les pauvres femmes qui estoient dans la maison dudict Boudaix » reçoivent leur subsistance.

12. Comptes du mois d'août 1630.

blessées de peste [...] L'une d'entre elles était morte depuis¹³ ». Interrogée par les magistrats sur ce qui doit être fait, l'assemblée des jurats décide de mettre en place, « un bureau de commissaires pour la santé », composé de 12 hommes, trois par quartier, qui auront la charge de traiter avec les consuls, « de toutes choses nécessaires contre les maladies contagieuses » et plus spécialement du volet financier : « trouver des fonds pour subvenir aux fraix et despans qu'il conviendra faire pour ce sujet et entretement des pauvres ».

Encore une dizaine de jours pour voir apparaître, dans le même quartier, la troisième victime, une femme, dont on ne connaît pas le nom, qui était « décédée de la contagion¹⁴ ». Elle était servante ou chambrière d'un certain Ysaure Lavau, dit Rabot. Ce dernier se fit remarquer par une farouche résistance aux mesures de quarantaine que les consuls prétendaient lui imposer. Les commissaires de la santé, venus enquêter sur place, lui reprochèrent sa désinvolture face à la gravité de la situation. La remontrance n'eut pas l'heur de plaire à l'individu. Ce dernier, « armé d'un mousquet et d'une pertuisane », allait à travers les rues du faubourg en proférant des menaces de mort contre les consuls et les commissaires, venus le réprimander, ainsi que de nombreux « blasphèmes ». Un procès-verbal fut dressé et l'affaire poursuivie devant les tribunaux. Le dit Rabot « fut condamné par défaut » à être pendu en effigie. Après avoir fait amende honorable et demandé pardon aux consuls, il fut condamné à payer une amende de 120 livres¹⁵. L'irascible habitant du faubourg a-t-il fait des émules ? La jurade ne le dit pas. Mais il n'est pas interdit de penser que bon nombre de ses concitoyens devaient partager son opinion à l'égard d'une politique sanitaire lourdement pénalisante, notamment pour le commerce du vin.

Certes la peste ne choisit pas ses victimes. On nous dit qu'elle frappe indifféremment hommes et femmes, jeunes et adultes, riches et pauvres. Mais il n'est pas anodin de constater que sur les trois premières victimes de l'épidémie de peste de 1630-1631, à Bergerac, l'une était une chambrière et l'autre, un corroyeur.

C. Le bourg de La Madeleine, foyer de l'infection

C'est donc par ce bourg peuplé et marchand que la peste de 1630-1631 est arrivée à Bergerac où elle s'est fixée quelque temps. L'opinion des consuls et des autorités municipales est bien nette à ce sujet. Le premier mort officiellement reconnu est cet anonyme, « décédé de la contagion », le 11 septembre 1630 au bourg de La Madeleine. Alertés par des bruits de mort suspecte, les consuls s'étaient rendus sur place pour s'enquérir de la situation.

13. Jurade du 12 septembre 1630 (CHARRIER, 1898, p. 126-127).

14. Jurade du 7 octobre 1630 (CHARRIER, 1898, p. 132-133).

15. LA ROQUE, 1976, p. 481.

Ils trouvèrent dans trois ou quatre maisons « des blessés de peste ». Une heure après leur départ, une de ces personnes était même décédée. Il fallait donc se rendre à l'évidence, la peste avait bien pénétré dans le faubourg. Aussitôt, et avant même d'avoir rendu compte à l'assemblée des jurades des résultats de leur visite, les magistrats, au nom du principe de précaution, avaient fait fermer les maisons dans lesquelles ils avaient trouvé des malades. Ces mesures d'urgence découlaient de l'application de la doctrine de la quarantaine et consistaient à isoler le malade et tout son entourage (des suspects potentiels). Les chefs de famille ou de maisons avaient le devoir de déclarer ces cas de mort suspecte. Ce qu'avait refusé de faire un dénommé Lavau, et entraîné les conséquences que nous avons vues.

D. Chronologie d'un cycle de peste

L'épidémie de peste, qui frappe la ville de Bergerac à partir des derniers jours du mois d'août 1630, ne prendra fin qu'au début du mois de juillet de l'année suivante, soit un cycle de peste qui a duré un peu moins d'un an¹⁶. Elle s'inscrit dans un mouvement cyclique que l'on peut découper en trois phases :

Première phase : flambée épidémique de l'automne 1630

Deuxième phase : une période de latence pendant l'hiver 1631

Troisième phase : réapparition de la maladie à la fin du mois de mars.

Le pic de l'épidémie est atteint à fin du mois de mai.

1. L'automne 1630 : une première flambée de l'épidémie

L'épidémie de peste ne resta pas longtemps cantonnée dans le faubourg de La Madeleine. Dès le début du mois d'octobre, elle a franchi la rivière et s'est installée au cœur de la cité. Toutes nos sources concordent pour montrer que le démarrage fut assez lent, mais la progression rapide. Les livres de comptes enregistrent les achats importants réalisés pour le recrutement puis les gages d'un chirurgien de la santé¹⁷, l'équipement des crocs ou corbeaux chargés de l'ingrate besogne d'ensevelir « ceux qui mouraient de la peste¹⁸ ». Dès la fin du mois d'octobre, la construction des huttes de Cleyrac, pour isoler les malades et leur entourage, est lancée. Le trésorier enregistre les achats de bois de sapin, de lattes d'aubier, de millasse, matériaux de base de ces constructions éphémères¹⁹. Dans le même temps, les autorités municipales mettaient en place les bases d'une organisation d'assistance aux pauvres pestiférés, point de départ du traitement social de l'épidémie.

16. Comparer avec d'autres villes, comme Bordeaux (BARRY, 1998).

17. Le contrat signé entre les consuls et le chirurgien attribuait des gages mensuels de 150 livres pour le médecin sans compter des avantages matériels importants.

18. Payée au tailleur Rascles la somme de 40 sols pour la façon de 4 « casaques pour 4 hommes qui ensevelissaient ceux qui mouraient de la peste ».

19. Livres de comptes, octobre et novembre 1630.

Cette première phase de flambée de l'épidémie est celle qui est relativement la mieux documentée : sources diplomatiques des jurades, livres des comptes, listes de ceux qui ont besoin d'une aide alimentaire, achats de médicaments. Si nous prenons les listes des « pauvres pestiférés » que nous appellerons plutôt assistés, quatre listes couvrent cette période qui va du 27 novembre 1630 au 6 janvier 1631 (tableau 1). Pendant cette période de 72 jours, la ville a assuré la subsistance à 169 personnes en distribuant des pains et en dépensant 696 livres pour l'achat de cette nourriture. La courbe dessinée par ces achats fait apparaître (fig. 2), une croissance assez régulière de l'aide alimentaire avec un premier palier en octobre et novembre, puis une forte poussée en décembre.

La comparaison avec la courbe des achats de médicaments, qui nous donne l'importance des malades, peut surprendre, avec un décrochage beaucoup plus précoce de la courbe des dépenses pour les achats de médicaments.

En cette période de l'automne 1630, on meurt bien de la peste, à Bergerac, comme dans beaucoup d'autres villes d'Aquitaine ou du Royaume de France, comme le corroyeur Boudaix, comme la chambrière de Lavau, comme le sergent de ville Beyssou et bien d'autres. Cependant, nos sources semblent montrer que la mortalité demeure encore à un niveau peu élevé, mais il est suffisant pour que certains notables songent à mettre une bonne distance entre la ville pestilentielle et le calme refuge de leur maison de campagne. Les brancards que l'on achète pour transporter les corps, les flambeaux pour ensevelir les morts la nuit, afin de ne pas effrayer la population, sont autant de signes inquiétants qui ne trompent pas. De son côté, la municipalité s'efforce

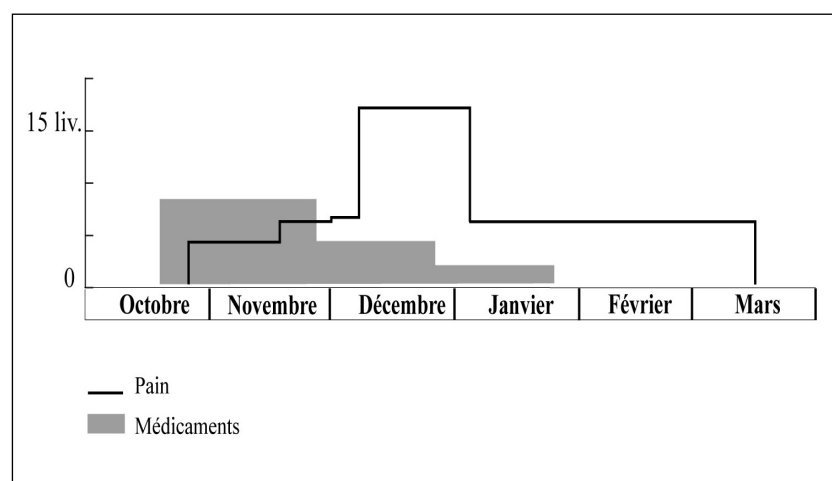


Fig 2. Dépenses journalières pour les achats de médicaments et de pain, 21 octobre 1630 - 20 mars 1631 (graphique Yan Laborie).

de s'attaquer aux racines du mal (achat de 2 ânes avec leur panier pour nettoyer les rues²⁰).

2. L'hiver 1631 : le recul de la peste et la crise dans la société bergeracoise

Avec l'arrivée de l'hiver, l'épidémie recule. Au cours des délibérations de la jurade du 28 janvier 1631, les consuls, suivis par une partie de l'assemblée, croient pouvoir annoncer « a présent il semble que Dieu nous veut délivrer dudict mal ». Sur quels critères objectifs les consuls pouvaient-ils s'appuyer pour affirmer cette bonne nouvelle ?

En premier lieu, ils disposaient des informations que leur faisaient remonter des quartiers les commissaires de santé, des rapports fournis par le chirurgien de santé (dépenses pour les achats de médicaments), des états ou rôles des administrateurs chargés d'évaluer les besoins. La cinquième liste (fig. 3), celle de Jean Pichot, la plus longue pour la durée, 72 jours du 7 janvier

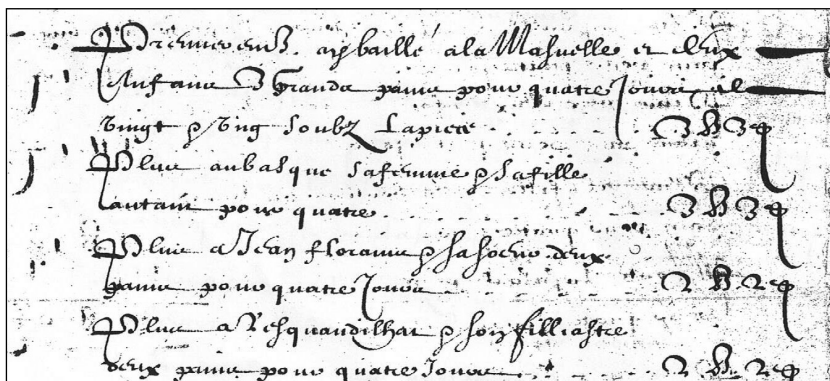


Fig. 3. Extrait de la liste Pichot (AMB, 3GG-2 n° 6).

au 20 mars 1631, présente quelques particularités qui rendent son exploitation difficile. Le 30 mars, Jean Pichot présente au receveur Sorbier une note de 452 livres et 7 sols employée pour la nourriture des pestiférés, mais il ne prend pas soin de mentionner les noms des bénéficiaires. Le premier jour du rôle, 18 noms cités, auxquels viendront s'ajouter 4 nouveaux noms le 11 janvier et 8 de plus le 1^{er} mars. Du 2 au 19 mars, plus aucun nom n'est mentionné. Le pain distribué est un grand pain pour 4 jours à 21 sols la pièce.

La réaction des autorités et des notables, face aux signes évidents du recul de l'épidémie, ne débouche pas pour autant sur des attitudes communes.

20. Livres de comptes, décembre 1630.

Au cœur de ce débat se place la question de l'aide alimentaire et de son financement. La majorité de l'assemblée, représentée par la compagnie, est favorable au maintien et même à l'accroissement de cette aide. Mais beaucoup estiment que, puisque la menace de l'épidémie n'existe plus, il serait temps d'apporter des assouplissements à une politique sanitaire dont les mesures contraignantes sont autant de freins pour le commerce et spécialement le commerce du vin. Il semble bien que cette interprétation divergente de l'ampleur de ce recul et de sa pérennité soit une marque de la fracture qui oppose catholiques et protestants.

Les délibérations de la jurade du 28 janvier confirment cette hypothèse. Les débats s'ouvrent sur la question des pauvres, beaucoup trop nombreux, « il en meurt tous les jours », et du financement de l'aide alimentaire. Un accord est trouvé sur la base d'un arrêt du Parlement de Bordeaux. La compagnie propose un grand rassemblement qui réunirait les autorités politiques (officiers royaux, consuls, certains bourgeois de la ville) et religieuses (le prieur de Saint-Martin est généreusement invité) et les représentants de la communauté protestante même s'ils ne sont pas nommés, pour faire un grand recensement de tous les pauvres de la ville et de la paroisse Saint-Martin et de La Madeleine²¹. Une manière de mieux connaître les pauvres de la paroisse (nombre exact, besoins) pour mieux les aider certainement, mais aussi, et peut-être davantage encore, pour mieux les contrôler.

À la fin de l'hiver 1630-1631, si l'épidémie a reculé, elle n'a pas été totalement éradiquée et la politique sanitaire est devenue objet de polémique.

3. Le printemps 1631 ou la flambée de l'épidémie

Comme dans beaucoup d'autres villes²², l'épidémie de peste redémarre dans la dernière semaine du mois de mars. Les huit dernières listes d'assistés qui couvrent la période du 3 avril au 20 juin enregistrent cette évolution (fig. 4).

La progression du nombre des assistés reste modérée durant les deux premières semaines du mois d'avril ; elle connaît une flambée à partir de la dernière semaine du mois d'avril et se maintient à un très haut niveau pendant tout le mois de mai et la première semaine du mois de juin ; on note enfin une forte décélération dans la deuxième semaine du mois de juin.

L'assemblée de la jurade qui se réunit le 31 mars sera la dernière de ce temps de peste. Le débat a porté sur le problème des institutions et confirmé la fracture entre les deux communautés, catholique et protestante. Le fonctionnement des institutions, imposées à la ville en 1621 par le roi

21. « pour faire un estat et rolle du nombre des pauvres quy sont en la présant ville et paroisse de Saint-Martin et de la Madeleine ».

22. S. Barry a souligné ce caractère saisonnier de l'épidémie de peste (voir le cas de Bordeaux, BARRY, 1998).

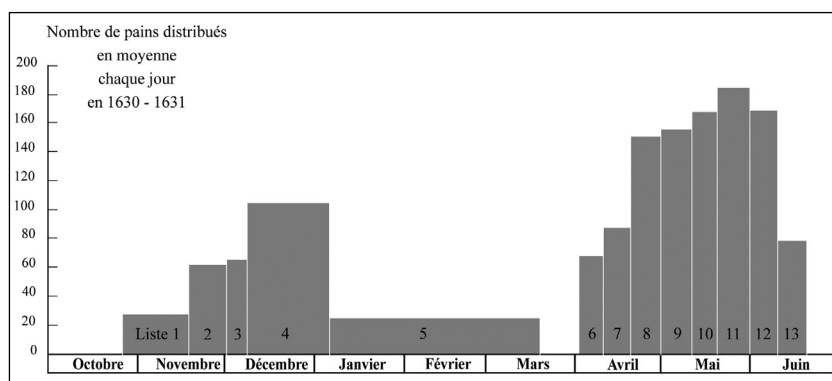


Fig. 4. Nombre de pains distribués en moyenne chaque jour en 1630-1631 (graphique Y. Laborie).

Louis XIII, sur la base d'un système mi-partie, se trouvait bloqué par la fuite des notables catholiques, du maire et des deux consuls catholiques. Le secrétaire de séance écrit charitablement « absentéisme » tout en pensant très fort à « désertion ». Quoiqu'il en soit, absentéisme, fuite ou désertion, cette absence était d'une extrême gravité et remettait en cause la validité des mandements, adoptés par les seuls protestants. Étant donnée l'urgence de la situation, l'assemblée décide que les mandements, touchant au problème des pauvres et de la contagion, prendraient toute leur valeur malgré l'absence des catholiques. En outre, la compagnie propose la création d'un « conseil pour la police », composé de notables de quartiers dont les pouvoirs renforcés et autoritaires annonçaient une évolution vers une politique plus autoritaire.

4. La peste est finie

L'épidémie de peste, qui sévissait dans la ville de Bergerac et ses faubourgs, disparaît progressivement au cours de l'été 1631. Les deux dernières listes conservées, celle de Jean Nicaud (1^{er} au 10 juin) et celle de Pierre Palier (11 au 20 juin 1631), fournissent un certain nombre d'éléments de comparaison pour mesurer cette évolution (tableau 2). Le mois de juin commence sur des bases assez élevées, comparables à celles des listes du mois de mai. Du 1^{er} au 10 juin, Jean Nicaud a apporté une assistance en nourriture à 240 personnes et distribué une moyenne de 165 ½ pains par jour pour une somme de 275 livres.

Que s'est-il passé le 13 juin 1631 ? Près de 70 % des effectifs inscrits sur la liste de Pierre Palier (11 au 20 juin) disparaissent de la liste. On ne peut pas imaginer que la cause en soit une surmortalité, aussi soudaine qu'improbable, due à la peste. Plus probablement, la communauté, prenant acte du recul de l'épidémie et considérant ses problèmes de trésorerie, a jugé bon de cesser de fournir gratuitement le pain journalier. Mais les consuls conservent la gestion directe de cette assistance et continueront à fournir une aide alimentaire du

20 juin au 10 juillet, par le truchement d'un de leurs sergents de ville, Bertrand Lescheyre²³. Il n'est pas impossible également d'imaginer un soulèvement populaire. À l'appui de cette hypothèse, il existe d'autres exemples de cette révolte des humbles. Comme nous le verrons plus loin, l'enfermement d'une masse hétérogène dans des huttes sordides avait créé un climat malsain, favorable à une explosion sociale. La charité avait, pour ceux qui en bénéficiaient, des contraintes très lourdes.

L'épidémie de peste ne se termine pas tout à fait avec la disparition des listes. La peste continuera pendant un certain temps encore d'exiger son lot de victimes²⁴. Mais on passe de l'épidémie aux cas individuels. Forts de l'expérience du passé, les autorités municipales restent vigilantes. Tout le réseau d'assistance aux malades et aux pauvres est maintenu. La communauté verse assez régulièrement ses gages au chirurgien de la santé²⁵, entretient les crocs qui ensevelissent les morts de la contagion. Au mois de décembre encore, les édiles font préventivement « parfumer la maison noble du consulat²⁶ ».

La peste cependant disparaît progressivement des préoccupations des autorités comme de celles de la population. Le mot hutte disparaît du vocabulaire administratif sinon du paysage urbain. En janvier 1632, les huttes sont détruites²⁷. Le lieu est symboliquement parfumé.

	Liste Jean Nicaud 1 ^{er} au 10 juin 1631	Liste Pierre Palier 11 au 20 juin 1631
Nombre de personnes assistées	240	169
Nombre de cas traités (une personne pouvant être traitée plusieurs fois)	2127	629
Nombre de personnes présentes 10 jours	208 soit 86%	27 soit 15%
Nombre de personnes de la liste Nicaud présentes dans la liste Palier	205 soit 85%	66 soit 44%
Nombre de personnes de la liste Palier qui disparaissent le 3 ^e jour (13 juin)		54 soit 33%
Dépenses pour achats de pain	275 L 14s	123 L 00s 6d
Nombre de pains par jour	169 ½	75 ¾ f

Tableau 2. *Les 2 dernières listes.*

23. Deux sommes de 24 et 30 livres sont ainsi remboursées à Bertrand Lescheyre, qui en avait fait l'avance (livre des comptes, juillet 1631).

24. « la vefve de feu Jacques Lalande, patissier, et la vefve de feu Pierre Sorbier, pauvres mortes de contagion » (novembre 1631).

25. Jérémy Frescarode, chirurgien de la santé, reçoit 320 livres pour 2 mois de gages en juillet 1631.

26. Jacques Commes reçoit la somme de 5 livres pour avoir parfumé la maison du consulat (novembre 1631).

27. 27 sols à Pierre Teyrac pour « avoir desmoly les huttes qui estoient au dehors de la ville du costé de la porte de Cleyrac » (comptes de janvier février). Les tables de bois des huttes seront récupérées et portées à la maison de ville.

III. La peste, le pouvoir municipal et les protestants

La peste de 1630-1631 marque une évolution profonde tant dans la doctrine concernant les modes de transmission de cette maladie que dans les pratiques sanitaires mises en place pour la combattre. L'analyse du vocabulaire utilisé dans les documents officiels, les textes administratifs comme les procès-verbaux des jurades ou les documents financiers, comme les livres de comptes ou les listes des pauvres pestiférés, aboutit au même résultat : la disparition presque complète du mot « peste »²⁸, remplacé par « contagion », « maladies contagieuses » (14 occurrences). Quant aux « malades », ils deviennent systématiquement des « pauvres pestiférés » ou « infects » (tableau 3).

Vocabulaire	Textes normatifs Procès-verbaux des jurades	Livres de comptes de 1630-1631	Listes des pauvres pestiférés
Peste	1	2	
Contagion	8	7	
Maladies contagieuses	4		
Pauvres pestiférés	3	5	10
Pauvres infects	2	3	3
Infects et pestiférés		1	

Tableau 3. *Le vocabulaire de la peste* (nombre de fois où le mot est utilisé).

L'expression « pauvres pestiférés » ou autre locution similaire ne sont pas à prendre au pied de la lettre. Elles expriment davantage la vision d'une société sur le mal qui la menace, la peste, et porte un regard soupçonneux sur ceux qui sont susceptibles de la lui transmettre. Les progrès de la théorie de la « contagion » comme mode de transmission de la maladie expliquent en partie cette évolution sémantique.

A. La peste et le pouvoir municipal

Comme on vient de le voir dans la partie chronologique précédente, l'épidémie de peste de 1630-1631 a généré la mise en œuvre d'institutions nouvelles spécifiques destinées à combattre la maladie. Les consuls définissaient, en accord avec les membres de l'assemblée du corps de ville, la politique sanitaire à suivre, avant d'appliquer sur le terrain les mesures adoptées.

Les commissaires de la santé furent créés dès le début de l'épidémie, le 12 septembre, pour seconder les consuls dans leurs lourdes tâches²⁹. Ce bureau

28. Le mot peste était également peu utilisé avant cette période. On lui préférait des termes comme « *impedymia* », « *mortalita* », « *bossa* ».

29. Ils existaient probablement avant cette date. Mais la fonction n'était pas renouvelée quand l'épidémie avait cessé.

ou conseil était composé de 12 bourgeois, 3 pour chaque quartier. Leur mission consistait à « pourvoir, avec messieurs les maire et consuls, à toutes choses nécessaires contre les maladies contagieuses », principalement dans son volet financier : « faire un fonds pour subvenir aux fraix et despans qu'il conviendra faire pour ce sujet et entretement des pauvres ». Les commissaires disposaient de pouvoirs étendus, presque égaux à ceux des consuls, mais limités dans le temps (mandat d'un mois). À partir de cette date, on les trouve cités, aux côtés des consuls, souvent en première ligne, comme le 8 octobre pour affronter les violences verbales de l'irascible Rabot. Conjointement avec les consuls, ils nommaient les administrateurs responsables de la politique d'assistance³⁰. À partir de la fin du mois de février, ils sont à la tête d'une campagne de dénigrement contre le chirurgien de la santé, Jean Laurens, accusé de ne pas bien faire son travail. Ils obtiendront gain de cause. Laurens fut limogé et remplacé par deux praticiens, originaires de la ville.

La création du « conseil pour la police » le 31 mars 1631 intervient dans un contexte politique et religieux tendu. Catholiques et protestants s'affrontent sur les problèmes posés par la politique sanitaire ainsi que sur l'importance à donner à l'assistance alimentaire.

Les membres du conseil pour la police (tableau 4) disposaient de pouvoirs accrus par rapport aux commissaires précédents. Leur rôle consistait à « mettre ordre et bailher règlement tant pour les pauvres infects que mandements promettant d'avoyr pour agréable tout ce que par eux sera fait, arrêté, dict et ordonné et que le tout soit par eux exécuté, sans apellation ou opposition quelconques, par les voyes qu'ils adviseront ».

Liste	Administrateurs des listes de pauvres pestiférés	Membres du conseil pour la police
1	Jean Pinet	Quartier Bourbarrau : Jean Pépin, M ^e <u>Jean Eyma</u> , avocat au Parlement, Jean Dugrand, M ^e <u>Jean Vidal</u> , procureur
2	Charles Palier	
3	Etienne Pons	
4	Pierre Brugièrre	
5	Jean Pichot	
6	<u>Vidal</u>	Quartier Duqueyla : M ^e Mathieu Deville, Pierre de Lenthillac, Mizaac Gros
7	<u>Peyrarède et Lenthillac</u>	
8	<u>Brugièrre et Eyma</u>	Quartier du Terrier : M ^e Jean <u>Peyrarède</u> , <u>Jean Brugièrre</u>
9	Théodore Escot	
10	Jean Planteau	Quartier de La Madeleine : M ^e Isaac Gorse, Jean Loche, Bernard de Lospinasse
11	Chaudesmaisons	
12	Jean Nicaud	
13	Pierre Palier	

Tableau 4. *Ceux qui ont exercé les 2 fonctions sont soulignés.*

30. « Lesdicts sieurs consuls et commissaires de la santé auroient commis » Isaac Pinet, fils de Jean, pour distribuer le pain (liste du 27 octobre au 18 novembre).

Les administrateurs gestionnaires de l'aide alimentaire (voir le tableau n° 1 de la présentation des sources), nommés ou « commis » par le consul, établissaient les « estats ou rolles » des bénéficiaires de l'aide alimentaire dont ils assuraient également la distribution.

La politique sanitaire et alimentaire, conduite par les protestants, prend une dimension de plus en plus administrative et autoritaire.

B. Le traitement social et collectif de la maladie

1. Pauvreté, errance et contagion

Dès les premières jurades qui mentionnent la peste, la question des pauvres et de leur subsistance est posée³¹. Le 12 septembre, alors que la peste est encore limitée à 4 maisons, situées dans le faubourg, les consuls mettent en garde la population : « sy on n'y met promptement ordre, ce mal se pourrait augmenter, quy causeret un grand désordre³² ». La réponse de la jurade est claire : il faut créer un corps de commissaires qui seconderaient les consuls et auraient la charge de trouver les fonds nécessaires pour « subvenir aux fraix et despans qu'il conviendra faire pour ce sujet et entretement des pauvres ». Le 15 novembre, l'épidémie a beaucoup progressé ; les consuls insistent de nouveau sur le danger que représentent ces pauvres et notamment les mendiants qui parcourent la ville. La compagnie reste sur des positions très fermes. L'aide alimentaire, distribuée aux pauvres, doit être maintenue et même augmentée. Pour trouver les fonds nécessaires au financement de cette aide, 2 solutions sont envisagées : faire cotiser les bourgeois et recourir à l'emprunt³³.

La jurade du 28 janvier revient sur le problème des pauvres et les mesures qui doivent permettre d'assurer leur subsistance. Le lien étroit entre pauvreté, errance et contagion est établi³⁴. Les consuls brossent un tableau très noir de la situation de la ville. Le nombre de mendiants a encore augmenté, il en meurt tous les jours et ceux qui survivent vont mendier leur pain dans toute la ville. Ces mendiants qui errent dans la ville représentent un grand danger. Les édiles municipaux se réfèrent à l'histoire récente des pestes urbaines pour rappeler les risques encourus : « Il est à craindre qu'ils causeront un grand mal en icelle et que tous les bourgeois seront contraints à la fin de quitter et abandonner la ville à cauze des dangers³⁵ ». La compagnie demande plus de rigueur contre ceux qui refusent de payer, « les reffuzants, qu'on les y contraigne par les voyes et rigueurs » et propose d'organiser un grand recensement des pauvres qui permettra d'évaluer leurs besoins et d'assurer un meilleur fonctionnement de

31. Jurades des 12 septembre et 15 novembre 1630, notamment.

32. Jurade du 12 septembre 1630 (CHARRIER, 1898, p. 127).

33. Jurade du 15 novembre 1630 (CHARRIER, 1898, p. 138-139).

34. Jurade du 28 janvier 1631 (CHARRIER, 1898, p. 140-141).

35. Il est fait allusion ici aux pestes dramatiques de 1522-1523 et 1527-1528 au cours desquelles toute la population avait été évacuée.

cette aide. Ainsi l'image des pauvres que nous donnent les autorités politiques et les notables apparaît ambiguë. Les pauvres et particulièrement les mendiants sont considérés à la fois comme des victimes (les premiers atteints par la peste) mais aussi comme les responsables de la propagation de l'épidémie de peste. Cette masse fluctuante et gyrovague constitue donc un danger et également un poids financier pour la classe dirigeante. Sont particulièrement visés les pauvres étrangers, boucs émissaires privilégiés, qui sont impitoyablement chassés, « amassés » et « gectés hors de la ville³⁶ ».

2. *Nourrir les pauvres*

Pour la communauté, nourrir les pauvres relève d'une impérieuse nécessité, mais en contrepartie les pauvres devront supporter quelques sacrifices comme l'isolement dans des baraques sordides : devoir de solidarité d'un côté (devoir de nourrir les pauvres) et acceptation de l'exclusion de l'autre. Les consuls confient à un de leurs serviteurs et sergents, Beyssou, le soin de distribuer gratuitement « pain, chair et autres choses nécessaires aux pauvres ». Il a commencé son travail le 12 septembre mais il n'a pu le mener jusqu'à son terme. Frappé par la peste, Beyssou meurt le 2 novembre³⁷. De ce fait, sa liste se termine donc le 1^{er} novembre. Cette première liste inachevée nous est parvenue sous la forme d'un petit carnet (10 x 13 cm) d'une vingtaine de feuillets. La somme dépensée pour ces achats s'élevait à 202 livres 8 sols et 6 deniers. À la mort de Beyssou, les consuls et les commissaires, accablés par de lourdes tâches, confièrent à Jean Pinet le soin de poursuivre le travail, en y apportant cependant quelques modifications. La gestion de la politique sanitaire ne relevait plus directement des consuls, mais d'administrateurs « commis » à cette charge³⁸, ce qui n'allait pas sans une certaine lourdeur administrative : établir la liste (« faire le rôle »), se procurer le pain quotidien, en assurer la distribution³⁹ et enfin présenter les comptes de fin de campagne au consul trésorier et receveur. Les progrès de l'épidémie exigèrent des efforts supplémentaires. Un seul administrateur ne suffisait plus, on compta 2, puis 3 et même 4 administrateurs pour une liste⁴⁰.

Le contenu de l'aide fut au contraire simplifié, ainsi que les modalités de distribution. Du « pain, chair, vin et autres choses nécessaires aux pauvres », on est passé au pain quotidien, un pain par personne et par jour⁴¹ ou bien parfois à l'équivalent argent. Le prix de la livre de pain a connu des fluctuations importantes : entre 24 et 33 deniers. Pendant l'hiver 1631 (liste Pichot), on distribue même un grand pain pour 4 jours à 20 ou 21 sols la pièce.

36. Voir la liste du 3 au 10 avril.

37. Mémoire de Laurens : Beyssou reçoit encore des médicaments le 4 novembre.

38. Voir les intitulations des listes.

39. Il existait un porteur de pain, cité dans plusieurs listes.

40. Voir les listes.

41. Parfois plus mais souvent moins.

3. Un premier bilan

Se méfier du vocabulaire. Dans toutes les listes, les bénéficiaires de l'aide sont mentionnés par une des expressions suivantes : « pauvres pestiférés », « pauvres infects ». Il s'agit là d'un abus de langage comme nous l'avons montré. La part de ceux qui sont atteints par la peste, dans ces listes d'assistés, est importante mais difficile à définir. Elle dépend beaucoup de l'interprétation plus ou moins rigoureuse de la quarantaine.

Les 13 listes conservées représentent des indicateurs non négligeables de l'évolution de l'épidémie (voir le graphique n° 2). Pour la période couverte par ces listes, soit pendant 222 jours, le nombre de pains distribués est de l'ordre de 20 000 et la somme de ces achats de 2 882 livres. L'effort financier qui est demandé à la bourgeoisie, sous la forme de cotisations diverses et d'emprunts, est certes important mais pas insurmontable. Pour recevoir M^{gr} de La Trémouille avec le faste qu'il lui convenait, les consuls lui offrirent, le 14 avril 1615, un festin qui coûta 150 livres, de quoi nourrir 100 personnes pendant 10 jours ou bien payer 30 journées de travail à 10 manœuvres⁴².

4. L'isolement des malades et le système des huttes

Une des mesures les plus anciennes et les plus constantes de la politique sanitaire des villes consistait à isoler le malade. C'est l'application stricte de la doctrine de la quarantaine. Lorsqu'une personne contractait la maladie, qu'elle décède ou pas, elle était immédiatement consignée dans sa maison, ainsi que tout son entourage, considéré comme potentiellement contaminé, donc suspect : maison bandée de barres de fer et gardée pendant toute la durée de la quarantaine (cette durée pouvait varier de 9 à 21 jours). Pour ceux qui n'avaient pas de maison, pauvres et mendiants, de plus en plus nombreux avec la progression de l'épidémie, deux solutions : ceux qui étaient les plus chanceux pouvaient trouver refuge dans les jardins de quelques familles aisées qui les accueillaient (Villepontoux, Pontet, Peyrardède)⁴³, les autres étaient impitoyablement chassés de la ville.

À partir du mois d'avril et la reprise explosive de l'épidémie, cette politique d'isolement de ceux que l'on appelait les « pauvres pestiférés » devint de plus en plus systématique. Les huttes, bâties à la périphérie de la cité, existaient avant cette date, notamment celles qui étaient bâties à la porte de Cleyrac au lieu dit La Gravière⁴⁴. Les premières mentions apparaissent au mois d'octobre et de novembre 1630. De nombreux achats sont effectués pour la construction ou reconstruction de ces huttes : forçats, poteaux de bois fourchus, fichés en terre pour recevoir la charpente, millasse pour couvrir

42. Au mois d'août 1609, les manœuvres qui transportaient des matériaux lourds pour la construction du collège protestant, rue Saint-Esprit, touchaient 10 sols par jour.

43. Liste d'avril 1631.

44. Voir les mentions dans les livres de compte.

les toitures, foin et paille pour aménager le sol. Les huttes, qui apparaissent avec l'épidémie et disparaissent avec elle, resteront toujours des habitats temporaires et éphémères. Une annexe de trois folios, placée à la fin des listes du mois d'avril, en précise un peu les contours. On utilise bois de sapin et châtaignier probablement pour l'armature, lattes d'aubier pour la charpente. La somme totale s'élevait à 338 livres 18 sols et 6 deniers. Il s'agit uniquement de la construction des huttes de Cleyrac au lieu dit La Gravière. Il existait un autre centre du même nom, La Gravière, qui regroupait un certain nombre de huttes, peut-être antérieur à celui de Cleyrac, dont la localisation reste imprécise, mais que les listes des pauvres pestiférés placent au faubourg de La Madeleine. La concentration du mal en deux lieux bien déterminés revêtait aux yeux des autorités une grande importance (un moyen de mieux le combattre)⁴⁵.

Entre le 15 et le 30 avril, on assiste à la mise en place d'une véritable entreprise d'enfermement des « pauvres pestiférés ». Le nombre des huttes a doublé (on passe de 9 à 18) et la part de la population « enfermée » par rapport à la population totale des assistés passe de 38 % à 78 % (tableau 5).

Mois d'avril	Nombre de huttes	Population dans les huttes	Somme pour la nourriture de cette population (livres et sols) (a)	Somme pour toute la population (livres et sols) (b)	Rapport entre a et b, en %
15	9	38	3 1 11 s	9 1 3 s	38
16	11	44	5 1 7 s	10 1 18 s	53
17	11	51	7 1 18 s	12 1 1 s	64
18	11	57	9 1 19 s	13 1	76
19	15	68	9 1 15 s	12 1 17 s	75
20	16	69	10 1 2 s	13 1 15 s	72
21	17	70	10 1	16 1	63
22	18	86	10 1	14 1 3 s	70
23	18	78	10 1 13 s	14 1 18 s	71
24		90	12 1 15 s	16 1 16 s	75
25		84	13 1 9 s	17 1 9 s	76
26	16	94	12 1 11 s	18 1 3 s	69
27	17	108	15 1 5 s	21 1 19 s	73
28	18	104	14 1 16 s	19 1 11 s	75
29	18	100	14 1 11 s	18 1 10 s	78
30	18	100	14 1 11 s	18 1 12 s	78

Tableau 5. Répartition de la population assistée, 15-30 avril 1631.

En évacuant les malades et les suspects hors de la ville, les autorités espéraient en expurger le mal et protéger la partie saine de la communauté. En les concentrant dans des espaces clos, hors de la ville, mais près des

45. La liste de Chaudesmaisons (21 au 31 mai) propose une répartition des assistés qui tient compte de cette localisation.

portes, elles souhaitaient en assurer le contrôle. Mais en « enfermant » une population hétérogène, faite de malades, convalescents et suspects, hommes et femmes, enfants et vieillards, dans des habitats précaires aux conditions de vie déplorables, elles créaient en réalité un entassement cosmopolite de population toujours prête à exploser.

C. Le traitement médical individuel des pestiférés

1. L'équipement hospitalier

Mis en place aux XII^e et XIII^e siècles, il était devenu, au début du XVII^e siècle, insuffisant pour répondre aux assauts d'une grave épidémie. Des hôpitaux médiévaux, il ne subsistait guère que le vieil hôpital général⁴⁶. Cet établissement pouvait se prévaloir d'une grande ancienneté. Fondé probablement à la fin du XII^e siècle, l'hôpital du Saint-Esprit était rattaché à un établissement de même nom, fondé par frère Guy, à Montpellier⁴⁷. Cette maison ou commanderie, installée hors de la ville, sur un important axe d'accès à celle-ci, partageait avec les nombreuses autres commanderies de l'ordre du Saint-Esprit une double mission d'accueil (pauvres, invalides, vieillards, pèlerins) et de soins aux malades. Au début du XV^e siècle, l'établissement fut transféré rue Fontbalquine au sein des murs protecteurs de la cité⁴⁸.

Un inventaire des biens meubles de l'hôpital, réalisé en 1584 (12 août), par François Planteau, consul de la ville, nous livre quelques informations sur l'importance et les activités de l'établissement⁴⁹. Municipalisé, il était maintenant dirigé par des laïques, Jeanne Castanet et son mari Jehan Fargot, qualifiés d'hospitaliers. L'inventaire établi par le consul François Planteau précise les capacités d'accueil de l'établissement qui ne sont pas insignifiantes. Le consul peut relever, dans les diverses parties de la maison, chambre haute, grande chambre, 15 lits avec leur équipement, « coyte, cuissin et couverte ». On notera également la présence d'un moulin à faire de la poudre « garny de toutes ses platines et pillotins ferrés », avec lequel l'hôpital pouvait fabriquer quelques-uns de ses remèdes simples, ainsi que deux barres de bois pour ensevelir les morts, « lune avec pieds et branquatz et laultre sans pieds ». À cette date, l'hôpital conservait sa double mission d'accueil des pauvres et de soins aux malades. Le consul donna aux hospitaliers 24 aulnes d'étope pour faire une demi-douzaine de linceuls pour les pauvres. Un peu plus tard, deux diacres de l'église réformée offrent 8 aulnes de drap blanc pour faire

46. La maladrerie et l'hôpital Saint-Antoine, l'un au faubourg de La Madeleine, l'autre au nord de la ville sur la route de Pombonne, n'avaient plus de véritables activités. Un inventaire dressé en 1584 signale la présence d'un malade à la maladrerie.

47. Bulle d'Innocent III du 23 avril 1198 : dans la liste des maisons (« *domus* ») rattachées à l'hôpital de Montpellier on trouve « *domus Bragaac* ».

48. Achat d'une maison en 1426. Le commandeur du Saint-Esprit à ce titre était redevable pour l'hôpital et la chapelle d'une rente due au prieur de Saint-Martin.

49. DURAND, 1875, p. 113-115.

2 couvertures plus 7 linceuls et d'autres choses. Ils prirent en contrepartie un linceul pour ensevelir Petiton, le mari de La Trilhe, qui mourut à l'hôpital. Jehanne Captal avait la charge de « fere la collete des pauvres ».

L'activité de cet hôpital municipal, lors de l'épidémie de 1630-1631, ne paraît pas avoir été très importante. L'établissement est à cette date dirigé par Jean Planteau, dit « ospitalier ». Celui-ci contracta la peste et en mourut. Il fut remplacé par son fils ou son frère Isaac, qui lui aussi fut frappé par la maladie. Isaac et sa femme, également touchée par le mal, échappèrent à la mort. Il est vrai qu'ils furent gratifiés d'une importante médication, administrée en partie par le chirurgien de santé et payée par les consuls⁵⁰. Pendant la peste, l'hôpital général de Bergerac a continué à tenir son rôle d'hospice pour l'accueil des pauvres plus que d'hôpital de peste.

2. La personnalité étrange du chirurgien de santé, Jean Laurens

La ville de Bergerac ne manquait pas de médecins, de chirurgiens, d'apothicaires, de savants, et même de charlatans (fig. 5). Mais dans les cas de situations très graves, les édiles municipaux avaient parfois recours à des personnalités extérieures. Ce fut le cas avec Jean Laurens⁵¹ (fig. 6).

*Cataplasme excellent contre la peste que j'ay
experimenté cest de lin vantion de My sorbier
prenez des grans blancs cuits double
les cendres de laus rouges et le vain vielle
tant d'un que d'autre le tout prise et creüe
soit mesle avec basilicum gabanum et
mitridat. —*

Fig. 5. Cataplasme de Tarneau.

*Je remède qd l'apport par auoir donné & par qd est
vritable Jay signe la pinte a Bergerac le 21^e may 1631
Nouvièm
Labouneir*

Laurens

Fig. 6. Signature de Jean Laurens.

50. Voir les comptes de Maphaud.

51. Plusieurs écritures possibles. On trouve dans les jurades Lorans, Du Lauran...

La « maladie de contagion s'eschauffant », les consuls se mirent en quête d'un chirurgien de santé d'une certaine notoriété. Ils le trouvèrent en la personne de Jean Laurens, originaire d'Annonay en Ardèche, mais qui se trouvait alors à Montségur, petite bourgade située aux confins du Périgord, de l'Agenais et du Bordelais. On ne connaît ni les raisons ni les circonstances qui ont pu conduire cet Ardéchois jusqu'aux portes du Périgord. Sans doute jouissait-il d'une bonne réputation pour que les autorités municipales de Bergerac songent à le recruter. La conclusion de l'affaire fut rondement menée. La ville de Bergerac avait besoin d'un chirurgien, le chirurgien cherchait probablement du travail. Le 16 octobre, des émissaires envoyés par la jurade étaient à Montségur pour « faire marché avec du Lauran ». Le 21 octobre Jean Laurens était à pied d'œuvre à Bergerac et pouvait commencer ses consultations.

Le contrat, qui le liait à la ville de Bergerac, a été signé le 17 octobre : « Fait à Bergerac le 17^{ième} du mois d'octobre 1630⁵² ». Ce qui paraît tout à fait possible. Les livres de compte donnent une autre date, le 16 avril 1631, ce qui doit correspondre au renouvellement semestriel du contrat. À cette date, les relations entre le chirurgien et les commissaires de santé s'étaient fortement dégradées et la ville cherchait à recruter un nouveau chirurgien.

Les clauses de ce contrat mettent en relief l'importance de la mission confiée à ce praticien dans la gestion de la politique sanitaire.

Les premières clauses fixent les gages et avantages divers reconnus au chirurgien. Un salaire fixe de 150 livres par mois : ce qui paraît une somme très élevée si on la compare aux gages perçus par quelques-uns de ses collègues y compris dans des grandes villes comme Bordeaux⁵³. À ce salaire venait s'ajouter un certain nombre d'avantages : le logement gratuit, une maison, le bois de chauffage et ustensiles de cuisine, mais aussi des récipients divers pouvant servir à produire drogues et médicaments. À cette liste, il faut joindre encore la gratuité des remèdes, pouvant servir à le préserver de la peste. Enfin, quand l'épidémie sera terminée, il sera soumis à la quarantaine à des conditions avantageuses. En contrepartie, Laurens, qui portait le titre de « chirurgien de la santé », était tenu de « panser et mediquemanter les pestiférés qui se trouveront dans la présent ville ». Mais le contrat stipulait qu'il n'était pas autorisé à soigner les malades hors de la ville sans l'accord de consuls et commissaires de santé (allusion probable à quelques notables qui avaient abandonné la cité et avaient cherché refuge dans leur maison de campagne, espérant échapper à l'épidémie. Rattrapés par la maladie, ils se tournaient vers le chirurgien de la ville).

Plusieurs témoignages montrent que les activités du chirurgien ont commencé à Bergerac le 21 octobre 1630. Du mois d'octobre jusqu'à la fin décembre, il se signale par une très grande activité, puis baisse en janvier

52. CHARRIER, 1898, p. 163.

53. BARRY, 1998, p. 173.

et quasi-disparition à partir du 20 février. Il signe encore un document le 3 mars. En temps ordinaire, le chirurgien n'occupait pas le haut de la hiérarchie mais, en temps de peste, il devenait l'exécutant principal de la politique sanitaire conduite par les consuls et les commissaires. Homme de terrain, il était au contact direct de la maladie, visitant les malades et administrant les médecines, qu'il avait lui-même prescrites. Un différend opposa le chirurgien aux commissaires de santé. Plus qu'un conflit de personnes, il semble que cet affrontement reflète plus profondément des divergences dans la manière et les moyens de conduire la politique sanitaire de la ville. Les commissaires l'emporteront et recruteront deux chirurgiens originaires de la ville, Jérémy Frescarode et Jacques Dumény. Un nouveau contrat est signé entre les consuls et les deux Bergeracois, le 9 mai 1631 dont les clauses sont à peu près identiques à celles du précédent contrat, signé avec Jean Laurens. Celui-ci reprit peut-être la route pour d'autres aventures.

3. Les comptes de l'apothicaire Pierre Maphaud. Prescription, distribution et efficacité des médicaments

L'organisation des soins, en temps de peste, reposait sur le principe de la gratuité. Tous ceux qui étaient inscrits sur les listes des pauvres pestiférés et quelques autres recevaient gratuitement les soins du chirurgien de la santé ainsi que les remèdes adéquats. Les apothicaires de la ville étaient chargés à tour de rôle de fournir ces médicaments. Au terme de la campagne, l'apothicaire choisi faisait examiner sa liste par deux collègues qui, en règle générale, minoraient le montant de cette facture⁵⁴. Les comptes vérifiés, l'apothicaire pouvait se faire rembourser le montant de sa facture par le consul receveur. L'apothicaire choisi pour fournir les médicaments aux malades de la peste, du 21 octobre 1630 au 20 février 1631, fut Maphaud. Nous avons conservé par chance la liste des médicaments (complète ?) employés lors de la première phase de l'épidémie de peste à Bergerac (voir tableau ci-dessous), document précieux qui nous permet d'analyser les remèdes (médecines) et moyens de lutter contre la peste au début de l'âge classique.

Les 4 remèdes les plus employés par le chirurgien de santé sont le « diachylon », « l'apostolotum ou onguent des apôtres », « le basilicon » et « l'album Rhazès », qui représentaient 41 % des sommes totales engagées par le médecin. Il se trouve que ce sont des médicaments spécialement utilisés dans les cas de peste bubonique⁵⁵. Le diachylon vient en tête avec

54. Les deux collègues chargés de vérifier cette facture étaient Tarneau apothicaire qui signe « Tarneau 1^{er} arbitre » et le second, Brun, savant connu qui mena des recherches sur la pesanteur de l'air.

55. Il y a, en effet, trois formes cliniques de peste. Schématiquement : 1. La peste bubonique, avec fièvre et ganglions (bubons) qui s'ulcèrent volontiers. Elle peut guérir. 2. Un stade de plus, c'est la septicémie, c'est l'atteinte des principaux organes avec coagulation intra-vasculaire aiguë disséminée (CIVD) causant des hématomes sous-cutanés (peste noire), vite mortelle. 3. La peste pulmonaire, plus rare et vite fatale. (note Dr Gilles Delluc)

12 occurrences (21 % du prix total). C'était un emplâtre, composé avec le suc de plusieurs substances, de l'huile et de la litharge (plomb ?). Il existait plusieurs espèces de diachylon, simple ou composé, gommé ou sans gomme. L'apostolorum ou onguent des apôtres portait ce nom parce que le nombre de substances qui le composaient était égal à 12 comme les apôtres. Médicament ancien progressivement abandonné au profit de l'album Rhazès, qui devait son nom à un grand médecin persan du X^e siècle, dont la renommée traversa les siècles⁵⁶. Enfin, le basilicon, médicament royal qui était réputé très efficace, est toujours très utilisé au début du XVII^e siècle⁵⁷ (tableau 6, ci-dessous).

1630-1631	Nom des médicaments	Capacité	poids	prix
Octobre 21/10	Diachylon gommé Basilicon	1 pot	3 livres 2 onces	7L 4s 1L 3s
	Apostolorum ou onguent des apôtres	1 pot	9 onces	2L 6s
	Album Rhazès	1 pot		2L 13s
	Basilicon	1 pot	2 livres 6 onces	2L 5s
24/10	Diachylon avec gomme		2 livres	4L 16s
	Apostolorum		½ once	2 livres
29/10	Apostolorum		½ once	2 livres
	Basilicon	1 pot	1 livre	1L 13s
	Apostolorum	1 pot	14 onces	3L 11s
	Apostolorum		2 livres ½	9 L
	Basilicon		2 livres ½	4L 16s
Novembre 10/11	Diachylon avec gomme		1 livre ½	3L 12s
11/11	Diachylon avec gomme	grand pot	5 livres ½	12 livres
11/11	Basilicon	1 pot	3 livres 2 on	4L 18s
11/11	Album Rhazès	2 pots	5 livres	8L 2s 6d
	Diachylon avec gomme		5 livres ½	13L 4s
	Basilicon	grand pot	9 livres	14L 8 s
22/11	Apostolorum	2 pots	5 livres ½	22 livres
	Album Rhazès		2 livres 10 on	4L 5s
26/11	Diacyilon avec gomme	5 massis	20 livres	26L 8s
Décembre 10/12	Album Rhazès		2 livres	3L 4s
	Basilicon		4 livres	6L 8s
	Diachylon avec gomme	6 magdaleon	9 livres	21L 12s
21/12	Apostolorum	1 pot	1 L ½	6L 8s
25/12	Basilicon	1 pot	2 livres	3L 5s
27/12	Album Rhazès		1 livre	1L 12s

56. Les livres de ce médecin et sa doctrine étaient toujours lus et sa doctrine enseignée jusqu'au début du XVII^e siècle dans les universités de l'Europe chrétienne.

57. Du grec *basileus*, empereur, roi.

1630-1631	Nom des médicaments	Capacité	poids	prix
Janvier 2/01	Album Rhazès		1 livre	1L 12s
9/01	Diachylon avec gomme Album Rhazès		1 livre 7 on ½ livre	3L 9s 16s
14/01	Diachylon avec gomme Album Rhazès		1 livre ½ livre	3L 9s 16s
26/01	Diachylon sans gomme Album Rhazès		1 livre ¼ 1 livre	2 livres 1 L 12s
Février 3/02	Diachylon sans gomme		1 livre	1 L 12s
4/02	Album Rhazès		1 livre	1 L 12s
6/02	Basilicon		1 livre	1 L 12s
14/02	Diachylon sans gomme		1 livre	1L 12s
20/02	Diachylon avec gomme		2 livres	4L 16s
20/02	Diachylon		2 on	3 s

Tableau 6. Les 4 médicaments les plus employés du 21 octobre au 20 février.

Le tableau 7 donne des indications sur les remèdes moins utilisés, mais qui ont leur importance. On indiquera seulement le nombre des apparitions dans la liste (occurrences) de même que pour les substances qui composent ces médicaments.

D'autres remèdes	Occur- rences	Les principaux composants des remèdes	Occur- rences
Mithridate	6	Huiles d'olive huile rosat	7+ 2
Thériaque claire et thériaque de Ranchin	1+1	Aromates : girofle, cannelle, muscade	3 chacun
Diapalma	3	Poyura	1
Pilule de Russie	2	Une boîte de safran	1
Sirop de limon	2	Sucre, sucre rosat, sucre candi	3 + 2+1
Muscades de limon	1	Confection de sucre aux 14 noix confites	1
Diamarg fri	2	Confection de Hyacinthe	5
Catholicon Nicolas	1	Confection Atkermès	3
Cordial avec mithridate	1	Angélique	2
Emplâtre de Vigo duplicato mercurio	1	Bezoard	2
Emplâtre de Paracelse	1	Une boîte conserve de « pied de chat »	1
Une boîte de cognac	1	Extrait de genévrier	1
Egyptiacum (onguent égyptien)	1	Esprit de soufre	2
Emulsion de tabac	1	Poix G	2
Tablettes aux ambres et conf	1	Chopine d'eau rose et bocal d'eau rose	2+1
Potion cordiale	1	Adragante	2
Galbanum	1	Alun	2
		Myrrhe	3
		Ambre gris	2
		Cumin oriental	1
		Eau de chardon	1

Tableau 7. Les autres médicaments prescrits par Jean Laurens.

4. Une médecine à deux vitesses ?

Le chirurgien de santé n'était pas le seul à exercer en temps de peste (bien qu'il émarge pour 71 % des actes). D'autres professionnels fournissaient des ordonnances et pratiquaient des soins aux malades. On peut citer : Sorbier, docteur en médecine, les chirurgiens Frescarode et Dumény, le médecin et savant, Deschamp... On possède une petite liste d'une vingtaine de personnes, qui devaient probablement payer eux-mêmes leur traitement. La médecine que pratiquait le chirurgien de santé ne différait pas fondamentalement de celle pratiquée par ses collègues du « privé ». Il était tenu cependant à une certaine limite dans le choix des médicaments (voir le contrôle de la note du pharmacien), même si, par goût ou formation, il n'hésitait pas à expérimenter des thérapeutiques nouvelles⁵⁸. Ces limites, que l'on pourrait appeler budgétaires, le contraignaient à utiliser des médicaments plus classiques à dose assez forte afin que le traitement ne dure pas trop longtemps. Il serait intéressant de comparer, si c'était possible, la durée des soins administrés à une population aisée avec celle des pauvres pestiférés. Les médecins qui soignent des particuliers peuvent davantage choisir leurs médicaments et leur mode de soins, car ils ne sont pas soumis aux mêmes impératifs financiers. On notera l'utilisation de quelques médicaments très élaborés qui relèvent de compositions très sophistiquées et savantes. Le chirurgien Frescarode administre une médecine à la femme de Tindou, 2 potions cordiales à la thériaque avec bezoard pour la somme de 6 livres (somme la plus élevée de notre liste). Ou encore le 14 décembre, Sorbier administre à la femme de Langoyran une potion cordiale avec conscience de Hyacinthe, terre scilée et corne de cerf pour la somme de 1 livre et 10 sols. On notera enfin dans ces listes le recours relativement fréquent à la thériaque : médicament mythique, datant de l'Antiquité, réputé pour être infallible. Une composition savante et secrète, formée de plus de 80 substances différentes. La thériaque coûtait très cher mais la vente en très petite quantité (pincées, drachmes, onces) permettait à des personnes peu aisées de s'en procurer⁵⁹. Au XVII^e siècle, Venise et Montpellier se disputaient la fabrication de la meilleure thériaque.

D. Bilan démographique général

L'état de nos sources ne permet pas d'établir un bilan global et précis de la peste de 1630-1631 à Bergerac au point de vue démographique. Les contemporains et les historiens du XVIII^e siècle, qui ont écrit sur cette épidémie, avaient le sentiment que ce bilan était terrible. Le Chancelandais

58. Par exemple, l'emplâtre de Paracelse, emplâtre à base de mercure.

59. ½ once de mithridate pour ses domestiques, 17 s 8 d ; 2 drachmes de thériaque pour ses domestiques, 10 sols.

Lespine a même avancé le rapport des 2/3 de la population emportée par cette maladie. Ce qui paraît pour le moins exagéré. Les données dont nous disposons nous obligent à nuancer ce bilan.

Les sources les plus pertinentes dont nous disposons concernent la 1^{re} phase de l'épidémie, celle de l'automne 1630, grâce au chirurgien de santé Jean Laurens, qui a eu l'heureuse idée d'établir un petit mémoire de ses activités. Il dresse la liste de ceux qu'il a soignés et la liste de ceux qui sont morts entre le 21 octobre 1630 et le 20 février 1631. En outre, nous avons pu dresser la liste des « pauvres pestiférés » ou assistés à partir des 4 premières listes. Quelques limites cependant sur la valeur de ces données⁶⁰ : le chirurgien de santé ne soigne pas tous les malades de la ville (probablement moins des 3/4) et, pour les assistés, on ne connaît pas la part réelle des malades et celle des victimes de l'application des lois de la quarantaine⁶¹. En tenant compte de cette mise en garde, on arrive aux résultats suivants : 189 assistés, (les « pauvres pestiférés » des listes officielles), 74 malades soignés par Jean Laurens et 44 morts. Ce qui permet d'établir les rapports suivants 60 % des malades soignés meurent, ou encore 23 % des assistés. Les malades représentant 40 % des assistés.

Si on tente un bilan par sexe, le nombre de femmes est bien supérieur à celui des hommes pour les assistés, comme dans les autres villes. Il faut tenir compte de deux éléments : le grand nombre de veuves (les maris dans ce cas emportés par la peste ne sont pas comptabilisés) et la liste des morts donnée par Laurens ne prenant pas en compte les hommes, qui ont fui la ville pour échapper à l'épidémie, abandonnant piteusement femmes et enfants à leur triste sort.

La 2^e phase de l'épidémie n'est pas documentée par les mêmes sources : nous ne possédons plus que la liste des assistés qui s'élève à 469 personnes. Si l'on applique les rapports obtenus pour la 1^{re} phase, on obtient les résultats suivants : 44 morts (à majorer d'un quart ?) pour la première phase soit 0,5 mort par jour⁶² et la seconde 109 morts pour une durée de 79 jours, soit 1,3 mort par jour. Le niveau de mortalité atteint dans cette 2^e phase est confirmé par la liste des morts inscrits en marge de la liste Chaudesmaisons qui enregistre 17 morts pour une durée de 11 jours du 21 au 31 mai, soit 1,5. Ce décalage reflète bien la différence d'intensité entre les 2 grandes phases de l'épidémie, automne et printemps, qui caractérise ce cycle de peste.

60. Les listes de Jean Laurens ne donnent pas tous les malades ou morts de la ville mais la plus grande partie.

61. Comme son nom l'indique, elle devait durer 40 jours. Mais de nombreux exemples montrent que cette durée était très variable.

62. Il faut ajouter aux 72 des 4 premières listes, une partie de la durée de la 5^e liste (celle de Pichot) pour équilibrer la durée des listes de Laurens et celle des assistés.

IV. Catholiques et protestants face à la peste

Depuis qu'ils dirigeaient la ville de Bergerac, à partir de 1560, les protestants avaient eu l'occasion de gérer plusieurs épidémies de peste. Celle de 1630-1631 survenait dans un contexte politique particulier et une situation religieuse complexe. Depuis le mois de juillet 1621 et la mainmise du roi de France, Louis XIII, sur la cité protestante, le rapport de forces entre les deux communautés avait amorcé un mouvement de bascule en faveur des catholiques. Politiquement, le pouvoir municipal était partagé : la municipalité mi-partie, voulue par le roi (maire et trois consuls catholiques et 4 consuls protestants), ne résista pas longtemps au contexte politique. Beaucoup plus nombreux sur le plan démographique et disposant de beaucoup plus de richesses, les protestants ne manquaient pas d'atouts. L'épidémie de peste de 1630-1631 allait leur permettre de montrer leur force.

Catholiques et protestants partageaient une vision assez proche des origines de la peste, conçue comme une conséquence de la colère de Dieu, irrité par le péché de l'homme ⁶³. Mais les divergences étaient grandes au niveau des pratiques. Les premiers avaient développé tout un arsenal de prières, rites, cultes, qui mettaient l'accent sur le rôle des saints, comme intermédiaires entre Dieu et l'homme. On vénérât la Vierge Marie (Notre-Dame de la Recouvrance), le saint Fer de la Lance, les saints Antoine et Sébastien. La ville, en cas d'épidémie, était vouée régulièrement à un saint protecteur. On promenait ses reliques, on les lavait avec des linges et le liquide obtenu, « le saint vinage », avait valeur miraculeuse. En 1501, la ville offrit à saint Antoine un grand ex-voto de cire qu'elle porta solennellement jusqu'à la chapelle du saint, située au faubourg de La Madeleine ⁶⁴, en remerciement de l'aide apportée par le saint lors de cette épidémie de peste.

À partir du XVI^e siècle, saint Roch se substitua progressivement aux autres saints protecteurs pour devenir le saint « anti-pestueux » par excellence ⁶⁵. Saint Roch fut l'objet à Bergerac d'une très grande ferveur pendant toute la première moitié du XVI^e siècle. De nombreuses représentations du saint dans la ville et ses environs en témoignent. Quand l'épidémie de peste de 1630-1631 atteignit le Périgord, les villes et les campagnes, restées catholiques, se placèrent sous la protection de saint Roch dont les représentations se multiplièrent (fig. 7).

On sait que ces pratiques furent abandonnées dans les villes réformées (plus de représentations des saints, d'ostensions de reliques, de vœux, d'ex-

63. « après que Dieu nous aura fait la grâce d'apaiser son yre » (CHARRIER, 1898, p. 163) ou encore « tant qu'il plaira à Dieu de nous affliger de ladite malladye contagieuse... » (CHARRIER, 1898, p. 167).

64. Jurades, 1501-1502 (CHARRIER, 1893).

65. IGNACE, DAUCHEZ, MOUILLAC, 2008.



Fig. 7. Statue de saint Roch en calcaire polychromé, contemporaine de la grande peste de 1630 (église de Cherveix-Cubas). Simple inscription lapidaire :
S. ROCHE ORA P(RO) NOBIS.

voto). Il est difficile de mesurer l'attachement des populations à ces pratiques « rassurantes ». Mais la rupture a été certainement fortement ressentie et les autorités protestantes ont dû combattre avec vigueur ces pratiques anciennes, jugées par elles « superstitieuses⁶⁶ ».

La querelle des images ne fut pas le seul sujet de polémique et d'affrontements entre les membres des deux communautés. Sur le plan des pratiques, la politique sanitaire constitua également un autre pôle d'affrontement. Par la voix de la compagnie ou jurade, les protestants de Bergerac soutiennent une politique sans doute plus sociale, plus administrative mais aussi plus autoritaire (création du Conseil pour la police). Il est vrai que les notables catholiques par leurs maladresses et leur manque d'engagement (fuite du maire et des consuls catholiques au moment de la reprise de l'épidémie à la fin du mois de mars 1631) ont largement contribué à cette situation.

Ce clivage entre catholiques et protestants, que l'on retrouve dans d'autres domaines (économique, social et culturel), a bien été à notre avis un des fils conducteurs de la conduite de la politique sanitaire lors de la peste de 1630-1631.

J.-C. I.

Sources et bibliographie sommaire

Archives municipales de Bergerac. Série L 22k.

AUDOIN-ROUZEAU Frédérique, 2003. *Les chemins de la peste. Le rat, la puce et l'homme*, Presses universitaires de Rennes.

BARRY Stéphane, 1998. « La peste à Bordeaux aux XVI^e et XVII^e siècles », *Revue archéologique de Bordeaux*, t. LXXXIX, p. 143-173.

BIRABEN Jean-Noël, 1975 et 1976. *Les hommes et la peste en France et dans les pays européens et méditerranéens*, 2 vol., Paris-La Haye, éd. Mouton.

CARRIÈRE C., COURDANIE M., REBUFFAT F., 2008. *Marseille ville morte. La peste de 1720*, Gémenos, éd. Autres Temps.

CHARRIER G., 1893. *Les jurades de la ville de Bergerac, 1487-1530*, vol. II, Bergerac, Imprimerie générale du Sud-Ouest.

CHARRIER G., 1898. *Les jurades de la ville de Bergerac, 1628-1652*, vol. VII, Bergerac, Imprimerie générale du Sud-Ouest.

COSTE Jean, *La médecine pratique et ses genres littéraires en France à l'époque moderne*, Paris, École pratique des Hautes Études.

DELUMEAU Jean, 1989. *Rassurer et protéger : le sentiment de sécurité dans l'Occident d'autrefois*, Paris, éd. Fayard.

66. DELUMEAU, 1989, p. 179.

- DURAND Charles, 1875. « Notes sur l'histoire de Bergerac (XVI^e siècle) », *BSHAP*, t. II, p. 93-115.
- FABRE Gérard, 1998. *Epidémies et contagions. L'imaginaire du mal en Occident*, Paris, éd. PUF.
- IGNACE Jean-Claude, DAUCHEZ Chantal, MOUILLAC Danielle, 2008. « Essai sur la dévotion à saint Roch en Périgord », *BSHAP*, t. CXXXV, p. 559-592.
- HILDESHEIMER Françoise, 1990. *La Terreur et la pitié. L'Ancien Régime à l'épreuve de la peste*, Paris, éd. Publisud.
- LA ROQUE Louis de, 1976. *Annales historiques de la ville de Bergerac*, Marseille, éd. Laffitte Reprints, rééd. de l'édition de 1891.
- LUCENET Monique, 1981. *Lyon, malade de la peste*, Lyon.
- PEREZ Stanis, 2015. *Histoire des médecins. Artisans et artistes de la santé de l'Antiquité à nos jours*, Paris, éd. Perrin.
- VITAUX Jean, 2011. *Histoire de la peste*, Paris, éd. PUF.

Les deux Périgordines miraculées à Lourdes

par Guy PENAUD

« Elle était éblouie par une blancheur, une sorte de clarté vive qui lui semblait se fixer contre le rocher, en haut de la grotte, dans une fente mince et haute, pareille à une ogive de cathédrale. Effrayée, elle tomba sur les genoux. Qu'était-ce donc, mon Dieu ? ». Sous la plume d'Émile Zola (1840-1902), voici comment Bernadette Soubirous (1844-1879) aurait assisté à la première apparition de la Vierge à Lourdes, le 11 février 1858.

Si plus de 7 000 personnes ont affirmé, depuis cette date, avoir été miraculeusement guéries à la suite d'un pèlerinage à Lourdes, l'Église catholique n'a officiellement reconnu que soixante-neuf miracles durant cette même période.

En 1859, le docteur Henri Vergez, professeur agrégé de médecine thermale de la Faculté de Montpellier, médecin des eaux de Barèges, fut chargé du contrôle des premières guérisons. Sept furent ainsi homologuées avant 1862 et servirent d'argument pour la reconnaissance des apparitions par M^{gr} Bertrand Sévère Laurence (1790-1870), évêque de Tarbes (mandement épiscopal du 18 janvier 1862, affirmant l'authenticité des apparitions de la Vierge à Bernadette et le caractère surnaturel des guérisons survenues). En 1883, fut créé un Bureau des constatations médicales chargé de recevoir depuis lors les déclarations des personnes qui estiment « avoir bénéficié d'une grâce de guérison par l'intercession de Notre-Dame de Lourdes ».

Un Périgordin, le docteur Gustave Boissarie (1836-1917) (fig. 1), précédemment médecin à Sarlat (1862-1888) et sous-préfet de Sarlat (en 1870), a accédé, en 1892, à la tête du Bureau des constatations médicales de Lourdes



Fig. 1. Le docteur Boissarie au bureau des constatations à Lourdes.

(succédant au docteur Dunot de Saint-Maclou, il conservera ce poste jusqu'à sa mort en 1917). Lorsqu'il accéda à la présidence de cette institution, aucune guérison de Lourdes n'avait été reconnue miraculeuse depuis 1862. Pour que les guérisons fassent à nouveau l'objet d'un discernement ecclésiastique, le médecin périgordin n'hésita pas à entreprendre une série de démarches auprès des plus hautes instances de l'Église. En 1905, suite à l'audience privée qu'il obtint du pape Pie X, ce dernier exprima le vœu « que [les] guérisons à Lourdes fassent l'objet d'un procès canonique régulier dans chaque diocèse concerné, en se référant aux normes des procès de canonisation ». De ce fait, les enquêtes devaient dorénavant être confiées aux évêques chargés des diocèses d'où étaient issus les malades guéris. Il souhaitait notamment « que les procès portent sur l'identité des personnes, sur les constatations des médecins et sur les dépositions des témoins qui ont vu les malades avant leur guérison ».

Les critères prévus par Rome pour authentifier une guérison miraculeuse avaient été définis, entre 1734 et 1738, par le cardinal Prospero Lambertini (1675-1758), qui devait monter peu après sur le trône pontifical sous le nom de Benoît XIV (1740-1758). Ces critères, qui servent à authentifier les miracles, sont à vrai dire assez restrictifs.

Les guérisons jugées miraculeuses par la *vox populi* pouvaient donc être éventuellement reconnues officiellement par l'Église. Mais l'implication du docteur Boissarie ne s'arrêta pas là. Avec M^{gr} François-Xavier Schoepfer (1843-1927), évêque de Tarbes en 1899, et de Lourdes en 1912, il intervint auprès d'une trentaine d'évêques pour leur présenter plus de soixante dossiers de guérisons survenues de 1875 à 1905. Il souhaitait ainsi « consacrer des

faits acquis [...] pour leur donner cette garantie suprême qui, seule, peut les placer au-dessus des incertitudes de la science humaine ». C'était donc un scientifique qui recommandait et déclarait indispensable l'intervention de la hiérarchie ecclésiastique dans les procédures de reconnaissance de guérisons miraculeuses. Il publiera d'ailleurs des ouvrages sur les guérisons miraculeuses, en particulier *Les grandes guérisons de Lourdes*, en 1900, *L'œuvre de Lourdes*, en 1908, *Lourdes. Les guérisons*, en 1911. Durant sa seule présidence (25 ans), 33 guérisons seront reconnues miraculeuses, alors que de 1858 à 1892 (date de sa prise de fonction) et de 1917 (date de sa mort) à ce jour (soit 130 ans), seulement 36 guérisons auront la même destinée.

Parmi tous ces cas, deux concernent des personnes originaires du Périgord : Françoise Bruyère (en religion sœur Julienne) et Jeanne Dubaud¹.

I. Françoise Bruyère (en religion sœur Julienne)

Parmi les soixante-neuf personnes officiellement reconnues par l'Église comme ayant été miraculeusement guéries à Lourdes, le sanctuaire Notre-Dame de Lourdes donne cette précision :

« cas n° 12. Sœur Julienne (Aline BRUYERE) de La Roque (France). Tuberculose pulmonaire cavitaires. 25 ans au 01-09-1889. Diocèse et date de reconnaissance : Tulle 07-03-1912. »

En effet, par ordonnance épiscopale, datée du 7 mars 1912, M^{sr} Albert Nègre (1853-1931), évêque de Tulle (en 1913, il deviendra archevêque de Tours), a déclaré que « Sœur Julienne, des ursulines de Brive, atteinte d'une tuberculose ou lésion pulmonaire très grave et désespérée et guérie instantanément et définitivement dans la piscine de Lourdes, le 1^{er} septembre 1889, a bénéficié d'un miracle, qui doit être attribué à une intervention de la Vierge Immaculée ». Les docteurs Dunot de Saint-Maclou et Boissarie avaient reconnu, dès septembre 1889, la guérison de sœur Julienne « inexplicable ». Plus de vingt ans après les faits (c'est-à-dire en 1911), un deuxième collège de médecins avait interrogé l'intéressée. On avait procédé alors à des radiographies qui avaient révélé, disent les textes de l'époque, « de façon évidente la cicatrisation d'une ancienne lésion pulmonaire ». L'enquête ecclésiastique, qui avait été déclenchée, avait abouti à la promulgation de l'ordonnance épiscopale de mars 1912 et à la publication de *l'Enquête médicale et canonique sur la guérison de Sœur Julienne, publié par ordre de S.G. M^{sr} Nègre, évêque de Tulle* (Beauchesne et Brive, 1912, Imprimerie catholique, 109 p.).

1. B. et G. Delluc ont traité de deux jeunes femmes venues du Périgord, subitement guéries de tuberculose avancée lors d'un pèlerinage à Lourdes, dont le Dr Durieux a fait une description clinique très minutieuse. Mais ces guérisons n'ont pas été reconnues officiellement (DELLUC, 2009).

Avant de poursuivre plus loin les recherches sur la véritable identité de sœur Julienne, quelle fut sa vie² ?

Après une partie de sa jeunesse passée à La Roque-Gageac, elle aurait été admise, sur recommandation du curé Raymond Gouzot³, à l'âge de 11 ans (c'est-à-dire vers 1874) à l'orphelinat⁴ de l'hospice de Sarlat, non pas, selon le docteur Boissarie, médecin à Sarlat à l'époque, parce que ses parents étaient décédés, mais parce qu'ils avaient huit autres enfants, une situation financière modeste et quelques handicaps physiques (ainsi la mère de sœur Julienne, Catherine Bruyère, née Valette, était restée boiteuse suite à une « coxalgie », terme utilisé pour parler des douleurs de la hanche, toutes causes confondues).

Déjà à l'hospice de Sarlat, le docteur Boissarie avait constaté que la jeune fille « souffrait d'une inflammation chronique des paupières et de la conjonctivite, trace d'un tempérament lymphatique assez accusé ».

Au moment de sa première communion, selon ses dires recueillis par le docteur Boissarie, elle se sentit appelée à la vie religieuse.

Toujours selon Gustave Boissarie, elle entra à 19 ans (c'est-à-dire vers 1882) au couvent des ursulines de Brive⁵, « se sentant un attrait particulier pour le cloître ». En fait, selon l'acte de profession qu'elle a signé le 4 juillet 1888, elle est entrée au noviciat le 8 septembre 1885, c'est-à-dire à 22 ans. Nous verrons plus loin pour quelles raisons cette date correspond à la réalité.

À la fin de son postulat (le 31 mai 1886, selon l'acte de profession de sœur Julienne du 4 juillet 1888), l'évêque de Tulle, Henri-Charles Dominique Dénéchaud (il occupa ce siège épiscopal de 1878 à 1908), premier supérieur du couvent, lui demanda de faire le sacrifice de la clôture, la communauté de 68 sœurs n'ayant personne pour le service extérieur. Elle devint dès lors tourière, nom désignant habituellement la préposée au tour, cette armoire cylindrique et tournante des monastères, posée dans l'épaisseur d'un mur, pour recevoir ce qu'on y déposait du dehors. Elle parcourut les rues de Brive pour les courses et était de ce fait bien connue de la population. *Le Pèlerin du 20^e*

2. BOISSARIE, 1894.

3. Oncle de Louis Gouzot (1827-1895), alors archiprêtre de Saint-Front de Périgueux, plus tard évêque de Gap (10 novembre 1883, puis archevêque d'Auch (10 avril 1887)), il est né le 28 thermidor an VIII à Paleyrac et est décédé le 31 décembre 1886 à La Roque-Gageac.

4. Cet orphelinat avait été fondé par Marguerite Henriette de Selves, dite sœur Julie. Sœur jumelle de Juliette de Selves, religieuse, elle est née le 27 juin 1792 à Sarlat. Elle entra en 1811, âgée de 20 ans, au noviciat des sœurs de Sainte-Marthe, dites Saint-Alexis, qui dirigeaient l'hôpital de la ville. À 45 ans, en 1837, elle devint supérieure de la communauté et directrice de l'hôpital de Sarlat. Elle obtint son approbation par l'ordonnance royale du 10 mars 1844. Elle fonda donc un orphelinat approuvé par décret du 18 mars 1851. Après son décès, âgée de 85 ans, le 10 janvier 1877, le discours de l'archiprêtre de Sarlat fut publié dans la *Semaine religieuse du diocèse*. Elle fut inhumée dans l'hôpital par décision du conseil municipal du 11 janvier 1877.

5. Les sœurs de Sainte-Ursule occupaient depuis le début du XIX^e siècle l'ancien couvent des Cordeliers.

siècle de 1892 parle à son sujet de « sœur Marie-Julienne, la sœur converse de Brives ⁶ ». Les sœurs converses étaient des religieuses non tenues à la stricte obligation de l'office divin. Généralement de formation académique inférieure, elles s'occupaient de la gestion matérielle du couvent. La distinction entre sœurs de chœur et sœurs converses a été supprimée par le droit canon de 1983 (chez les ursulines, la distinction entre religieuses choristes et religieuses converses s'est arrêtée en 1965).

Toujours selon Boissarie, en août 1886, celle qui était devenue sœur Julienne (elle avait alors 23 ans) ressentit les premières atteintes de la maladie (« bronchite avec fatigue générale » alors dénommée « phtisie »), « après un travail excessif, un emploi abusif de la machine à coudre » ⁷. Son état de santé s'aggrava, courant août et en septembre 1886, si bien qu'en octobre elle fut obligée de s'aliter. En décembre, les médecins demandèrent qu'elle soit renvoyée dans sa famille, « respirer l'air natal ». Elle revint en décembre 1886 à l'orphelinat de Sarlat, où le docteur Boissarie la revit. Ayant repris force et vigueur, elle rejoignit le couvent de Brive en janvier 1887.

En octobre 1887, nouvelle alerte. Le docteur de la communauté religieuse, Léon Pomarel, qui avait succédé au docteur Lagorce, « lui fait alors prendre les Eaux-Bonnes ». Elle retrouva la santé, si ce n'est « une petite toux sèche, persistante ». Elle revint toutefois à l'infirmerie du couvent en juillet 1888 et fit sa profession en prononçant ses vœux perpétuels le 4 juillet 1888, ce qui prouve, selon le docteur Rouby ⁸, « qu'elle était en parfaite santé, car la prieure du couvent n'aurait jamais admis une tuberculeuse comme sœur professe ». Enfin, en janvier 1889, nouvelle poussée de la maladie, ce qui entraîna son alitement en février. Dès lors les médecins évoquèrent à son sujet le mot de « phtisie galopante ». Son état de santé empira encore en juillet 1889.

Outre les docteurs Pomarel, Lagorce et Peyrat de Brive, ainsi que le docteur Boissarie de Sarlat, elle fut examinée par le docteur Marfan de Castelnaudary et un médecin de Bordeaux, cousin de la Supérieure de son couvent : pour eux, sœur Julienne était « poitrinaire ».

Dès lors, on lui « applique des pointes de feu à dix reprises différentes et jusqu'à 200 chaque fois ; on lui met successivement 15 vésicatoires, de la teinture d'iode. Elle ne peut supporter l'huile de foie de morue, on lui donne du chloral et de l'opium ⁹ ». Ces traitements étaient alors ceux préconisés pour les tuberculeux.

Il semble qu'aucun des médecins ayant examiné sœur Julienne n'ait entendu parler de la découverte du docteur allemand Heinrich Hermann Robert Koch (1843-1910), médecin connu pour sa découverte de la bactérie

6. *Le Pèlerin du 20^e siècle*, 1892, p. 25.

7. BOISSARIE, 1894, p. 300.

8. ROUBY, 1910.

9. BOISSARIE, 1894, p. 290.

responsable de la tuberculose qui porte son nom : « bacille de Koch ». Koch avait présenté sa découverte du bacille à l'Institut de Physiologie de Berlin le 24 mars 1882. En particulier, il ne semble pas que l'on ait procédé à l'examen au microscope des crachats de sœur Julienne.

La supérieure du couvent de Brive interrogea la malade pour savoir si elle voulait aller à Lourdes. En outre, le docteur Pomarel lui avait raconté un jour, lors de l'une de ses visites, qu'il avait entendu parler d'une malade, paralysée depuis longtemps, qui avait été subitement guérie à Lourdes. Sœur Julienne, devant ces sollicitations répétées, resta indifférente.

Finalement un jésuite de Rouen, le Père Duponchel, venu prêcher une retraite à Brive, confessa sœur Julienne le 14 août 1889 : il lui conseilla de se soumettre au désir de la Mère et de se rendre à Lourdes. Le voyage fut décidé.

Elle fit tout d'abord un pèlerinage aux grottes de Saint-Antoine de Padoue à Brive, sans résultat.

Il ne restait plus que Lourdes.

Selon Gustave Boissarie¹⁰, « le samedi 1^{er} septembre » 1889, elle prit le train pour Lourdes. Le médecin ajoute qu'elle désirait partir un samedi « jour consacré à la Sainte Vierge¹¹ ». En fait, le 1^{er} septembre 1889 est un dimanche, le samedi étant le 31 août. Un peu plus loin le médecin sarladais précise qu'elle fut plongée dans la piscine de Lourdes le « dimanche matin, 2 septembre¹² ». Il reprendra cette même date dans un autre de ses ouvrages *Les grandes guérisons de Lourdes* paru en 1900. Il précise en outre que la communauté de Brive reçut le dimanche, à midi, une dépêche laissant « entrevoir la guérison ». Or, on vient de voir que le dimanche est le 1^{er} septembre et le 2 septembre 1889 un lundi. L'Église (ainsi que Gustave Boissarie¹³) affirme qu'elle fut miraculée le 1^{er} septembre 1889 ! Quant au docteur Pomarel, selon son témoignage publié par le docteur Boissarie¹⁴, il a affirmé que le départ pour Lourdes « s'effectuait le samedi matin, 31 du mois d'août... ». Difficile de s'y retrouver dans cette confusion de dates !

Simplement, supposons qu'après avoir reçu la communion le samedi 31 août 1889 à 4 heures du matin dans la chapelle du couvent, sœur Julienne se rendit à la gare de Brive pour prendre le train de 5 heures en compagnie d'une sœur tourière du couvent de Brive (sœur Claire) et d'une dame ou demoiselle de cette ville. Selon le récit de Gustave Boissarie, à Toulouse, on la déposa dans une salle d'attente avant de reprendre le train pour Lourdes. L'archevêque d'Albi, M^{sr} Jean-Émile Fonteneau (1825-1899), « ému de pitié par cette sœur si malade, s'arrête pour la bénir ; tous les pèlerins s'écarterent d'elle avec respect

10. BOISSARIE, 1894, p. 295.

11. BOISSARIE, 1894, p. 294.

12. BOISSARIE, 1894, p. 295.

13. BOISSARIE, 1894, p. 299.

14. BOISSARIE, 1894, p. 301.

et compassion. Une dame lui mouille les lèvres avec de l'eau de Lourdes et cette eau semble la ranimer. » « Je bus quelques gouttes de l'eau miraculeuse, a raconté sœur Julienne ¹⁵, et me sentis un peu moins mal durant le reste du trajet. »

Elle arriva dans la soirée à Lourdes. Elle fut hébergée chez les Carmélites, où l'accueil, selon le propre témoignage de sœur Julienne, fut assez froid.

Le lendemain de son arrivée, dimanche 1^{er} septembre 1889, elle fut plongée dans la piscine « avec les malades marseillais » et c'est alors que le « miracle » se produisit. Sœur Julienne, qui ne pouvait pratiquement plus marcher depuis des mois, se sentit soudainement guérie. « Je sentais que j'avais la force, aurait-elle dit, et cependant je ne savais pas marcher. Je regardais mes pieds s'avancer et je me demandais s'ils étaient à moi. »

Dès le lendemain, après avoir été plongée une seconde fois dans la piscine de Lourdes, elle vit le docteur Fernand-Georges Dunot de Saint-Maclou (1828-1891), président du Bureau des constatations médicales de Lourdes, qui l'examina avec un médecin de Béziers.

On notera que, de 1882 à 1892, ce sont uniquement des religieuses (ou futures religieuses) qui furent guéries miraculeusement :

- 21 août 1883. Sœur Eugenia (Marie Mabile) de Bernay (France). Abcès du petit bassin avec fistules vésicale et colique. Phlébite bilatérale. 28 ans. Diocèse et date de reconnaissance : Evreux 30 août 1908. (cas n° 11)

- 1^{er} septembre 1889. Sœur Julienne (Aline Bruyère) de La Roque-Gageac (Dordogne). Tuberculose pulmonaire cavitaire. 25 ans. Diocèse et date de reconnaissance : Tulle 7 mars 1912. (cas n° 12)

- 21 août 1890. Sœur Joséphine-Marie (Anne Jourdain) de Goincourt (France). Tuberculose pulmonaire. 36 ans. Diocèse et date de reconnaissance : Beauvais 10 octobre 1908. (cas n° 13)

- 21 août 1891. Amélie Chagnon (religieuse du Sacré-Cœur au 25 septembre 1894) de Poitiers (France). Ostéo-arthrites tuberculeuses genou et pied (2^e métatarsien). 17 ans. Diocèse et date de reconnaissance : Tournai (Belgique) 8 septembre 1910. (cas n° 14)

- 21 août 1891. Clémentine Trouvé (plus tard sœur Agnès-Marie) de Rouille (France). Ostéo-périostite du pied droit fistulisé. 14 ans. Diocèse et date de reconnaissance : Paris 6 juin 1908. (cas n° 15)

Le retour à Brive de sœur Julienne fut à la hauteur de l'événement. « On entre à la chapelle et, pendant le chant du Magnificat, pendant la bénédiction, il faut ouvrir les rideaux de la clôture que l'on n'ouvre que les jours de profession et de prise d'habit. La foule les aurait déchirés. Sœur Julienne était agenouillée sur un prie-Dieu en avant des religieuses, elle pleurait d'émotion. Après la

15. *Enquête médicale et canonique...*, 1912, p. 98.

cérémonie, on se réunit à la salle de communauté. Devant toutes les sœurs, le médecin et l'aumônier, la miraculée refait le récit de sa "guérison"...¹⁶ ».

Les ursulines de Brive ne purent pas garder longtemps pour elles la guérison miraculeuse de l'une d'elles. Ainsi, peu après, *Le Pèlerin du 20^e siècle* de l'année 1889 publia une lettre datée de « Sainte-Ursule, le 10 septembre 1889 » qui commençait ainsi : « Le 1^{er} septembre, une de nos tourières, la sœur Julienne, a été guérie à Lourdes, par un miracle des plus éclatants¹⁷ ». Suit le récit complet des circonstances ayant abouti à la guérison de l'ursuline briviste.

Un an après, le 7 septembre 1890, sœur Julienne revint à Lourdes pour se faire examiner une nouvelle fois par le bureau médical, toujours présidé par le docteur Dunot de Saint-Maclou, qui constata le bon état de ses poumons.

L'Université catholique de Lyon publia, dès 1891, le récit de la guérison de sœur Julienne, qui « a profondément ému aussi toute la population¹⁸ ».

Il faut en effet croire que la guérison de sœur Julienne eut un grand retentissement à Brive puisque la communauté des ursulines fit construire, avant la reconnaissance officielle du caractère miraculeux de la guérison de sœur Julienne, une réplique de la grotte de Lourdes dans l'enceinte du pensionnat de Sainte-Ursule.

En 1894, Émile Zola fit paraître son roman *Lourdes*, très critique sur les escroqueries à la guérison, les rivalités entre les différents courants du clergé, les Pères de la grotte étant assimilés à de nouveaux marchands du temple. Le romancier évoque dans ce roman, par la voix de son héroïne (« la Grivotte »), sœur Julienne. Gustave Boissarie répondit à Zola lors d'une célèbre conférence au Cercle du Luxembourg à Paris, le 21 novembre de la même année, citant lui aussi le cas de sœur Julienne. Il publia d'ailleurs, dans son ouvrage *Lourdes. Depuis 1858 jusqu'à nos jours*, paru également en 1894, le récit complet de la guérison de sœur Julienne et écrit en particulier : « Vous pardonnerez, ma chère Sœur, au médecin de votre famille, au premier médecin de votre jeunesse, de venir encore parler de vous ; de soulever le voile derrière lequel vous vouliez abriter votre vie, de se faire l'historien des faveurs divines qui vous ont été si largement départies ; nous travaillons tous deux dans une préoccupation plus haute que toute préoccupation personnelle¹⁹ ». Il avait déjà évoqué le cas de sœur Julienne dans un autre ouvrage paru en 1891 *Lourdes : Histoire médicale. 1848-1891*.

Pendant des années, le cas de sœur Julienne déchaîna les passions : aux écrits de ceux qui soutenaient le caractère miraculeux de la guérison de la « sœur poitrinaire de Brive²⁰ » s'opposaient les publications de ceux, comme

16. BOISSARIE, 1891, p. 323.

17. *Le Pèlerin du 20^e siècle*, 1889, p. 548.

18. *L'Université catholique de Lyon*, 1891, p. 90.

19. BOISSARIE, 1894, p. 304.

20. par exemple *Apparitions...*, 1900 ou BERTRIN, 1905.

le docteur Rouby²¹ ou Jeanne Bon²², qui le mettaient en doute en évoquant comme principale ou unique cause de la maladie dont souffrait sœur Julienne, « l'hystérose ».

En 1906, les ursulines de Brive furent dans l'obligation de quitter leur couvent de Brive à la suite des lois sur les congrégations ou sur la séparation des Églises et de l'État ; les sœurs se dispersèrent en France, en Espagne ou en Italie. Néanmoins, le recensement²³ effectué cette année-là mentionne comme demeurant au pensionnat Sainte-Ursule, avenue Alsace-Lorraine à Brive, « Aline Bruyère, née en 1864 à La Roque-Gageac ».

Par ordonnance épiscopale du 7 octobre 1910, une enquête médicale et canonique sur la guérison de sœur Julienne fut finalement ouverte par M^{gr} Albert Nègre, nouvel évêque de Tulle, qui avait pris, en 1908, la succession de M^{gr} Henri-Charles Dominique Dénéchaud, afin de savoir « si la réalité et la transcendance de ce fait pouvaient être clairement établies ». Elle fut diligentée par une commission d'enquête canonique présidée par M^{gr} Albert Farges (1858-1926), « prélat de la Maison de sa Sainteté », évêque de Thénarie, directeur de Saint-Sulpice et à l'Institut catholique de Paris, docteur en philosophie et en théologie. Il fut assisté par deux juges délégués, le chanoine Gabriel Paul Marie Bernard Argueyrolles (1863-1933), curé de Saint-Sernin de Brive, et Emmanuel-Joachim Chastrusse (1862-1941), chanoine honoraire, fondateur de *La Croix de la Corrèze* et de son imprimerie (1893).

Dans une lettre en date du 17 mai 1911, le docteur Gustave Boissarie précisa qu'il avait revu sœur Julienne au moins deux fois par an, depuis 1889, et qu'il ne l'avait jamais trouvée malade. Il avait déjà adressé un courrier au médecin-expert le 29 avril 1911. Il communiqua en outre un rapport de 15 pages sur l'histoire de la guérison. Quant au docteur Robert Van der Elst, docteur ès lettres, docteur en médecine, conférencier de l'Institut catholique de Paris, chevalier de Saint-Grégoire-le-Grand, le « médecin-expert », il a résumé son enquête personnelle, « très minutieuse et très consciencieuse », dans un rapport de 35 pages daté du 29 juin 1911.

Le bureau des constatations médicales de Lourdes nous a transmis une copie d'un article de presse, paru le 23 février 1913, relatif au rapport du docteur Louis François Robert Van der Elst sur « la guérison de Sœur Julienne » :

« Le programme de cette longue et belle séance fait encore mention d'un cas tout à fait spécial, en ce sens du moins qu'il s'agit d'une personne absente et d'une guérison ancienne. La sœur Julienne, objet de notre court *Rapport*, séjourne, en effet, au couvent des ursulines de Brive, et sa guérison date de vingt-trois ans. [...]

Il y a vingt-trois ans que le cas de Sœur Julienne est connu. Il y a vingt-trois ans que la voix publique, dans son ingénue témérité, a tranché, sans

21. ROUBY, 1910.

22. BON, 1912.

23. Archives départementales de Corrèze, 6 M 130.

mandat, la question. Il y a vingt-trois ans que l'Église, seule autorité pour cette fonction, tient tête à l'opinion publique. Et cette année seulement, en la fête de Saint-Thomas-d'Aquin, S.G. M^{gr} Nègre, évêque de Tulle, usant de l'autorité qui lui est reconnue par le Concile de Trente, a prononcé qu'il s'agissait d'un miracle. Rien n'a précipité les délais de cette cause, ni le verdict populaire, provisoire, impatient, mais insuffisant ; ni les travaux scientifiques, au nombre desquels je citerai les beaux articles du docteur Boissarie dans les *Annales de Notre-Dame de Lourdes* et dans plusieurs de ses ouvrages. [...]

On ne pouvait nier ni le caractère désespéré de la malade, [...] la soudaineté de la guérison, puisque, prête à recevoir l'Extrême-Onction, le matin du 1^{er} septembre 1889, la sœur revenait à pied de la Piscine au Carmel, quelques heures après, et faisait constater aux médecins stupéfaits le murmure d'une respiration normale dans ses poumons, tout à coup restaurés. Elle peut même s'asseoir. Comme on n'accepte pas de redéfaire son pansement, elle se lève d'elle-même et suit, sans fatigue, la procession aux flambeaux. C'est le lendemain seulement, qu'en défaisant le pansement, aux Piscines, on constate que le drain a glissé dans le pansement et que la plaie est cicatrisée.

Au Bureau des constatations, les docteurs Bourgaic, Quémin, Cauchois et nous-même constatons les faits suivants :

1° Le trajet fistuleux est fermé, un stylet (du volume d'une aiguille à tricoter métallique), s'y engage seulement de 1 cent. ½.

2° La suppuration est tarie, et il faut exprimer fortement le trajet pour en faire sourdre quelques gouttes de sérosité.

3° La malade récupère la totalité de ses mouvements ; elle vient même de faire le petit tour de force de monter au Chemin de croix en dix minutes.

4° Dans l'épaisseur de la masse charnue persiste encore, cependant, une induration, du volume d'une noix verte, vestige de tuberculose.

Tel était l'état de cette malade, le 12 septembre, à Lourdes.

Nous avons revu cette malade le 15 novembre. Elle présente une cicatrice rosée de 12 centimètres de long, reposant sur des tissus souples et sains, et est complètement guérie. La nature tuberculeuse de ces lésions est certaine. Il ne s'agissait pas, en particulier, de lésions spécifiques, car à deux reprises la maladie ne fut pas améliorée par le traitement mercuriel. Cette guérison constitue donc un fait qui dépasse absolument notre thérapeutique scientifique actuelle. »

On notera que la plaie mentionnée ci-dessus n'est pas citée auparavant.

Un siècle plus tard, les progrès enregistrés dans le domaine médical permettent d'avancer qu'il peut arriver qu'une personne, sans être atteinte d'aucun mal organique, connaisse des crises ou des états qui prennent l'apparence d'un trouble fonctionnel. La psychiatrie décrit cette pathologie comme une névrose caractérisée par une très forte expressivité des idées, des images et des émotions inconscientes et la psychanalyse attribue ses manifestations corporelles au refoulement.

En 1911, des ursulines transmirent également leur témoignage en déposant des lettres : par exemple, sœur Saint-Michel, « maîtresse des novices,

et, à ce titre, spécialement chargée de sœur Julienne », sœur Claire qui l'avait accompagnée à Lourdes, sœur Saint-Dominique qui avait été « sa compagne d'infirmerie » au couvent de Brive, sœur Thérèse de Jésus, alors à Ferrare (Italie) et sœur Marie du Cœur de Jésus, retirée à Rome.

M^{re} Farges, au nom de la commission qu'il présidait, rendit son rapport le 2 octobre 1911.

Finalement, par une ordonnance épiscopale, datée du 7 mars 1912, M^{re} Albert Nègre (1853-1931), déclara que « sœur Julienne, des ursulines de Brive, atteinte d'une tuberculose ou lésion pulmonaire très grave et désespérée et guérie instantanément et définitivement dans la piscine de Lourdes, le 1^{er} septembre 1889, a bénéficié d'un miracle, qui doit être attribué à une intervention de la Vierge Immaculée. »

Restait la question non élucidée : qui était véritablement sœur Julienne ?

Comme il était précisé que la miraculée était originaire du village de La Roque, en France, j'ai eu la curiosité de fouiller dans les actes d'état civil de la commune de La Roque-Gageac, en Dordogne, et j'ai retrouvé, à la date du 9 août 1858, le mariage de Jean Bruyère et Catherine Valette.

Jean Bruyère est né le 20 décembre 1828 à 10 heures du soir à Vézac (Dordogne) de Jean Bruyère et d'Elisabeth Lacour, cultivateurs, demeurant au lieu-dit Lamalartrie à Vézac. Jean Bruyère fils fut batelier, patron ou maître de bateau. Catherine Valette est née le 3 janvier 1833 à La Roque-Gageac de François Valette (décédé en 1888) et de Rose Pauline Taverne (décédée en 1892), agriculteurs. Catherine Valette fut tailleuse ou couturière.

Ce couple eut neuf enfants, tous nés rue Basse à La Roque-Gageac :

- François, né le 17 janvier 1860
- Jeanne, née le 31 mai 1861
- Françoise, née le 23 mars 1863
- Jean, né le 28 mai 1864
- Jean, né le 28 octobre 1865. Marié à Léontine Louise Olivie Jaudoin et décédé le 31 mars 1951 à son domicile 12, rue Arthur-Ranc à Châtellerault (Vienne).
- Jean, né le 3 mars 1868
- François, né le 11 septembre 1869
- Bertrand, né le 7 septembre 1871. Marié le 21 octobre 1920 à Paris (7^e) avec Germaine Guérin.
- Hélène, née le 21 novembre 1873

Les textes officiels de l'Église cités au-dessus affirment qu'au moment de sa guérison (1^{er} septembre 1889) Aline Bruyère était âgée de 25 ans. Elle serait donc née en 1864. On remarquera qu'aucun enfant de ce couple ne porte le prénom d'Aline (prénom, faut-il le rappeler, présenté par l'Église comme étant celui de la personne qui deviendra sœur Julienne) et que l'enfant né en 1864 est prénommé Jean.



Fig. 2. Sœur Julienne (Françoise Bruyère), l'une des deux Pèrigordines miraculées à Lourdes (coll. Guy Penaud).

D'où une question simple : qui était sœur Julienne ? Grâce à Internet et au site Ebay, j'ai découvert qu'un particulier avait proposé à la vente une plaque de verre photographique datant de plus d'un siècle, plaque de la Maison de la Bonne Presse, 5, rue Bayard à Paris, représentant « Sœur Julienne des ursulines de Brive », avec cette autre mention « Guérison de Lourdes ». Je me suis porté acquéreur de ce document rare (fig. 2).

Il faut savoir que, dans les années 1892-1917, Lourdes était devenu, en particulier sous l'impulsion du docteur Boissarie, le lieu où se construisait une apologétique qui avait pour but de faire admettre à l'opinion publique et au corps médical l'authenticité de l'expérience surnaturelle et sa valeur de phénomène. L'objectif était d'obtenir que la science se saisisse du miracle, afin de la convaincre de faire place à l'hypothèse surnaturelle dans la théorie du monde. Ce combat se menait

sur plusieurs fronts, puisqu'il visait également à évacuer les hypothèses de type neurophysiologique ou occultiste des forces qui opéraient à Lourdes. La photographie, abondamment utilisée à partir de 1900, ne visait pas à faire voir le miracle, mais à faire croire à l'authenticité de Lourdes, en montrant lieux et malades guéris à travers la banalité des portraits cartes et des photographies touristiques, dans une perspective à la fois scientifique et populaire : l'image devait montrer un réel accessible à tous, et il suffisait de voir pour croire.

La preuve était faite : sœur Julienne, prise en photographie à Lourdes (on aperçoit derrière elle la statue de la Vierge (la tête de celle-ci est entourée de cette mention : « Je suis l'Immaculée Conception ») et des béquilles accrochées sur la paroi de la grotte), revêtue d'une robe noire et d'une guimpe blanche et noire, en prière les mains croisées tenant un crucifix, a bien existé !

Dès lors, j'ai poursuivi mes recherches. Où, quand et sous quel prénom était donc née Aline Bruyère ?

Gustave Boissarie m'a permis de progresser dans ma quête. Il précise que « Sœur Julienne est née en 1864 au village de La Roque, canton de Sarlat²⁴ ». Notre miraculée est donc bien native de La Roque-Gageac, commune

24. BOISSARIE, 1894, p. 287.

proche de Sarlat. Un peu plus loin, le docteur Boissarie ajoute : « Elle est la troisième d'une famille de neuf enfants ». Reprenons dès lors la liste des neuf enfants du couple Bruyère-Valette : la troisième sur cette liste est en fait prénommée Françoise, et non Aline. Mais, en septembre 1889, elle n'avait pas 25 ans comme indiqué dans les documents officiels (ce qui la faisait naître en 1864 comme l'a signalé le docteur Boissarie), mais 26 ans, puisqu'elle est née en 1863. C'est d'ailleurs ce que précise le docteur Boissarie²⁵ : « Voilà une religieuse de vingt-six ans ».

Voici ce mystère, me semblait-il, élucidée. Sœur Julienne pourrait être en fait Françoise Bruyère, née le 23 mars 1863 à La Roque-Gageac (Dordogne).

Mais, une mention en marge de l'acte de naissance de Françoise Bruyère a attiré mon attention : il était, en effet, précisé qu'elle est décédée le 22 juin 1952 à Razac-sur-l'Isle (Dordogne). J'ai naturellement demandé communication d'une copie de l'acte de décès de Françoise Bruyère à la mairie de cette commune. Surprise : Françoise Bruyère, sans profession, est bien décédée le 22 juin 1952 au lieu-dit Les Tarrières à Razac-sur-l'Isle ; mais l'acte de décès mentionne qu'elle était veuve de Julien Chaussadas et que la déclaration de décès avait été faite par son fils, Camille, demeurant 128, rue Victor-Hugo à Périgueux. Ce fils, né le 27 janvier 1884 à Thiviers, est décédé le 3 juin 1968 à Périgueux (il est alors indiqué qu'il est le fils de Julien Chaussadas et de Jeanne Bruyère !). En tenant compte de l'acte de décès mentionné au-dessus, sœur Julienne n'était donc pas Françoise Bruyère, ni le troisième enfant du couple Bruyère/Valette, comme indiqué par le docteur Boissarie.

Notons que lors du recensement de 1881²⁶, seuls quatre enfants Bruyère habitaient encore à La Roque-Gageac avec leurs deux parents : Jean (né en 1865) devenu Moïse, François (né en 1869) devenu Jules, Bertrand devenu Désir et Hélène ! Décidément, dans la famille Bruyère, on aimait valser avec les prénoms.

Nous avons naturellement questionné l'Ordre de Sainte-Ursule et l'évêché de Tulle pour obtenir quelques éclaircissements sur la véritable identité de sœur Julienne. Marie André Jégou (OSU) de l'ordre des ursulines de l'Union romaine m'a répondu le 15 novembre 2013, en me communiquant les renseignements suivants : « Après consultation des archives des ursulines de Brive, je puis vous dire que Françoise, Aline Bruyère dite sœur Ste Julienne à sa prise d'habit, est née le 23 mars 1864 à La Roque-Gageac et est décédée à Brive le 11 mai 1945 à l'âge de 81 ans. Elle a été baptisée dans l'église de La Roque-Gageac, mais la date de la célébration n'est pas connue. »

Pour essayer d'y voir un peu plus clair, il restait à obtenir copie de l'acte de décès de sœur Julienne auprès de la mairie de Brive. Celle-ci nous

25. BOISSARIE, 1894, p. 300.

26. Archives départementales de la Dordogne (ADD), 6 MI 130.

l'a communiquée. On apprend que la « religieuse » Aline Bruyère est bien décédée, le 11 mai 1945, 16, rue Louis-Mie à Brive. Selon l'acte de décès, elle serait née le 23 mars 1864 à La Roque-Gageac de Jean Bruyère et de Rose (!) Valette, tous les deux décédés.

Ainsi, selon cet acte de décès et les dires de l'ordre des ursulines, sœur Julienne serait (Françoise) Aline Bruyère, née le 23 mars 1864 à La Roque-Gageac.

Or, nous avons déjà vu que si Françoise Bruyère est bien née le 23 mars c'était en 1863 (et non en 1864). D'autre part, on a vu que Françoise Bruyère se serait mariée à Julien Chaussadas, de qui elle a eu un enfant Camille né en 1884 à Thiviers. Sœur Julienne ne pouvait donc pas être Françoise Bruyère. On a également déjà vu qu'en 1864 est né à La Roque-Gageac, Jean Bruyère (et non Françoise, Aline), non pas le 23 mars mais le 28 mai !

Les ursulines, par la plume de Marie Andrée Jégou (OSU), m'ont fait savoir le 3 décembre 2013 que « le fait de la guérison de sœur Julienne est à [leurs] yeux indubitable, mais qui était-elle reste à prouver. Son acte de décès porte ce qui est mentionné dans son acte de profession, mais à l'époque de sa profession on ne demandait pas d'acte de naissance. » L'ordre des ursulines m'a surtout transmis la copie de l'acte de la profession prononcée le 4 juillet 1888 par sœur Julienne à Brive. On y apprend que « Françoise Aline Bruyère » serait née le 23 mars 1864 (même date erronée que celle figurant sur son acte de décès) à La Roque-Gageac « du légitime mariage de Jean Bruyère pontonnier et de Rose [*sic*] Valette demeurant au port de Cieurac près Siorac (Lot) baptisée dans l'église de Laroque Gageac ».

Puisque Françoise Bruyère (née en 1863) et Jean Bruyère (né en 1865) étaient selon leur acte de décès, mariés, j'avais imaginé qu'Aline Bruyère aurait pu naître sous le nom de Jean Bruyère, seul enfant célibataire, par surcroît né en 1864, année signalée comme étant celle de la naissance de sœur Julienne selon son acte de décès et sa profession religieuse. J'ai donc songé à consulter les archives militaires pour connaître le sort réservé par les autorités militaires à ce Jean Bruyère. Le registre des matricules ²⁷ nous apprend que « Jean Bruyère né le 28 mai 1864 à Laroque », fils de Jean Bruyère et de Catherine Valette, s'est engagé volontaire pour cinq ans le 5 mars 1885. Arrivé au corps le 7 mars, il devint apprenti marin, puis matelot de 3^e classe avant d'embarquer en mars 1887 sur le *Colbert*. Passé en réserve le 1^{er} septembre 1889, il a été libéré de service le 1^{er} août 1910, étant alors domicilié à Poissy (aujourd'hui département des Yvelines). Jean Bruyère avait épousé Pauline Garrigue, originaire de Lamothe-Fénelon (Lot). Aline Bruyère n'était donc pas née Jean Bruyère.

27. ADD, 2 R 721.

Restaient à examiner la situation des deux filles Bruyère, Jeanne née en 1861 et Françoise née en 1863.

Nous avons vu, selon l'acte officiel de décès enregistré à Razac-sur-l'Isle en 1952, qu'une certaine Françoise Bruyère est dite veuve de Julien Chaussadas. Or, le registre de la publication des bans de la commune de La Roque-Gageac nous apprend (en date des 25 septembre et 2 octobre 1881) que Julien Chaussadas a épousé Jeanne Bruyère « âgée de vingt ans ». En outre, l'acte de naissance de son fils Camille en date du 27 janvier 1884 nous apprend qu'il est aussi le fils de Jeanne Bruyère. Il apparaît donc que celle qui fut enregistrée le 22 juin 1952 comme étant décédée sous le nom de « Françoise Bruyère née à Laroque-Gageac (Dordogne) le vingt-trois mars mil huit cent soixante trois, sans profession, fille des époux défunts Jean Bruyère et Catherine Valette, veuve de Julien Chaussadas », est en fait née Jeanne Bruyère le 31 mai 1861 à La Roque-Gageac.

D'un autre côté, on a vu que le docteur Boissarie a écrit que sœur Julienne était le troisième enfant du couple Bruyère, celui-ci étant prénommé Françoise. En outre, on a remarqué que dans divers actes, un second prénom est accolé à celui d'Aline Bruyère, Françoise. Enfin, dans ces mêmes actes, comme jour et mois de naissance d'Aline sont mentionnés le 23 mars, qui correspondent à ceux de Françoise Bruyère.

De ce fait, il devient évident qu'Aline Bruyère, en religion sœur Julienne, est née le 23 mars 1863 à La Roque-Gageac, sous le nom de Françoise Bruyère. Elle est morte le 11 mai 1945 à Brive.

Notons enfin que les Archives diocésaines de Périgueux, qui conservent le registre de catholicité de La Roque-Gageac, m'ont fait savoir par l'intermédiaire de l'archiviste, M. Jean-Claude Filet, que Françoise Bruyère, fille de Jean Bruyère et de Rose Valette, a été baptisée le 25 mars 1863, le parrain étant Pierre Valette et la marraine Françoise Valette.

Compte tenu des recherches que nous avons effectuées, le sanctuaire Notre-Dame de Lourdes devrait officiellement mentionner que, parmi les miraculés de Lourdes, il y a :

« - cas n° 12. Sœur Julienne (Françoise BRUYERE, dite Aline) de La Roque-Gageac (Dordogne). Tuberculose pulmonaire cavitaire. 26 ans au 01-09-1889. Diocèse et date de reconnaissance : Tulle 07-03-1912. »

II. Jeanne Dubaud

Parmi les soixante-neuf personnes officiellement reconnues par l'Église comme ayant été miraculeusement guéries à Lourdes, le sanctuaire Notre-Dame de Lourdes donne cette précision :

« cas n° 29. Johanna Bézenac (née Dubos) de Saint-Laurent-des-Bâtons (Dordogne). Cachexie de cause inconnue, impétigo paupières et front. 28 ans au 08-08-1904. Diocèse et date de reconnaissance : Périgueux 02-07-1908. »

La cachexie est un affaiblissement profond de l'organisme (perte de poids, atrophie musculaire, etc.), lié à une dénutrition très importante. La cachexie n'est pas une maladie en elle-même, mais un symptôme. Elle peut provenir d'une anorexie ou de maladies chroniques, voire de certaines maladies infectieuses. Quant à l'impétigo, il s'agit d'une infection cutanée bactérienne.

Jeanne Dubaud (et non Johanna Dubos comme, curieusement, précisé par l'Église) est née le 18 août 1876 au chef-lieu de Saint-Laurent-des-Bâtons, petite commune du Périgord de 500 habitants, de Pierre Dubaud, 28 ans, et de Marie Baugier, 22 ans, tous deux métayers²⁸. Ses parents quittèrent par la suite la commune de naissance de Jeanne pour s'établir au lieu-dit Lafayette, commune de Sainte-Foy-de-Longas (Dordogne). C'est en effet en étant domiciliée dans cette commune que Jeanne publia ses bans de mariage les 8 et 15 août 1897. Elle se maria le 24 août suivant dans cette dernière commune avec Pierre Bézenac, né le 23 avril 1872 à Saint-Laurent-des-Bâtons de Pierre Bézenac et de Gabrielle Teillet, cultivateurs propriétaires au lieu-dit Lamaurénie, commune de Saint-Laurent-des-Bâtons²⁹. Jeanne Dubaud suivit son mari dans cette dernière commune, puisque, le 12 août 1898, elle donna naissance, dans la modeste demeure des époux Bézenac, à leur fille Claire Angélique³⁰.

Selon Pierre Pommarède, ancien président de la Société historique et archéologique du Périgord, qui lui consacra un long article dans le *Courrier français* du 19 juillet 2002, Jeanne « allaita Claire durant quinze mois et, comme on le faisait jadis à la campagne, peut-être pour gagner quelque argent, donna le sein six mois de plus à un nourrisson. Ce long allaitement fit apparaître des lésions sur sa poitrine. »

Si l'on en croit les documents épiscopaux, quelques années plus tard, en mars 1901, elle « fut atteinte d'une pneumonie grave d'un caractère infectieux, suivie de complications à forme typhoïde » ; ses forces déclinerent rapidement, la malade ayant cessé de se nourrir. Huit mois après, son état de santé était désespéré, au dire des médecins, qui la déclarèrent atteinte « d'anémie cachectique au dernier degré ; de lésion tuberculeuse au sommet du poumon ; enfin, de symptômes d'ulcères de l'estomac ». À partir de ce moment, la vie de cette jeune femme ne fut plus qu'une longue agonie et les troubles de nutrition très profonds amenèrent des lésions de la peau : ses yeux et son front

28. ADD, 5 E 436-18.

29. ADD, 5 E 396-14.

30. Claire Angélique a épousé Moïse Combefreyroux et est décédée le 23 janvier 1976 à Bergerac (*Sud-Ouest*, 25 janvier 1976).

se couvrirent « de croûtes purulentes qui s'étendaient comme un masque épais sur le haut du visage, sur le front et sur les yeux ».

D'après le journal *La Croix du Périgord* du 14 août 1904, « à la suite d'une neuvaine [de prières] faite dans sa paroisse par une grande partie de la population, avec promesse de pèlerinage à Lourdes, une légère amélioration [de son état de santé] se fit sentir ». On notera que cette dernière précision est en contradiction avec l'un des critères retenus par l'Église pour attester du caractère miraculeux d'une guérison : elle devrait en effet être « soudaine et instantanée ».

Alors que, depuis le 30 juillet 1904, le gouvernement français avait rendu publique sa décision de rompre les relations diplomatiques avec le Saint-Siège, Jeanne Dubaud quitta le Périgord pour Lourdes le dimanche 7 août 1904 vers 9 h 30 en compagnie de 3 000 Périgordins qui occupaient quatre trains spéciaux constitués à Périgueux et au Buisson. Ils furent accueillis le lendemain matin, à 6 h 15, sur les quais de la gare lourdaise (fig. 3), par M^{gr} François Delamaire (1848-1913), évêque de Périgueux et Sarlat, arrivé la veille (fig. 4). Selon *La Semaine religieuse de Périgueux* du 20 août 1904, Jeanne, d'abord transportée à l'hôtel Notre-Dame des Sept-Douleurs, fut plongée dans la piscine à 14 h 30 ; « au premier bain, la croûte se détache ; au second bain, le masque disparaît tout à fait ; la plaie se cicatrise ; une légère rougeur marque à peine la place de la lésion ». Selon le même récit de ce miracle, « le premier cri de la malade fut "J'ai faim" », et Jeanne, « qui depuis huit mois ne supportait aucune nourriture, prit son repas à la table commune ». Le lendemain, vers 15 heures, « au passage du Saint Sacrement, [elle] se lève et fait quelques pas ». Tous les pèlerins rentrèrent en Dordogne le mercredi



Fig. 3. Le « débarquement » des malades à la gare de Lourdes
(coll. SHAP, fonds P. Pommarède).



Fig. 4. M^{gr} Delamaire, évêque de Périgueux et Sarlat de 1901 à 1906 (cliché Dorsène, vers 1901).



Fig. 5. M^{gr} Bougouin, évêque de Périgueux et Sarlat de 1906 à 1915.

10 août. Aujourd'hui, précise encore la revue diocésaine de 1904, « l'appétit est revenu, [Jeanne] cause, sourit, se tient assise et commence à marcher ». En octobre 1904, un médecin qui examina l'ancienne malade constata « la guérison absolue de l'état général et de l'état local. »

Selon le rapport conservé à Lourdes au Bureau des constatations médicales, « la chute rapide de la croûte eczémateuse et la reprise de l'état général qui se fait à vue d'œil sortent des lois ordinaires qui président à la convalescence ». Nous l'avons vu, ce bureau fut présidé de 1891 à 1917 par le docteur Gustave Boissarie.

D'après *La Semaine religieuse* d'août 1904, trois autres pèlerins périgordins eurent également le bonheur de guérir lors de ce pèlerinage d'août 1904 : une jeune fille de 18 ans, Louise Vergnat, de l'orphelinat de Bergerac dont la jambe nécessitait l'amputation et qui « peut de nouveau marcher » ; une autre jeune fille de la Miséricorde de Bergerac atteinte d'une maladie à la moelle épinière et qui « reprend un état normal » ; enfin, un homme de Lalinde, nommé Labro, paralysé depuis huit années et qui « au passage du Saint Sacrement peut se mouvoir et tendre les bras ».

Il faut croire que les cas des trois autres pèlerins ne remplissaient pas les conditions requises pour être reconnus officiellement comme miraculeux

par l'Église, puisque seul celui de Jeanne Dubaud fit l'objet d'une enquête par une commission médico-canonique désignée par l'évêque de Périgueux et Sarlat (elle était constituée des docteurs Chaume, Dumont et Lagrave). Après audition de témoins (en particulier le curé de sa paroisse « qui ne l'a pas perdue de vue pendant la longue durée de sa maladie, qui fut présent tant à l'aller qu'au retour et pendant son pèlerinage à Lourdes ») et des médecins, M^{gr} Henry Louis Joseph Bougouïn (1845-1915) (fig. 5), successeur de M^{gr} Delamaire, publia, le 2 juillet 1908, une ordonnance « prononçant jugement canonique sur la guérison miraculeuse de Johanna Dubos ».

On remarquera que pour la seule année 1908 (cinquantenaire des apparitions), il y eut 20 reconnaissances de guérisons miraculeuses (dont celle de Jeanne Dubaud), soit presque le tiers de toutes celles reconnues au cours de 155 autres années (c'est-à-dire depuis 1858).

Continuant sa vie à Saint-Laurent-des-Bâtons puis à Bergerac, Jeanne Dubaud eut le malheur de perdre son mari, Pierre Bézénac, décédé le 4 mai 1915, à 39 ans.

Elle est morte, trente ans plus tard, le 12 septembre 1945 au lieu-dit Campréal, commune de Bergerac (Dordogne), à l'âge de 69 ans³¹, dans l'indifférence générale, la presse régionale, pas plus que la *Semaine religieuse*, n'en faisant état. Seul souvenir de cette guérison miraculeuse, dans la chapelle de la Vierge de l'église de Saint-Laurent-des-Bâtons est scellée une plaque portant cette inscription : « Reconnaissance à Marie/Pour la guérison de J.D./Obtenue à Lourdes le 8.8.1904 ».

Compte tenu des recherches que nous avons effectuées, le sanctuaire Notre-Dame de Lourdes devrait officiellement mentionner que, parmi les miraculés de Lourdes, il y a :

« cas n° 29. Jeanne Dubaud, épouse Bézénac, de Saint-Laurent-des-Bâtons (Dordogne). Cachexie de cause inconnue, impétigo paupières et front. 28 ans au 08-08-1904. Diocèse et date de reconnaissance : Périgueux 02-07-1908. »

G. P.

Bibliographie

Apparitions et guérisons de Lourdes : lectures pour le mois de Marie par un prêtre du clergé de Paris, Paris, éd. P. Téqui, 1900.

BERTRIN (Georges), *Lourdes, apparitions et guérisons : ouvrage présenté au Congrès marial de Rome au nom de M^{gr} l'évêque de Tarbes*, 1905.

31. Mairie de Bergerac, état civil.

- BOISSARIE (Gustave), *Lourdes : Histoire médicale. 1848-1891*, Paris, éd. V. Lecoffre, 1891.
- BOISSARIE (Gustave), *Lourdes. Depuis 1858 jusqu'à nos jours*, Paris, éd. Sanard et Derangeon, 1894.
- BOISSARIE (Gustave), *Les grandes guérisons de Lourdes*, Paris, éd. P. Téqui, 1900.
- BOISSARIE (Gustave), *L'œuvre de Lourdes*, Paris, éd. P. Téqui, 1908.
- BOISSARIE (Gustave), *Lourdes. Les guérisons*, Paris, éd. Bonne Presse, 1911.
- BON (Jeanne), *Thèse sur quelques guérisons de Lourdes (pseudo-tubercules hystériques) présentées à la Faculté de médecine... de Lyon*, 1912.
- DELLUC (Brigitte et Gilles), « Deux guérisons mystérieuses à Lourdes », *Petites énigmes et grands mystères*, Périgord, Périgueux, éd. Pilote24, t. III, p. 131-146.
- ROUBY (docteur), *La Vérité sur Lourdes*, Paris, impr. de A. Vaubourg, 1910.
- VALLOT (Thérèse et Guy), *Lourdes et l'illusion*, 1967.
- ZOLA (Émile), *Lourdes*, Paris, éd. G. Charpentier et E. Fasquelle, 1894.
- Bulletin du Bureau des constatations médicales de Lourdes.*
- Enquête médicale et canonique sur la guérison de Sœur Julienne, publié par ordre de S.G. M^{gr} Nègre, évêque de Tulle*, Beauchesne et Brive, Imprimerie catholique, 1912, 109 p.
- Le Pèlerin du 20^e siècle*, 1889, 1892.
- L'Université catholique de Lyon*, 1891.

Louis Delluc. Homme de lettres, cinéaste et malade

par Gilles DELLUC
avec la collaboration de Brigitte DELLUC

Louis Delluc (1890-1924), né à Cadouin en Périgord, monte tout jeune à Paris. Il est très vite happé par le journalisme. Il devient l'éveilleur du cinéma français, le chef de file de cette Avant-garde qui va marquer le cinéma des années vingt, jusqu'au parlant, et assurer le passage du cinématographe au cinéma. On l'a dit : « Sans lui nous ne saurions pas aimer le cinéma ».

Ses critiques de films et ses ouvrages de cinéma ont été édités, notamment par la Cinémathèque française. Ses films viennent d'être rassemblés dans un coffret de DVD. Son œuvre littéraire (des romans récemment réédités, des pièces de théâtre, des poèmes et d'innombrables articles) reste en grande partie méconnue.

Tout cela se déroule en une quinzaine d'années. Car, de son adolescence à sa mort, sa courte vie est marquée par une maladie alors aussi fréquente que terrifiante : la tuberculose. Il meurt à l'âge de 33 ans.

C'est son « observation clinique » que nous allons essayer de rédiger, en piochant dans sa biographie, ses œuvres et les nombreux témoignages de ses proches.

Louis Delluc est, dès l'âge de 20 ans, un homme de lettres et un critique de spectacles, surtout pour la belle revue *Comœdia illustré*. Pendant

sa jeunesse, il déteste le cinéma de l'époque : du théâtre filmé, des actualités bricolées, des gaudrioles et des séries feuilletonesques.

Une femme étrange va tout changer, en le traînant dans une salle de cinématographe des Grands Boulevards en 1916. Depuis trois ans, il connaît cette comédienne bruxelloise, Ève Francis, élève à Paris du Bergeracois Paul Mounet, muse et interprète de Paul Claudel. À la fin de la projection, il est conquis par le cinéma américain.

Il devient un des pionniers de la critique cinématographique¹, invente le mot « cinéaste », popularise les ciné-clubs et, en cinq ans, tourne sept films, dont deux comptent parmi les immortels chefs-d'œuvre du cinéma français : *Fièvre* (1921) et *La Femme de nulle part* (1922). Chacun de ses films déclenche des batailles d'Hernani, par leur décor naturel, le rendu impressionniste des sentiments des acteurs, sans gesticulations ni péripéties, avec souvent une corrélation entre le présent et le passé, le rêve et la réalité : « On sifflait, on braillait, on cassait des fauteuils. Nos acclamations couvraient les ricanements de la vile multitude² ».



Fig. 1. Louis Delluc adolescent. Après sa première atteinte par la tuberculose, il renonce à Normale sup' et opte pour le journalisme (Photographie de la Porte Saint-Martin, Paris).

Flash-back : un jeune homme malade

À la fin de 1907 ou au début de 1908, à l'âge de 17 ans, entre ses deux bachots (comme on disait alors), Louis contracte une primo-infection tuberculeuse (fig. 1). Comme tout le monde à l'époque... Cette tuberculose primaire a dû s'accompagner de complications (altération de l'état général, ganglions, pleurésie ?), car il écrit un peu plus tard, depuis L'Isle-Adam en juillet 1908 : « L'air de la campagne me fait grand bien et va achever, je l'espère, ma convalescence. Maman se remet peu à peu des terribles fatigues contractées à me soigner³ ».

C'est sans doute pour cela qu'il renonce à préparer Normale sup' au lycée Henri IV, se fait happer par le journalisme et qu'il est réformé au conseil de révision, pour « faiblesse de constitution ». Il se venge alors en composant un poème assez cocardier intitulé *Chanson de route d'un qui n'est pas parti*.

1. On lui doit 5 livres sur le cinéma. Son œuvre critique a été réunie dans ses *Écrits cinématographiques*, publiés en 4 gros volumes (DELLUC L., 1985, 1986, 1990 a et 1990 b), commentés par P. Lherminier et par la Cinémathèque française. Résumé biographique dans LHERMINIER, 2008 (essai doublé d'une anthologie) et 2012.

2. JEANSON, 1971.

3. ROSSY-DELLUC, 1991.

En fait, durant toute sa vie, il va traîner cette longue maladie, évoluant à bas bruit, avec une toux persistante et une fièvre « au long cours ⁴ ». En témoigne le fait que le mot « fièvre » revient souvent dans ses écrits, dans ses lettres et même dans le titre d'un de ses films.

Intermède en Dordogne

En septembre 1914, les Allemands s'approchent de Paris. Pour se débarrasser des bouches inutiles, Gallieni favorise l'exode des Parisiens hors du « camp retranché » de la capitale. Le gouvernement s'est carapaté à Bordeaux. Le consul de Belgique donne l'argent nécessaire à Ève et à sa sœur pour gagner Périgueux (fig. 2). Louis leur conseille « l'*Hôtel du Commerce*, tenu par des amis ⁵ », place du 4-Septembre (aujourd'hui place André-Mauvois), tenu alors par Louis Didon (1866-1927), par ailleurs préhistorien. Il reçoit ces réfugiées « comme un père » pour cinq francs par jour, tout compris.

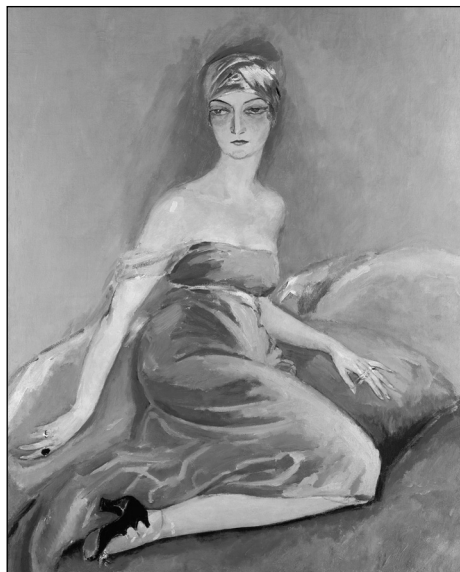


Fig. 2a et 2b. Ève Francis. En 1916, cette déjà grande interprète de Paul Claudel fait découvrir le cinéma à Louis Delluc (*Le Théâtre*, juillet 1914, n°373). Ils se marient en 1918. Leur ami Kees Van Dongen peint son portrait.

4. DELLUC G., 2002.
5. FRANCIS, 1949.

Louis les rejoint bientôt :

« Si Périgueux n’a pas la mer du Nord, il a une rivière charmante, des maisons séculaires, des ruines romaines, deux églises admirables et d’excellents hôtels où l’on mange trop et parfois même trop bien. Tous les jeunes gens partant vers le front furent remplacés par des officiers. Le service de place de Périgueux n’eut, en août 1914, pas moins de sept généraux, dont trois montaient encore à cheval. La garnison médicale n’était pas moins irréprochable⁶ ».

Ils séjournent à Périgueux, puis à Brantôme, jusqu’à la fin de l’été. Et sans doute à Cadouin, où Louis Delluc revient parfois, comme en témoignent quelques belles photographies familiales (fig. 3).



Fig. 3. *La famille Delluc à Cadouin (été 1912)*. Assis : Louis (canotier), puis sa tante Valentine, sa grand-mère, sa mère, son grand-père. Debout : son oncle, Gustave-Barthélemy. Devant : son cousin germain Paul (chapeau), père de l’auteur, et ses petits camarades. Son père René prend la photo.

La critique cinématographique

1917. Commence alors pour Louis Delluc, une nouvelle vie, vouée à la critique cinématographique, indépendante, compétente et intègre, souvent enthousiaste et volontiers polémique. Chacun s’accorde à voir en Louis Delluc sinon l’inventeur du moins le plus fécond initiateur de la critique de films.

Il a désormais compris ce que peut apporter le cinéma et il le démontrera bientôt grâce à ses films :

6. DELLUC L., 1919 a.

« C'est aux Américains que Louis Delluc doit d'avoir su renverser les portants et faire vivre ses personnages au lieu de les faire jouer. Qu'on se souvienne les premières chevauchées de Rio Jim, les *plein air* lumineux, les beaux films vivants de Charlie Chaplin⁷ ».

Le jeune homme ne songe sans doute pas encore à réaliser des films : son nouveau métier, c'est la critique de films. Une critique constructive, comme le reconnaît dans ses souvenirs la grande Germaine Dulac, amie des Delluc : « Les critiques, les études, les polémiques ont autant de valeur agissante que les réalisations. Je dirai même qu'elles en ont plus⁸ ».

Louis Delluc veut établir un climat convenable. Une école française du cinématographe va alors naître et se développer, conquérir un public nouveau, intellectuel. Il succède au public forain des années 1897 à 1907 et au public bourgeois des années 1908 à 1917⁹.

Soigner ses poumons à Chamonix

Hélas, la santé lui fait défaut. En ce temps de guerre, la Suisse est devenue inaccessible. Comme beaucoup de « poitrinaires », L. Delluc est venu séjourner à Chamonix en janvier 1917¹⁰. Le Girondin Max Linder, lui aussi, est là pour les mêmes raisons. Louis Delluc le voit « mener son *bob*¹¹ avec de flamboyants costumes, se promener paisible et cravaté de bleu, regarder sans fièvre danser les permissionnaires américains. Les fantaisistes sont toujours un peu calmes “dans le civil”¹² ».

Louis est attiré par la réputation médicale de la station. Peut-être aussi est-il séduit par un des premiers reportages *Lumière* : on y voit les touristes descendre du *break* du *P.L.M.* et visiter la Mer de Glace, comme dans une pièce de Labiche. Que dit le jeune curiste ?

« Le soleil de Chamonix ressemble à ces gens aimables qu'on ne peut avoir qu'à déjeuner. Il arrive pour déjeuner et s'en va après. Tout le matin, il reste derrière le mont Blanc. Personne ne sait ce qu'il y perpète. Et il surgit d'un bond, mettant le feu à toute la vallée du premier coup. Le jour envahit la vallée. Le silence devient de la lumière. Une pureté magnifique sort de tout et s'épanouit en tout. Il y a de quoi être fou de jeunesse au spectacle des choses et surtout à l'impression de cet air léger plein de vie et de secrets.

« Mais, ajoute-t-il, on est très paresseux à Chamonix, les après-midi de février où la neige molle, l'air tiède, le soleil prématuré font du ski de la veille

7. DANIEL-ROPS, 1925.

8. DULAC, 1994.

9. LEPROHON, 1961.

10. CURRAL-COUTTET, 1998.

11. *Bobsleigh* : traîneau de compétition.

12. DELLUC L., *Paris-Midi*, 1919.

un outil de je ne sais quelle préhistoire. Comme on passe beaucoup d'heures à dormir, beaucoup d'autres heures à déchiffrer les journaux illustrés, il faut user le reste de ce temps inutile. À table, on trouve le moyen d'utiliser quatre-vingts ou quatre-vingt-dix minutes par repas. La salle à manger du *Beau Site* est confortable au point d'être suisse. La cave n'a pas dit son dernier mot. Et si les gens qui viennent faire une cure d'air à la barbe du mont Blanc n'avaient la désastreuse manie de boire de l'eau, de manger des nouilles et du veau desséché, la cuisinière se souviendrait que la bonne cuisine est une noble institution¹³ ».



Fig. 4. Louis Delluc, jeune journaliste parisien. Il a une vingtaine d'années et devient critique de cinéma. Photo du studio Nadar (sans doute du fils Nadar, Paul).

La famille qui tient l'hôtel *Beau Site* a l'habitude des malades venus quêter ici une incertaine guérison¹⁴. Louis Delluc lui apparaît « malade, déprimé, morose, parlant peu, secoué par la fameuse petite toux ». Elle ne trompe personne, cette toux, chez ces personnes « souvent joufflues, avec cette petite touche de rouge aux pommettes, indice de la maladie ». Grâce à ce séjour et à une diététique tout à fait personnelle et inattendue – « vins, alcools, menus considérables, sauces habiles et dignes de ce ciel du ski » –, Louis se rétablit vite, du moins moralement, et recommence « à sourire, à plaisanter, à rire, à s'ouvrir enfin complètement, étoile filante que nous n'avons jamais oubliée ». Il est enthousiasmé par l'accueil de cette famille et le charme de ce pays : « C'est bien la première fois qu'il m'arrive de me sentir si bien !¹⁵ » (fig. 4).

L'affaire du Bonnet rouge aggrave la situation

Le cocardier Louis Delluc est devenu pacifiste. Il n'est pas le seul. Nombre d'hommes de lettres prennent conscience du caractère horrible de la guerre en cours.

Il va jusqu'à donner des textes à un journal de la rue du Croissant : *Le Bonnet rouge*. Cette feuille satirique, fondée en 1913, hebdomadaire puis quotidienne, est bientôt accusée, comme nombre d'autres publications et tracts, de compromettre gravement le moral et la discipline. Le jeune journaliste, soldat d'occasion, trempe dans une sinistre affaire judiciaire.

13. DELLUC L., 1921 a.

14. Jean Vigo, en 1926, choisira d'aller séjourner à Font-Romeu, dans les Pyrénées, pour des raisons médicales analogues.

15. CURRAL-COUTTET, 1998. Aujourd'hui, la vallée de Chamonix est une des plus polluées de France.

Résumons. En 1915, *Le Bonnet rouge* est devenu anarcho-pacifiste. Ses positions oscillent entre l'antimilitarisme révolutionnaire et le pacifisme à la Romain Rolland. Grâce à ses amitiés politiques, il reçoit des fonds secrets et, lorsqu'ils sont interrompus, il est stipendié par l'Allemagne. Le riche Émile-Joseph Duval, que Louis Delluc connaît depuis 1909 grâce à *La Revue française*, est gérant. Il écrit, sous le pseudonyme de « M. Badin », des billets quotidiens en faveur d'une paix blanche.

Las ! Les fonds alimentant *Le Bonnet rouge* sont suspects. Ils proviennent notamment du magnat de la presse américaine William Randolph Hearst (1863-1951), germanophile notoire. Oui, Hearst, celui-là même qu'Orson Welles prendra pour modèle de son *Citizen Kane*. On accuse aussi Joseph Caillaux, député de la Sarthe et ancien président du Conseil, de subventionner le journal pour son pacifisme¹⁶. On arrête, au début d'août 1917, le journaliste anarchiste Miguel Almereyda¹⁷, fidèle cadre du *Bonnet rouge*, atteint d'une douloureuse maladie intestinale et devenu toxicomane.

Duval, Almereyda et quelques collaborateurs sont emprisonnés et inculpés d'intelligence avec l'ennemi. D'autres sont réduits au chômage et au silence¹⁸.



Fig. 5a et 5b. Eugène Bonaventure Vigo (dit Miguel Almereyda), père du futur cinéaste Jean Vigo. Appréhendé pour l'affaire du Bonnet rouge, il se pend à Fresnes en 1917.

16. En 1914, M^{me} Caillaux révolutionnait le journaliste Gaston Calmette, auteur d'une campagne de presse contre son mari (son frère, Albert Calmette, était le co-inventeur de la vaccination antituberculeuse ou BCG).

17. C'est l'Andorran Eugène Bonaventure Vigo, le père de Jean Vigo (sauf le respect, son nom est l'anagramme de *Y a la merde*).

18. L'affaire du *Bonnet rouge* est la première des grandes affaires dites de trahison (Paul Bolo, dit *Bolo Pacha*, Mata Hari...). Comme pour Mata Hari, le réquisitoire contre les accusés du *Bonnet rouge* est prononcé par le lieutenant André Mornet. En 1945, sorti de sa retraite, il instrumentera contre Philippe Pétain et Pierre Laval, la Haute cour de justice étant présidée par le Périgordin P. Mongibeaux.

Tout cela se termine très mal. En août 1917, quatre jours après son arrestation, au fond de sa cellule de Fresnes, Almereyda se pend. Il a utilisé un de ses lacets de bottines, et l'a noué au barreau de son lit¹⁹ (fig. 5a et 5b). On a tout d'abord conclu à une mort naturelle...²⁰ C'est le « roman du pendu dépendu », ricane *L'Homme libre* de Clemenceau. Le gouvernement est remplacé par celui de Paul Painlevé²¹, puis par celui de Clemenceau. Duval est fusillé.

Et Louis Delluc ? On lui conseille de s'éloigner. Il part transitoirement à Clermont-Ferrand.

De la faiblesse de constitution à la guerre dans un bureau

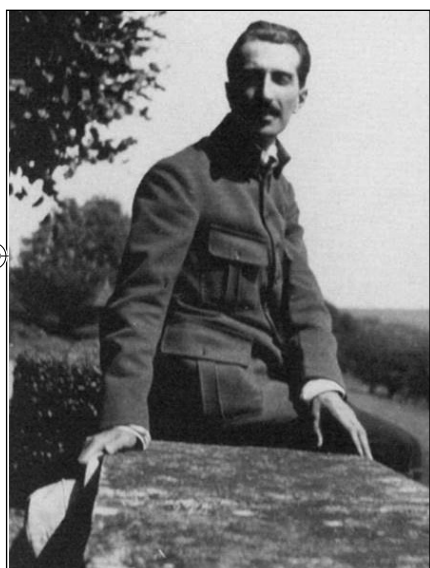


Fig. 6. Louis Delluc, soldat de 2^e classe à Aurillac (Cantal). Enfin mobilisé en 1918, il y est envoyé par mesure disciplinaire durant 6 mois. Il y tombe malade, puis fait fonction d'infirmier.

C'est à Clermont que le rattrape l'armée. C'est sa septième commission de réforme. Enfin, ça y est ! Bon pour le service auxiliaire ! Peu de jours après son mariage avec Ève Francis au début de 1918, Louis Delluc est enfin recruté. Il a « l'avantage glorieux d'être mobilisé dans un sombre bureau ministériel des *Stocks et Réquisitions* à Paris, aux Invalides, où j'attends – qui me dira quoi ?²² ». Durant l'été de 1918, le cinéaste H. Fescourt le décrit :

« Très mesuré de paroles et de gestes, svelte, fin, racé, il possédait un visage allongé, sarcastique, pensif. Des yeux bridés, observateurs, et des pommettes légèrement mongoles. Avec cela un nez long, busqué, mince, rappelant celui de François I^{er}, et souligné par une petite moustache brune, taillée ras²³ ».

Il est tout d'abord planton à la caserne des Invalides et « fait les courses du major », d'après Ève Francis²⁴. Ève, grande actrice toujours très demandée, renonce à une tournée en Argentine et au Brésil, car Louis ne peut la suivre.

Il continue, vaille que vaille, ses activités. Ce « grand jeune homme dégingandé » porte un uniforme militaire « plus que fantaisiste » (fig. 6). C'est accoutré

19. SALES GOMES, 1957 ; RÉOUVEN, 1976.

20. On découvre à l'autopsie une appendicite méconnue compliquée de péritonite. Comme Louis Delluc, il est enterré au cimetière parisien de Bagneux où son fils Jean le rejoindra.

21. C'est le père du futur biologiste, cinéaste de la faune, ami de Jean Vigo.

22. Lettre à L. Aragon, mars 1918, dans FOLLET, 1998.

23. FESCOURT, 1959.

24. Le terme de *major* désignait jusqu'en 1928 un médecin militaire, commandant ou capitaine.

ainsi qu'Ève Francis l'entraîne, un beau dimanche, auprès de la cinéaste Germaine Dulac. La scène se passe au studio où, sous sa direction, elle tourne *Âmes de fous*, un *serial* insolite, dont elle a déjà été l'interprète au théâtre²⁵. Elle voit ce *dandy* devenu soldat : « Le voilà en troufion mal fichu, *leggings* et culotte courte, vexé car il est assez vain de son élégance, mais son tailleur est impayé. »

Louis Delluc a commencé à écrire le scénario de *La Fête espagnole* durant l'été 1917. Il l'achève à la caserne des Invalides « dans le dos de [son] intendant au bureau militaire » et « sur le coin de sa table de planton ». Il le lit à Germaine Dulac, selon Ève Francis, au *Café de La Régence*, « dans l'accompagnement des coups sourds de la *Bertha*, devant un porto. Un an plus tard, [il réussit] à faire accepter ce scénario ». Enfin, après que d'autres l'ont refusé à Germaine Dulac²⁶, le producteur Louis Nalpas, celui du *Film d'Art*, accepte le scénario. Il a pour ambition de réanimer le cinéma français. Tout va bien ? Non, un ennui : Louis Delluc, « point de mire de la corporation²⁷ », retenu aux armées, ne pourra en assurer, lui-même, la réalisation.

À Aurillac, un bidasse malade devient infirmier

De retour à Paris, le « troufion mal fichu » Delluc a été vu en civil dans la rue, « repéré par un commandant malveillant », d'après Ève Francis²⁸. On lui aurait aussi reproché de fréquenter « un peu trop, au gré de ses supérieurs, les cinéastes de la Section cinématographique de l'armée dont les bureaux sont voisins²⁹ ».

Par sanction disciplinaire, le jeune auxiliaire de deuxième classe est envoyé en juin 1918 au 139^e régiment d'infanterie à Aurillac, froide ville du Cantal. Au début, Ève l'a accompagné dans son exil. Lisons-le :

« Mon rôle à l'époque exigeait principalement des courses brèves à la poste, à la gare et au café, en l'honneur du ministre de la Guerre qui m'avait *immobilisé* là-bas et aussi en l'honneur d'un major – dont je n'ai rien à dire. Le pays manque d'attractions. C'est un peu comme les mines de Sibérie. On y rencontre néanmoins des gens qui vivent, engraisser et attendent la mort, avec sérénité. Ils tâchèrent de m'inculquer leurs passions. Et j'usais beaucoup d'heures à côté d'apéritifs imbuables et de jeux de cartes antérieurs à Vercingétorix, dans plusieurs cafés sévères – dont je n'ai rien à dire »³⁰.

25. LEPROHON, 1954.

26. MITRY, 1973.

27. FESCOURT, 1959.

28. FRANCIS, 1949 et 1952 ; FRANCIS *et al.*, 1964 ; DELLUC L., 1918 c.

29. MITRY, 1973. C'est là qu'a été incorporé le réformé Abel Gance.

30. DELLUC L., 1923 a.

Comme il le racontera, il garde des prisonniers autrichiens :

« Il se morfond au long du jour dans sa guérite, avec un beau fusil pas chargé (pour empêcher les évasions). D'ailleurs ses ouailles captives grattent de la mandoline, jouent aux échecs ou épluchent des pommes de terre le plus gaïement du monde. Et puis, il fait beau.

« Il s'amuse des surprises auvergnates devant les robes ultra-parisiennes de la dame-artiste ³¹ ».

Cet été-là, les soldats du 139^e RI interviennent, avec les Américains, dans la réduction du célèbre « saillant de Saint-Mihiel » (Meuse), puis au Bois des Caures, près de Verdun. Pendant ce temps, à Aurillac, le 2^e classe Delluc est, selon Ève Francis, chargé des pires corvées, jeté en prison pour fausse déclaration de maladie. En tous cas, très vite, il est hospitalisé ³² (fig. 7). Ève se désespère : « Je suis seule à Paris. Mon mari est à l'hôpital d'Aurillac, malade et excédé du militarisme outrancier qu'un commandant, abominable baderne, lui impose ». Et lui ?



Fig. 7. Blessés, malades et soignants d'un hôpital militaire d'Aurillac. Le bidasse Delluc tombe malade durant l'été de 1918 : une scarlatine et « un état fébrile dont il ne se débarrassera jamais ».

31. Son épouse... DELLUC, 1918.

32. Dès septembre 1914, on avait improvisé six hôpitaux militaires dans le Cantal : quatre à Aurillac, un à Saint-Flour et un à Vic-sur-Cère (AD du Cantal, cote ADC : X 18). On peut estimer à près de 5 000 le nombre de blessés ou malades français accueillis dans le département, et plus de 500 Allemands ou Autrichiens.

« Aussitôt malade, je suis à l'hôpital, un hôpital fait sur mesure³³ ». Un hôpital militaire alors misérable : « Tout ce qui est contagieux s'accumule dans ce piège diabolique. Rien de plus ingénieux ni de plus égalisant, car ceux qui avaient la scarlatine attrapent la gale, les phthisiques ont les oreillons et, comme il y a le choix, ce mélange de maux donne de curieux résultats³⁴ ».

De fait, il en sort avec une scarlatine grave et compliquée et « un état fiévreux dont il ne se débarrassera jamais ». Puis, peu après, il est affecté, comme « infirmier », dans ce même hôpital militaire :

« J'eus la vision de ce métier bizarre qui consisterait à planter deux fois par jour le thermomètre dans deux ou trois douzaines de derrières. Il y a de si tristes derrières. Il y a de pauvres types écrabouillés, déchiquetés, désossés par de monstrueuses blessures, avec des températures folles et des cris infernaux qui durent toute la nuit. On met dans la même salle les poings foulés, les panaris, les ongles incarnés. À quoi s'ajoutent l'odeur, l'écœurante odeur de la teinture d'iode, du chloroforme, de l'éther, des pommades visqueuses et surtout le relent de crasse de tous ces pauvres gens. J'aime mieux balayer la cour³⁵ ».

Il écrit bientôt un ouvrage féroce, *La Danse du scalp*, sur les hôpitaux militaires de l'arrière. Ce livre est dédié à Mahée (Ève Francis) avec la mention : « Toi seule pourras dire si c'est un cri de haine ou bien un cri d'amour ». Mais sa vie redevient normale à présent, pleine d'espoir, de projets, de joies dans le travail et les réalisations souhaitées.

La Danse du scalp chez les médecins militaires

La Danse du Scalp (initialement *L'Ecorché*)³⁶ est un « gros méchant bouquin sur le service de santé. J'ai presque envie d'en faire un second³⁷ » (fig. 8). Daté de juin-juillet 1918, écrit au vitriol, d'une amère cruauté, il n'est pas à la gloire de la médecine militaire, médecins et personnel subalterne compris : « J'ai été plusieurs semaines avec des majors de province », écrit-il à Aragon le 21 janvier 1919³⁸, alors que s'ouvre, au *Trianon-Palace* de Versailles, la conférence de la Paix. Bref, il s'attaque à la médecine militaire comme l'avait fait, en 1897, Alfred Jarry dans *Les jours et les nuits, roman d'un déserteur*, paru au *Mercure de France*³⁹.

33. Lettre à Aragon du 21 juillet 1918, dans FOLLET, 1998.

34. DELLUC L., 1919 a.

35. DELLUC L., 1919 a.

36. DELLUC L., 1919 a.

37. Lettre à Aragon, 21 juillet 1918, dans FOLLET, 1998.

38. Lettre à Aragon, 21 janvier 1919, dans FOLLET, 1998.

39. Un peu avant, en 1870, Koch, l'inventeur du bacille tuberculeux, s'engagea comme médecin militaire contre la France. Pasteur s'indigna et retourna à l'université de Bonn son diplôme de docteur *Honoris causa*. Ce fut le début d'un duel entre les deux savants.



Fig. 8. La Danse du scalp (1918). Ce « gros méchant bouquin » fustige la médecine militaire. Par son style haletant, il annonce le *Mort à crédit* de Céline (1936).

Cette *Danse du Scalp* est – très curieusement – écrite dans le style haletant et télégraphique qui sera celui de Louis-Ferdinand Destouches, *alias* Céline, médecin et ci-devant cuirassier, à partir de *Mort à crédit* (1936). Bout à bout, des phrases sans verbe, pas de majuscules, peu d'articles, des points de suspension et d'exclamation... Un exemple ? Voici la description d'une prise d'armes :

« J'ai vu, moi qui vous parle... mais ça n'est pas mon rêve... Donc, c'est compris ? toute la gradaille, bien rangée... tout ce qu'il y a de calme... de silencieux... des adjudants silencieux, mes cocos.... et tous et tous... des vieux généraux chargés d'étoiles... moustaches blanches... des gueules de l'autre guerre... des gringalets de galopins de commandants qu'étaient à peine sous-lieutenants en quatorze... alignés comme des bleus... timides, propres... regardant droit devant eux... ah ! ils se tenaient moins bien sous les marmites... n'importe, c'était joli... et riche... toutes ces manches galonnées... ces képis extraordinaires... et alors toute leur bijouterie... les croix... les médailles... les palmes... du bronze... de l'argent... de l'émail... du ruban... des brillants... de l'or... ah quoi ! toute la batterie de cuisine qu'on ne voyait qu'aux ambassadeurs le 14 juillet... et cette fois chacun avait la sienne... je peux vous le dire, puisque j'y étais... c'était riche, c'était foutrement riche... j'en avais plein la vue... Et que je vous dise pourquoi j'étais là... sans galons... Ah ! Pas le moindre... pas tant seulement un signe de caporal... rien, quoi... deuxième classe... vive la deuxième classe, vive la classe... »

Sans doute lui reproche-t-on d'avoir été mêlé à l'affaire du *Bonnet rouge*. Cela vaut à Louis Delluc de moisir à Aurillac, brimé, malheureux et fiévreux, jusqu'en août 1918. Il est passagèrement de retour à Paris en septembre 1918, en congé de convalescence, puis doit retourner, en octobre, à Aurillac « où l'on m'a réexpédié... Excusez mon air abruti mais... ». Il va regagner définitivement Paris huit jours plus tard, « car la guerre à Aurillac, le jusqu'au-boutisme d'Aurillac, etc. Attendons des temps plus dignes⁴⁰ ».

Le revoici à Paris. « Il arrive enfin de son Auvergne préhistorique », comme dit Ève Francis. À partir de décembre, la correspondance de Louis avec Aragon est postée près de l'appartement de la rue de Ponthieu, où il habite avec Ève. Toujours sous l'uniforme, il a réintégré son bureau du service des *Stocks et Réquisitions* au ministère du Commerce, de l'Industrie, des Postes et

40. Lettre à Aragon, 30 octobre 1918, dans FOLLET, 1998.

Télégrammes, au 5 de l'avenue Daniel-Lesueur. Il prépare le numéro de Noël du journal *Le Film*⁴¹. Il publie *Cinéma et Cie, confidence d'un spectateur*. Le lecteur y trouvera une notation indirecte sur la maladie de Delluc : c'est l'admiration – et peut-être l'envie – avec laquelle il parle souvent de la merveilleuse santé, éclatante, de Pearl White et de Douglas Fairbanks, entre autres acteurs, et de leur goût pour le sport⁴².

L'ami Aragon, médecin auxiliaire. Du Chemin des Dames à Javerlhac

L'ami Louis Aragon, étudiant en Médecine, a été affecté à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce : il y rencontre André Breton et ils se découvrent des goûts communs avec Philippe Soupault et Paul Éluard⁴³. Puis il part au front le 26 juin 1918, comme médecin auxiliaire⁴⁴ dans un régiment d'infanterie (355^e RI). Louis Delluc lui écrit à un secteur postal ne permettant pas de localiser sa nouvelle affectation. Il le taquine : « Plaignez-vous donc ! Vous allez revenir couvert de médailles, de galons, de citations – et de bonne humeur. Je suis jaloux⁴⁵ ». Effectivement, le 6 août 1918, Aragon, soignant les blessés, déclaré mort, sous une pluie d'obus, à Couvrelles (Aisne), puis effectivement décoré de la Croix de guerre, a laissé ces vers inoubliables sur une victoire remportée en septembre 1918 par les fusiliers-marins : « Créneaux de la mémoire ici nous accoudâmes / Nos désirs de vingt ans au ciel en porte à faux. / Ce n'était pas l'amour mais le Chemin des Dames. / Voyageur souviens-toi du Moulin de Laffaux⁴⁶ ». Aragon et Léon Moussinac seront les grands et fidèles amis de Louis Delluc, bien qu'il ne partage pas leurs idées politiques⁴⁷ (fig. 9a et 9b).

En juillet 1940, le (toujours) médecin auxiliaire Aragon termine sa seconde campagne, en Dordogne, sur les bords du Bandiat, à Javerlhac : « Nous tombions des Flandres du ciel cul par-dessus tête [...]. Il faisait une putain de

41. Fondé avec son ami Henri Diamant-Berger, réalisateur et producteur. La fille de Diamant-Berger épousera le Pr Jean Lassner, grand anesthésiologiste et spécialiste de la douleur à Cochin, futur propriétaire du château du Paluel (Dordogne).

42. DELLUC L., 1919 b.

43. Ce poète, de son vrai nom Eugène Grindel (1895-1952), passera la fin de sa vie à Beynac en Dordogne, près de sa compagne, elle-même d'origine sarladaise (PENAUD, 2000). Il a observé qu'avec ses amis, « nous étions ordinairement d'accord à peu près sur toutes choses. Mais jamais sur le cinéma. Il n'y avait jamais d'aussi interminables, irréductibles discussions qu'à propos des films que nous venions de voir » (CLAIR, 1951).

44. Ancien grade, équivalent à celui d'adjudant, alors attribué aux étudiants en médecine. Ils portaient un galon d'argent sur fond rouge.

45. Lettre de L.D. à L.A. du 21 juillet 1918, dans FOLLET, 1998.

46. À l'ouest du Chemin des Dames. Couvrelles est à 20 km au S.E. En mai-juin-juillet 1918, au cours de la 3^e bataille de l'Aisne, contre le Chemin des Dames, lors de la 3^e offensive de Ludendorff, fut tué le Nontronnais Louis Jaurès.

47. MOUSSINAC, 1945, 1946, 1952 (voir aussi *ibid.* : Aragon, Francis, L'Herbier, Modot, Toulout), 1964, 1965 et MOUSSINAC *et al.*, 1949.



Fig. 9a et 9b. *Léon Moussinac et Aragon*. Louis Delluc connaît l'un depuis le lycée Charlemagne, l'autre depuis la guerre. Leurs écrits témoignent de la fidèle amitié qu'ils lui portent.

chaleur et j'ai entendu le général de Gaulle, très mal, je n'y comprenais rien, qu'est-ce qu'il chante ?⁴⁸ ». Quelques années plus tard, en 1946, il s'exprimera bellement devant un congrès de médecins à Paris, en des termes plus policés que ceux de *La Danse du Scalp* de son ami Delluc :

« En 1917 j'étais, il faut le dire, devenu médecin auxiliaire dans l'armée française. Et, comme vous le savez, on appelle médecins auxiliaires dans l'armée française des gens qui ne sont pas du tout médecins. Mais c'est un beau grade, je n'en médierai pas...

« C'est la coutume de médire des médecins militaires. C'est une coutume sottie. Ils jouent tout aussi bien au bridge que les autres médecins, et ma foi, en campagne, ils font ce qui se peut, qui n'est pas grand-chose quand on n'est pas médecin militaire [...]. Mais je dois aussi à la médecine militaire ce que vous me permettrez d'appeler une fière chandelle. Si le fait un peu baroque pour quelqu'un comme moi de m'être trouvé médecin auxiliaire ne m'avait pas fait en 1939, dans l'armée du général Gamelin, un sort un peu hors-série, il est infiniment probable que je n'aurais pas aujourd'hui le sadique plaisir de parler médecine à des médecins...⁴⁹ »

Le fils de Miguel Vigo, l'Almeryda du *Bonnet rouge*, Jean Vigo⁵⁰, miné comme Louis Delluc, dès son adolescence, par une maladie chronique (un rhumatisme articulaire aigu compliqué d'atteinte cardiaque), meurt d'une

48. ARAGON, 1967.

49. Journées médicales de Broussais, 1946, en ligne. Cette allocution rappelle un peu le ton, sinon la syntaxe, de *La Danse du Scalp*.

50. Père et fils avaient assisté à l'assassinat de Jaurès au *Café du Croissant*.

lente septicémie contractée pendant le tournage de son dernier film, *L'Atalante*, durant l'hiver 1933-1934, dans le froid, la pluie, la neige et le gel. Lui non plus ne pourra assister à la présentation officielle du film et laissera de nombreux projets⁵¹. Il est mort encore plus jeune que Louis Delluc... Et Jean-Charles Tacchella, Prix Louis-Delluc pour *Cousin, cousine* (1975), a écrit : « Il y a deux hommes que les créateurs de films ne doivent jamais oublier : Louis Delluc et Jean Vigo [...]. Le rôle qu'ils ont joué dans l'approche et la compréhension de l'art cinématographique est immense⁵² ».

Vite ! Tourner sept films en cinq ans

Le 11 juin 1919, Louis Delluc est enfin démobilisé à Paris⁵³. Il rejoint aussitôt en juillet-août Germaine Dulac et Ève. Le défiant Louis Delluc a toute confiance en Germaine Dulac. Il lui confie l'exécution de son premier scénario. Cette *Fête espagnole* est tournée sur les hauts de Nice, à la villa Liserb (fig. 10). Le premier rôle de ce drame est bien sûr Ève Francis, comme dans tous les films de son époux⁵⁴.

Durant l'année 1919, il publie trois livres, fait jouer une pièce, suit le tournage de *La Fête espagnole* et prépare des scénarios originaux, « apportant au cinéma un tempérament d'auteur⁵⁵ ».

La Fête est en partie tournée au Pays basque⁵⁶. Louis adore ce pays et songe, entre autres lieux, à son Périgord. À propos de sa lumière naturelle, il écrit :

« Des paysages et l'éclairage de la Riviera française sont excellents – pour des artistes excellents. Ce pays où tout est relief n'apparaît le plus souvent, sur nos écrans,



Fig. 10. Louis Delluc et son premier film. À la villa Liserb à Nice (1919), il participe au tournage de cette *Fête espagnole*. Il en a écrit le scénario. La réalisatrice est Germaine Dulac ; l'actrice Ève Francis.

51. LHERMINIER, 1984.

52. Préface dans DELLUC G., 2002.

53. Bibliothèque du Film.

54. Ève Francis a laissé deux volumes de souvenirs, dont un consacré aux *Temps héroïques* du cinéma (FRANCIS, 1949).

55. LEPROHON, 1954. Un manuscrit de Louis Delluc, intitulé 1919 : *L'Année cinématographique*, est demeuré inédit (TARIOL, 1965).

56. L. Delluc reviendra y tourner *le Chemin d'Ernoa* (1921), à Ascaïn surtout et un peu en Navarre (Bera de Bidasoa).

que sous l'aspect le plus plat. Le soleil ronge les arbres et déchiquette les plus compactes verdure. Notre meilleure lumière est celle de l'Île-de-France. Le climat est incertain ? Eh bien, il y a une Île-de-France, entre les Pyrénées et la mer. C'est le Pays basque. La lumière y est beaucoup plus fine que le bleu méditerranéen. Le paysage affecte les formes les plus pures. Il a cette douceur que notre race aimait jadis en Touraine, en Lorraine, en Périgord, et qui, là, s'est cristallisée dans un équilibre unanime des choses et des gens ».

Ce texte est repris d'un article du journal quotidien très parisien *Paris-Midi*⁵⁷, où il évoque aussi « les mœurs harmonieuses – dit-on – des “indigènes” ». Et bien sûr, le Pays basque a acquis une certaine réputation pour le traitement « climatique » de la tuberculose depuis que son médecin y a envoyé Edmond Rostand (un des premiers patients qui en a bénéficié), qui a guéri⁵⁸. Les maisons de cure s'y sont développées, alors que rien n'est venu prouver, depuis, l'efficacité particulière de ces séjours là-bas...

En 1920 (il a trente ans), Louis Delluc tourne donc trois films (*La Fête espagnole* avec Germaine Dulac, puis *Fumée noire* et *Le Silence*), fait jouer une autre pièce, publie *Photogénie* et lance *Le Journal du Ciné-Club*. En 1921, il réalise *Fièvre* (chez Gaumont, grâce à l'amitié de Léon Poirier et non sans démêlés avec la censure)⁵⁹ et *Le Tonnerre*, commence à tourner *La Femme de nulle part* (1922) (fig. 11a et 11b). Il lance bientôt *Cinéa*, publie *La Jungle du cinéma* et *Charlot*. Un peu plus tard, chant du cygne, ce sera *L'Inondation*.

Pour bien prendre conscience du rôle de Louis Delluc – pas facile aujourd'hui – laissons parler le journaliste Pierre Scize⁶⁰ :

« Soudain, une nouveauté : un critique de cinéma se manifeste dans *Paris-Midi*. Il s'appelle Louis Delluc. Il semble indépendant de tout, sauf de ses partis pris, et ceux-ci sont les plus louables du monde. Il adore le cinéma. Il le vénère à l'égal des plus hautes créations de l'esprit. Presque trop. Il suffoque son lecteur en usant de hautes références, en dérangeant, à propos des images mobiles, les ombres de Shakespeare, de Cervantès, de Goya, de Rembrandt. Un peu d'exagération honore de telles entreprises. Il fallait réveiller des gens qui

57. DELLUC L., *Paris-Midi*, 1918.

58. C'est le Pr J. Grancher, médecin des hôpitaux de Paris, qui lui conseilla d'aller soigner sa pleurésie à Cambo-les-Bains. À Cambo-les-Bains, on traitait alors la tuberculose par diverses cures (air, repos, soleil), le thermalisme, diverses drogues inefficaces ici (dont le calcium), mais aussi, parfois, le pneumothorax artificiel (pour mettre un poumon au repos), voire la chirurgie (en cas de caverne). La toux se traite par la codéine voire l'héroïne et, si le malade mange correctement, « il ne faut pas toucher à la fièvre [...] ». On ne doit pas imposer une cure trop sévère à un tuberculeux ancien, largement ulcéré, lentement évolutif et dont le thermomètre dépasse à peine 38° » (Dr C. COLBERT, de Cambo, 1923, p. 207-212). C'est le cas de L. Delluc.

59. Le film, portant initialement « la vile étiquette » de *La Boue* (DELLUC, 1923 b), a d'abord été refusé par la section permanente de la Commission supérieure d'examen des films cinématographiques.

60. De son vrai nom Joseph Piot, il débute comme critique de spectacles en 1920 à *Bonsoir*, après avoir perdu un bras durant la guerre. Il résume sa trajectoire militaire par une litote : « La guerre de 1914 et quelques incidents qui n'ont qu'un intérêt personnel » (SCIZE, 1949).

dormaient bien, crier fort, faire du bruit. Louis Delluc était du Midi et, tout en affectant un flegme anglo-saxon, n'avait pas oublié la musique de son pays, ses airs de galoubet qui rivalisent avec le crin-crin des cigales⁶¹ ».

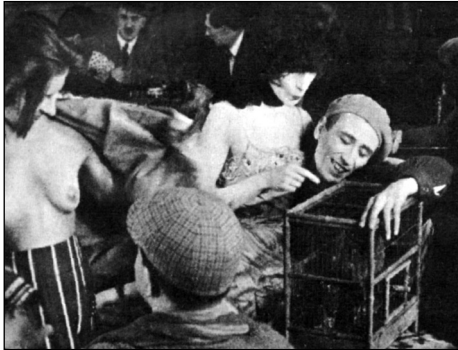


Fig. 11a et 11b. Les deux grands films de Louis Delluc : *Fièvre* (1921) et *la Femme de nulle part* (1922). Un bar où grouille une faune interlope et un château où une femme mûre est venue rechercher son passé.

Fièvre et la fièvre

Louis Delluc vit à 100 à l'heure, sans se préoccuper de sa santé. En avril-mai 1921, durant les huit jours de tournage de *Fièvre*, il va jusqu'à dire : « La fièvre vient et puis s'en va. On ne peut en faire un métier. Amen ». À sa place, son héros des *Secrets du confessionnal* déclare : « J'ai une grande blessure qui ne se fermera pas. J'ai la fièvre. Rien ne peut me guérir⁶² ». Il est plus ou moins conscient de la gravité de sa maladie : il sent qu'il faut faire vite : « Un élan irrésistible emportait son sang de Gascon. Quel poulx ! Une telle fièvre dévore l'homme. Comment voulez-vous qu'un tel cœur ne s'use pas vite⁶³ ». Est-ce – en partie – en pensant à sa triste vie de malade chronique qu'il dira : « Chacun a en soi une histoire qu'il croit morte... » ? Ou bien encore : « Les malades qu'on ne guérit pas n'ont plus qu'à chérir leur mal⁶⁴ ». Louis va même dédicacer un de ses livres à son ami Léon Moussinac, en terminant – tout content – par : « Ce jour, 37°2 ».

Il vit, depuis mai 1921, l'aventure de sa revue *Cinéa* (fig. 12). Tout a commencé avec le lancement du *Journal du Ciné-Club*, prologue de cette nouvelle aventure. L'important pour Louis Delluc, en 1920, c'est la fondation

61. À vrai dire, la Dordogne n'est pas vraiment le Midi, même vue de Paris. Le galoubet n'y est guère connu et les cigales n'y strident que quelques jours par an, au plus fort de l'été.

62. DELLUC L., 1922.

63. ARROY, 1927.

64. DELLUC L., 1921 b.



Fig. 12. La revue Cinéa de Louis Delluc. Après son *Journal du Ciné-Club*, c'est la première revue de cinéma à témoigner d'une certaine exigence intellectuelle. À la une de ce numéro : Ève Francis (n° 20, 4 novembre 1921).

de ce périodique, dit aussi bientôt *Ciné-Club*. Enfin ! Ce sera son propre journal. Ce magazine hebdomadaire de seize pages, dit « cinégraphique », voit son premier numéro sortir le 14 janvier 1920. Que veut Louis Delluc ? Par ce journal, créer un mouvement. *Le Journal du Ciné-Club* doit développer chez ses lecteurs le sens du cinéma. Il fait connaître les films américains, scandinaves et allemands.

Désormais André Maurois pourra dire que « les amateurs de cinéma y forment encore une de ces confréries agréables et fermées qui sont à la naissance de tout mouvement nouveau et dans lesquels les plaisirs du mystère et de la camaraderie s'ajoutent à ceux de l'émotion artistique, [comme aux] débuts de la musique wagnérienne ou de la peinture impressionniste, avec ce caractère particulier toutefois que, pour la première fois depuis les cathédrales et les chansons de geste, nous nous trouvons en présence d'un art vraiment populaire ».

Sous une pluie glaciale pour *L'Inondation*

L'histoire naturelle de la maladie de Louis Delluc, jusqu'ici tout à fait classique, va se précipiter, exploser. Ève a voulu qu'ils se séparent durant l'été 1922. On ne sait pourquoi... Notre cinéaste (c'est lui qui crée ce mot), abandonné par sa femme, est contraint de revenir habiter chez ses parents, rue de Beaune, près de l'Institut. Louis ira même jusqu'à rechercher un soutien moral auprès d'une célèbre voyante chiromancienne, M^{me} Fraya...⁶⁵

Il est à la côte. « Les soucis d'argent qui l'assaillent, en minant sa santé, ne furent pas étrangers à sa fin déplorable et prématurée », s'attriste le cinéaste Henri Fescourt⁶⁶. Il continue à travailler, à écrire : « Il travailla énormément, surtout dans les heures les plus désespérées, il cacha son martyr sous les paradoxes et l'ironie. Il demeura un aristocrate, là où tout autre que lui eut ruiné son idéal et avili son talent⁶⁷ ».

65. TARIOL, 1965.

66. FESCOURT, 1959.

67. ARROY, 1927.

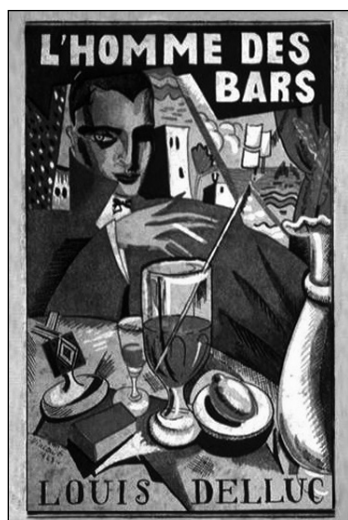


Fig. 13. *Séparé d'Ève Francis, Louis Delluc est devenu L'Homme des bars. Il les fréquente à Paris avec Aragon et leur consacre un livre très documenté (1923, couverture de Vincent).*

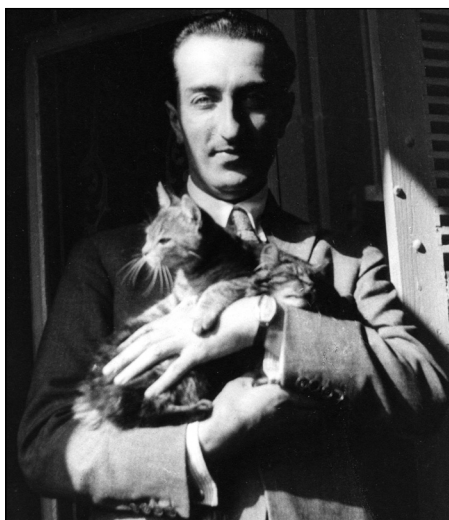


Fig. 14. *Quelques mois avant sa mort, invité à Lausanne. Louis Delluc caresse les chats de son ami, le dévoué Oscar Cornaz. Celui-ci dira : « La fièvre le minait déjà... »*

Le jour, du moins. Sa force de caractère et sa capacité d'auto-ironie l'aident à surnager. Mais la nuit, désormais, il va, comme le rapporte Louis Aragon et comme il l'avoue lui-même, fréquenter les bars et siroter cocktails et *pale ales*⁶⁸ : « Il me disait tout d'un coup, me tutoyant pour l'occasion : "Prête-moi dix louis..." Ça nous faisait bien rire tous les deux [...]. Il avait de longues jambes, assis sur le tabouret, un air d'élégance triste, ou c'était le costume déjà un peu usé ? Ce teint pâle des nuits longues comme les pailles brisées...⁶⁹ » (fig. 13). Abel Gance se souvient aussi : « Il promenait sa tristesse comme le bouleau argenté promène son front sur le ruisseau, et, dans ses bras, il semblait toujours tenir une princesse morte⁷⁰ ». Delluc consacra même un livre pour décrire les meilleurs bars de Paris : *L'Homme des bars*⁷¹.

Durant l'été 1923, enfin un intermède amical : son voyage de quelques jours en Suisse avec un ami dévoué, Oscar Cornaz⁷² (fig. 14). Mais celui-ci

68. DELLUC L., 1923 a.

69. ARAGON, 1967.

70. GANCE, 1924.

71. DELLUC L., 1923. Une édition récente (1991) est préfacée par Philippe Léotard. Ce connaisseur y rassure Delluc : « Pas question, après vous, d'abandonner les zincs de comptoirs, où, juchées sur d'interminables tabourets, des hétaires aux belles joues accueillantes cajolent les officiers britanniques, les soldats américains, les hommes de France... »

72. CORNAZ, 1929.

confie tout simplement : « La fièvre le minait déjà ». Sans doute, de surcroît, existe-t-il, au long cours, comme on dit, une fatigue et un amaigrissement que la vie trépidante et l'exaltation du jeune critique cinéaste lui permettent de surmonter et d'oublier.

Comme le montrent les photographies, il a sans doute toujours été fumeur. Cela n'arrange rien. C'est alors que survient le tournage de *L'Inondation*, un drame villageois lors d'une crue du Rhône. Avec Ève Francis dans le premier rôle, malgré leur séparation. Des pluies continuelles, le froid, l'hiver. Il est déjà miné par la maladie. Ève Francis dira plus tard, télescopant les signes prémonitoires : « Il mourait deux mois après avoir ressenti les premiers symptômes de son mal. Nous avions échangé d'affectueux messages durant sa maladie qui ne nous paraissait pas d'une atteinte aussi grave. [C'est dans] le Vaucluse inondé et glacial que Delluc a contracté une phtisie galopante ». Marcel L'Herbier en témoignera lui aussi : « La santé de mon ami se dégradait de jour en jour et l'humidité du lieu attaquait secrètement ses bronches malades⁷³ ». L'acteur Jaque Catelain se rend compte que Louis



Fig. 15. Le tournage de *l'Inondation* durant l'hiver 1923 en Camargue. Des pluies continuelles et un froid glacial. Feutre, cache-col et grand manteau, le cinéaste est déjà frappé par l'aggravation de sa maladie.

73. L'HERBIER, 1979.

est malade durant le tournage : « En dépit de la maladie qui le mine, dit-il, le créateur de *Fièvre* et de *La Femme de nulle part* conduit son film au succès⁷⁴ ».

Louis tourne en extérieur et les photos le montrent toujours coiffé d'un feutre et enveloppé dans un grand manteau noir (fig. 15).

Retour au Pays basque : « Le *knock out* ou... ? »

Début 1924, exténué par le tournage de *L'Inondation*, il revient à Paris puis saute dans le rapide d'Irun, à la gare d'Orsay. Il se retrouve « dans la fraîcheur pudique du matin basque ». Il part se reposer dans cette province, havre des poitrinaires, dont il aime tant la belle lumière, au *Grand Hôtel* d'Hendaye. L'air... Il en attend beaucoup, « C'est la grande tasse d'air iodé, comme une gifle. Ce sera le *knock out* ou... ? », écrit-il à un intime. Il notait déjà dans son roman, *Les secrets du confessionnal* (1922) : « J'ai une grande blessure qui ne se fermera pas. J'ai la fièvre. Et la folie va se jeter sur moi. Rien ne peut me guérir ». Il rentrera à Paris plus malade qu'il n'est parti.

Séparée de Louis, Ève ne se rend pas bien compte de son état. Oscar Cornaz, lui, a tout compris et organise entre eux deux une dernière entrevue au début de mars 1924. Cette aggravation d'une maladie chronique va se faire sur un mode aigu : un envahissement de l'organisme par le bacille de la tuberculose (fig. 16). Cette « acutisation » se traduit par la toux incessante, une fièvre extrême, des sueurs nocturnes, un amaigrissement impressionnant et un profond épuisement, confinant le malade au lit et le tuant en quelques semaines. Cette « phtisie galopante » est une septicémie tuberculeuse, alors toujours fatale⁷⁵. On la nomme aujourd'hui tuberculose miliaire ou encore granulie, et elle est devenue très rare, du moins dans notre pays⁷⁶.

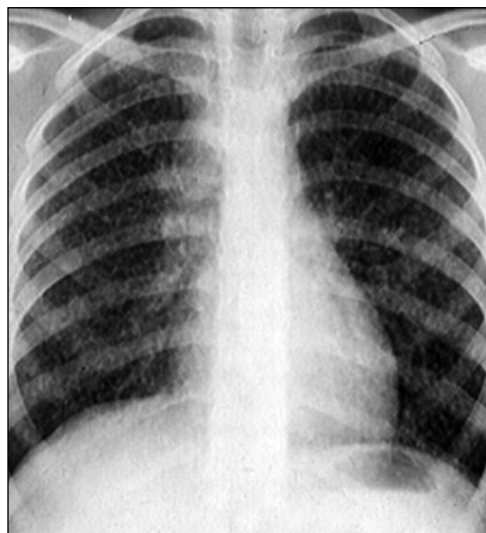


Fig. 16. Une radio pulmonaire : la granulie. Comme un semis de grains de millet, la maladie envahit très vite l'organisme. Cette « phtisie galopante » était jadis un arrêt de mort.

74. CATELAIN, 1950.

75. Les bacilles tuberculeux virulents, conservés à l'état latent durant des années dans des foyers profonds, entourés de coques fibreuses voire calcifiées, envahissent l'organisme par voie sanguine, à l'occasion d'une agression quelconque.

76. Les innombrables lésions diffuses sont de taille millimétrique, comme un semis de grains de millet.

C'est peu de jours avant l'alitement définitif de Louis Delluc, rue de Beaune, que Louis Aragon l'observe, en phase quasi terminale : il le décrira dans son roman *Aurélien*, sous les traits inquiétants du « docteur Decœur⁷⁷ ». On n'oublie pas que l'auteur de ce grand roman des Années folles⁷⁸ a fait plusieurs années d'études de médecine. Il est stupéfait de trouver son ami « affreusement maigre » et effrayé « du changement survenu en lui, de sa maigreur, de sa mauvaise flamme aux joues » et de ses mains tremblantes. À la même époque, le réalisateur Michel Gorel décrit « ce grand corps fiévreux et maigre », avec « cette peau trop jaune » et « ces yeux mal enfoncés dans l'osseux visage de paysan⁷⁹ ».

Ayant vécu pour l'art du silence, il mourut par lui

C'est fini. Après un dernier article pour la revue *Bonsoir*, Louis Delluc meurt le 22 mars 1924. Le faire-part désigne Louis comme « homme de lettres » et porte les noms d'Ève, des parents de Louis et celui de Léon François, père d'Ève. Après une cérémonie à Saint-Thomas d'Aquin, il est inhumé au cimetière parisien de Bagneux.

Louis Delluc n'avait que 33 ans⁸⁰. Il avait décrit sa triste fin, huit ans avant, dans *Les secrets du confessionnal* : le désarroi du héros du roman, la recherche de la sagesse, le Pays basque et l'hôtel *Imatz* d'Hendaye, les montagnes de la crête d'Espagne, l'amour et la mort.

Cette brusque disparition cause « une forte émotion dans le monde du spectacle et du cinéma », dit Ève Francis : Louis était fort connu de tous, admiré et estimé de beaucoup.

Parmi tant d'autres, deux grands de l'Avant-garde du cinéma français, L'Herbier et Gance, le pleurent. Marcel L'Herbier résume : « Il se tint pendant sept ans sur la brèche des vieux bastions à démanteler... ayant vécu pour l'art du silence, il mourut par lui. Silencieusement. Mais grâce à lui, notre cinéma vivait d'une nouvelle vie. Et française⁸¹ ». Abel Gance est lyrique dans son hommage à Louis Delluc (fig. 17) :

« Ce grand triste aux yeux de gazelle touchée par le plomb tenait dans son regard les plus pâles orchidées du monde, mais combien peu y savaient lire... Et voilà qu'il est retourné à la source... »

77. ARAGON, 1944 et 1952. Dans le roman, Ève Francis est décrite comme la célèbre actrice « Rose Melrose ».

78. Publié seulement en 1944.

79. GOREL, 1934.

80. Cela vous vieillit un homme que de mourir si jeune. Louis Delluc est pourtant proche de nous. Il avait le même âge que le général de Gaulle à quelques jours près.

81. L'HERBIER, 1946.

« La septième muse ne pleure pas, elle, puisque, cœur contre cœur, il lui laisse tous ses rêves fixés dans de magnifiques rubans. Elle les déroule et sourit. Et le sourire d'une muse à la mort d'un artiste est toujours le prélude d'une résurrection dans la mémoire des hommes ⁸² ».

Son oncle et sa tante paternels, le colonel Gustave-Barthélemy Delluc et son épouse Valentine, non sans mal, vont parvenir à régulariser la défailante situation financière de leur neveu, toujours sans un sou vaillant et couvert de dettes. Faute de moyens, ils ne pourront plus faire de même lors du décès de son père René Delluc, en 1938 ⁸³, qui s'éteint juste après la création du Prix Louis-Delluc par les critiques, journalistes et personnalités du cinéma. En décembre, chaque année, il récompense le meilleur film français de l'année. Un peu comme le prix Goncourt dans le domaine du roman, mais sans implication financière : le cinéaste ainsi primé doit se contenter de recevoir un simple coup de téléphone au lendemain du dîner du jury.... ⁸⁴

Quelques mois plus tard, René Clair présente *Entr'acte* et *Paris qui dort*. Le film a été tourné en 1923 et Louis Delluc en a sans doute entendu parler par ses amis Pierre Scize et Marcel Achard. La relève est assurée.

Et Ève Francis ?

Retirée à Neuilly, Ève a quitté ce monde seulement en décembre 1980, soit cinquante-six ans après Louis, peu d'années après avoir joué un dernier modeste rôle dans *Adieu Poulet* : celui d'une vieille dame... ⁸⁵ Après une vie consacrée au théâtre puis surtout au cinéma, comme actrice, assistante de



Fig. 17. La dernière photographie de Louis Delluc (Castera, 1923). « Ce grand triste aux yeux de gazelle touchée par le plomb tenait dans son regard les plus pâles orchidées du monde... », écrira Abel Gance lors de sa mort en 1924.

82. GANCE, 1924.

83. Les quelques biens de ce dernier seront dispersés. La mère de Louis a sombré dans la démence.

84. Bertrand Tavernier (Prix Louis-Delluc, 1974, pour *L'Horloger de Saint-Paul*), *in verbis*, 2001.

85. Film de P. Granier-Deferre, 1975.

metteurs en scène et d'Henri Langlois à la Cinémathèque, dans le culte de Louis Delluc et celui de Paul Claudel.

Peu avant sa mort, elle avait confié à la cinéaste Marie-Antoine Epstein, très discrète sœur du cinéaste et théoricien Jean Epstein, émule de Delluc, la mission de veiller à la réédition de ses écrits cinématographiques. Ce fonds avait été acquis, en 1960, par contrat avec Ève Francis et, pour la Cinémathèque, par le grand Henri Langlois⁸⁶. Conscient de l'importance de ces innombrables pages, il ne put lui-même les commenter et Pierre Lherminier s'en est chargé scrupuleusement.

Bien que séparée de Louis Delluc depuis 1922, elle tint à le rejoindre, cinquante-huit ans plus tard. À l'issue d'une cérémonie à Saint-Pierre de Neuilly, elle a été inhumée dans la sépulture familiale du cimetière parisien de Bagneux. Elle avait fait refaire et graver la pierre tombale en beau granit, ornée d'un bronze de Gabriel Spat. Cela mérite d'être souligné.

La maladie d'une vie

Les établissements de soins aux tuberculeux se multiplient dans l'entre-deux-guerres. Par exemple, en 1930-1933, Albert Delsuc crée Clairvivire à Salagnac (Dordogne), première cité sanitaire française pour « les Blessés du Poumon et Chirurgicaux » (c'est un euphémisme, car la tuberculose est toujours considérée comme une maladie honteuse), accompagnés de leur famille, grâce à une subvention de 60 millions de francs votée à l'unanimité par le Parlement⁸⁷.

Nous avons quelques difficultés à imaginer ce que devait être toute une vie ainsi marquée par la maladie. Aujourd'hui, préventorium et sanatorium ont fermé. Les mots de « collapsothérapie » ou de « thoracoplastie » n'évoquent plus rien chez les jeunes médecins. Le terme de « caverne » est réservé au monde souterrain...

Pourtant, il suffit de rappeler qu'avant 1914, presque tous les Français étaient, à des degrés divers, contaminés par la maladie, depuis la simple première infection (pudiquement baptisée « virage de cuti » ou « voile au poumon »), habituellement latente, sans complications pathologiques, jusqu'aux formes les plus graves, aiguës ou chroniques, souvent mortelles. La tuberculose pulmonaire, la plus fréquente, était contagieuse, dans la vie de tous les jours ; elle frappait souvent des sujets jeunes : « Hélas ! Que j'en ai vu mourir des jeunes filles ! », disait Victor Hugo. Le bacille de Koch tuait près de 100 000 personnes chaque année en France⁸⁸.

86. LANGLOIS, 1986.

87. 60 millions d'anciens francs équivalent à 35 millions d'euros actuels.

88. On ne compte plus aujourd'hui en France que quelques centaines de décès par an, liés à la tuberculose (comme pour le sida traité). Contre 150 000 dus aux cancers et autant aux maladies

On l'a oublié, mais c'était vrai encore il y a moins d'un siècle dans notre pays, avant la vaccination par le BCG (à partir de 1921) et les premiers antibiotiques spécifiques (1946 et 1951). Amedeo Modigliani est mort, en 1920, à l'hôpital de La Charité, d'une méningite tuberculeuse au terme, lui aussi, d'une maladie pulmonaire remontant à son enfance. Il avait 36 ans. Franz Kafka décède dans un sanatorium près de Vienne, le 3 juin 1924, soit un peu plus d'un mois après Louis Delluc. Il a 41 ans⁸⁹. La « divine » Sarah Bernhardt, depuis longtemps claudicante, survit des années au prix d'une amputation, dans une clinique de Bordeaux, de sa jambe, rongée par une « tumeur blanche » tuberculeuse du genou⁹⁰. En 1930, Albert Camus contracte une tuberculose pulmonaire, à 17 ans, comme Louis Delluc. Il est traité par pneumothorax artificiels itératifs (pour mettre son poumon au repos). Il est reçu à son bac de philosophie, est exempté du service militaire, mais réussit ses études universitaires. Il rechute en 1942 et 1949 et sera guéri par la streptomycine⁹¹.

En se limitant à un passé assez récent, la tuberculose fait songer aussi à Louis XVII, à l'Aiglon, à Keats, à Musset, à Chopin et à Paganini, à Delacroix, à Marguerite Gauthier, à Edgar Poe, à Emily Brontë, à George Orwell, à Thérèse de Lisieux et à Bernadette Soubirous, à Simone Weil, à Vivien Leigh et à tant d'autres dans le monde entier...

G. D.⁹² avec la collaboration de B. D.

cardio-vasculaires, 75 000 au tabac, 30 000 à l'alcool et un peu plus de 3 000 aux accidents de la route. Mais près d'un tiers de la population mondiale est actuellement atteinte de tuberculose latente : ils n'ont pas (encore) développé la maladie. Chez ces personnes infectées, le risque de développer la maladie tout au long de l'existence est de 10 % et encore plus chez ceux dont le système immunitaire est affaibli par une autre affection chronique ou par la dénutrition. En 2013, 9 millions de personnes ont développé la tuberculose et 1,5 million en sont mortes (OMS, Aide-mémoire n° 104, juin 2015).

89. En 1927, débutent les premières campagnes des timbres antituberculeux (jusqu'en 1967).

90. Son ami le Pr Samuel Pozzi, son « Docteur Dieu », compatriote du Bergeracois Louis Delluc, avait refusé d'amputer cette ancienne conquête...

91. LOTTMAN (H.R.), *Albert Camus*, Seuil, 1978.

92. Ancien médecin chef des hôpitaux. UMR 7154 du CNRS. gilles.delluc@orange.fr. L'arbre généalogique de la famille Delluc est fil-de-ferrique. Les frères, René, pharmacien sans officine, et Gustave-Barthélemy, alors pharmacien-capitaine, eurent chacun un fils : Louis et Paul. Louis n'eut pas d'enfant. Paul est le père de l'un de nous (GD). Ce dernier est donc le seul neveu (à la mode de Bretagne) de Louis Delluc et son biographe (DELLUC G., 2002).

Sources et bibliographie⁹³

- Archives Louis Delluc et famille Delluc, Bibliothèque du Film (BiFi), Musée du Cinéma, Cinémathèque française.
- Entretiens avec Gustave-Barthélemy et Valentine Delluc, Geneviève Delluc, Oscar Cornaz, Marcel Tariol, Jean Béchade-Labarthe, Bertrand Tavernier, Jean-Charles Tacchella, Mario Ruspoli, Tami Williams et Laurent Véray.
- ARAGON L., 1944. *Aurélien*, Paris, éd. Gallimard.
- ARAGON L., 1952. « Il y a 28 ans mourait Louis Delluc », *Les Lettres françaises. Tous les arts. L'Écran français*, n° 146, 20-27 mars, p. 10. Voir aussi FRANCIS, L'HERBIER, MODOT, MOUSSINAC, TOULOUT, 1952.
- ARAGON L., 1964. « Cette nuit de nous... », *L'Humanité*, 12 mars.
- ARAGON L., 1967. *Blanche ou l'oubli*, Paris, éd. Gallimard.
- ARROY J., 1927. « In memoriam. Louis Delluc, 1890-1924 », *Cinéa-Ciné pour tous*, 15 mars, n° 81, p. 13-15.
- CATELAIN J., 1950. *Jaque Catelain présente Marcel L'Herbier*, Paris, éd. Jacques Vautrain.
- CLAIR R., 1970. *Cinéma d'hier, cinéma d'aujourd'hui*, Paris, éd. Gallimard (mise à jour d'un ouvrage de René Clair paru en 1951).
- COLBERT C. (de Cambo), 1923. *Le traitement de la tuberculose pulmonaire en clientèle*, Paris, éd. Maloine.
- CORNAZ O., 1929. « À propos de Louis Delluc », *Cinéa-Ciné pour tous*, 1^{er} et 15 avril (extrait dans TARIOL, 1965).
- CURRAL-COUTTET G., 1998. *Les folles années de Chamonix*, Paris, éd. France-Empire.
- DANIEL-ROPS, 1925. *Les Cahiers du mois, 16-17* (sur Louis Delluc) (extrait dans TARIOL, 1965).
- DELLUC G., 2002. *Louis Delluc, 1890-1924, l'éveilleur du cinéma français*, Périgueux, éd. Pilote 24 et Paris, Les Indépendants du 1^{er} siècle.
- DELLUC L., 1918. « En guérite », *Le Carnet de la semaine*, 18 août (coupure non signée, mais certainement de L. Delluc, compte tenu des détails personnels fournis et du style).
- DELLUC L., 1918-1922. Articles parus dans *Paris-Midi*.
- DELLUC L., 1919 a. *La Danse du Scalp*, Paris, éd. Grasset.
- DELLUC L., 1919 b. *Cinéma et Cie, confidence d'un spectateur*, Paris, éd. Grasset.
- DELLUC L., 1921 a. *La Jungle du Cinéma*, Paris, éd. La Sirène.
- DELLUC L., 1921 b. *Monsieur de Berlin*, Paris, éd. Fasquelle.
- DELLUC L., 1922. *Les Secrets du confessionnal*, Paris, éd. Le Monde nouveau.
- DELLUC L., 1923 a. *L'Homme des bars*, Paris, éd. La Pensée française. Réédité en 1991, par Le Castor astral, Pantin (préface d'Ange Philippe Léotard Tomasi).
- DELLUC L., 1923 b. *Les Cinéastes* (publié seulement dans DELLUC L., 1985).
- DELLUC L., 1985. *Écrits cinématographiques I, Le Cinéma et les cinéastes (Photogénie, Charlot, Les Cinéastes, La Jungle du cinéma)*, Paris, éd. Cinémathèque française (préface, repères chronologiques et présentations par P. Lherminier).

93. Ne figurent dans cette liste que les références appelées dans le texte. Pour les œuvres complètes de L. Delluc et la bibliographie générale, se reporter à DELLUC G., 2002, p. 430-433.

- DELLUC L., 1986. *Écrits cinématographiques II, Cinéma et Cie, Annexes, autres textes* (*Cinéma et Cie*, articles pour *Le Film*, *Paris-Midi*, *Comœdia illustré*, *Le Journal du Ciné-Club*, *Cinéa et Bonsoir*), Paris, éd. Cinémathèque française (présentations par P. Lherminier).
- DELLUC L., 1990 a. *Écrits cinématographiques II / 2, Le Cinéma au quotidien* (série quotidienne de *Paris-Midi* de 1919 à 1922, articles divers de *Paris-Midi*, *L'Esprit nouveau*, conférence au *Colisée*, *Choses de théâtre*, *Comœdia*, *Magasin pittoresque*, *La Pensée française*, *Le Théâtre* et *Comœdia illustré*, conférence au *Colisée*), Paris, éd. Cinémathèque française, associée aux éditions de l'Étoile et aux *Cahiers du Cinéma* (présentations par P. Lherminier).
- DELLUC L., 1990 b. *Écrits cinématographiques III, Drames de cinéma, Scénarios et projets de films*, Paris, éd. Cinémathèque française, associée aux *Cahiers du Cinéma* (présentations par P. Lherminier, filmographie et bibliographie).
- DELLUC L., 2016. *Le chemin d'Ernoa, La femme de nulle part, Fièvre, L'inondation*, avec bonus (entretiens avec G. Delluc, F. Roche et E. Francis, M. Gignac...), coffret de 3 DVD, Paris, Les Documents cinématographiques.
- DULAC G., 1994. *Écrits sur le cinéma (1919-1939)*, Paris, éd. Paris Expérimental (recueillis et présentés par P. Hillairet).
- FESCOURT H., 1959. *La Foi et les montagnes ou le septième art du passé*, Paris, éd. Montel.
- FOLLET L., 1998. « Louis Delluc. Lettres inédites à Aragon », dans *Recherches croisées. Aragon et Elsa Triolet*, n° 6, Annales littéraires de l'Université de Franche-Comté, Besançon, p. 215-239.
- FRANCIS È., 1949. *Temps héroïques. Théâtre. Cinéma*, Paris, éd. Denoël, 415 p., ill.
- FRANCIS È., 1952. « Il y a 28 ans mourait Louis Delluc », *Les Lettres françaises. Tous les arts. L'Écran français*, n° 146, 20-27 mars, p. 10. Voir aussi ARAGON, L'HERBIER, MODOT, MOUSSINAC, TOULOUT, 1952.
- FRANCIS È., MOUSSINAC L., SADOUL G., RIM C., 1964. *Les Lettres françaises*, 19-25 mars, n° 1021, p. 1 et 9.
- GANCE A., 1924. « À la mémoire de mon ami Delluc », *Aux Écoutes*, mars 1924.
- GANCE A., 1930. *Prisme*, Paris, éd. Gallimard (préface d'Élie Faure).
- GOREL M., 1934. « Louis Delluc », *Cinémonde*, 8 mars (extrait dans TARIOL, 1965).
- JEANSON H., 1971. *Soixante-dix ans d'adolescence*, Paris, éd. Stock.
- LANGLOIS H., 1986. *Trois cents ans de cinéma, Cahiers du cinéma / Cinémathèque française*, Paris.
- LEPROHON P., 1954. *Cinquante ans de cinéma français*, Paris, éd. Le Cerf.
- LEPROHON P., 1961. *Histoire du cinéma muet*, Paris, éd. Le Cerf (réédition, éd. d'Aujourd'hui, 1982).
- L'HERBIER M., 1952. « Il y a 28 ans mourait Louis Delluc », *Les Lettres françaises. Tous les arts. L'Écran français*, n° 146, 20-27 mars, p. 10. Voir aussi ARAGON, FRANCIS, MODOT, MOUSSINAC, TOULOUT, 1952.
- L'HERBIER M., 1961. « Hommage à Louis Delluc », notes pour le *Télé-Ciné-Club* du 6 mars, *La Semaine Télé*, n° du 5 au 11 mars 1961.
- LHERMINIER P., 1984. *Jean Vigo*, Paris, éd. Pierre Lherminier / Film Éditions.
- LHERMINIER P. Textes de présentation des œuvres de Louis Delluc, dans DELLUC (L.), 1985, 1986, 1990 a et b.

- LHERMINIER P., 2008, *Louis Delluc et le cinéma français*, Paris, éd. Ramsay Poche.
- LHERMINIER P., 2012. *Annales du cinéma français : Les voies du silence 1895-1929*, Paris, Nouveau Monde éditions.
- MITRY J., 1973. « Louis Delluc, 1890-1924 », dans *Anthologie du cinéma*, Paris, éd. L'Avant-Scène et C.I.B., p. 3-56. Le vrai nom de Jean Mitry est Jean René Pierre Goetgheluck Le Rouge Tillard des Acres de Presfontaines (PASSEK, 1995). Il a bien fait de prendre un pseudonyme.
- MODOT G., 1952. « Il y a 28 ans mourait Louis Delluc », *Les Lettres françaises. Tous les arts. L'Écran français*, n° 146, 20-27 mars, p. 10. Voir aussi ARAGON, FRANCIS, L'HERBIER, MOUSSINAC, TOULOUT, 1952.
- MORIZOT J., SCIZE P. et GALTIER-BOISSIÈRE J., 1920. « Ève Francis », *Ciné pour tous*, 9 octobre.
- MOUSSINAC L., 1945. *Le Radeau de la Méduse, journal d'un prisonnier politique, 1940-1941*, Paris, éd. Hier et aujourd'hui.
- MOUSSINAC L., 1946. *L'Âge ingrat du cinéma*, Paris, éd. Le Sagittaire. Ce livre regroupe, entre autres textes : *Naissance du cinéma* (écrit en 1920-1924) de 1925, dédié « à la mémoire de Louis Delluc, poète, cinéaste et ami ».
- MOUSSINAC L., 1952. « Il y a 28 ans mourait Louis Delluc », *Les Lettres françaises. Tous les arts. L'Écran français*, n° 146, 20-27 mars, p. 10. Voir aussi ARAGON, FRANCIS, L'HERBIER, MODOT, TOULOUT, 1952.
- MOUSSINAC L., 1964. *Hommage après son décès*. Voir RUBENS, 1964 et ARAGON, 1964.
- MOUSSINAC L., 1965. *Mémoires inédits*, communiqués par M^{me} Léon Moussinac (extrait dans TARIOL, 1965).
- MOUSSINAC L., SADOUL G., JEANNE R., FRANCIS È., SOUEF C., 1949. Numéro spécial de *Ciné-Club*, 2^e année, n° 6, mars (cité par TARIOL, 1965).
- OLIER F. et QUÉNEC'H DU J.-L. *Hôpitaux militaires dans la guerre 1914-1918*, Louviers, éd. Ysec.
- PASSEK J.-L. (sous la direction de), avec CIMENT M., CLUNY C. M., FROUARD J.-P. et al., 1995. *Dictionnaire du cinéma*, Paris, éd. Larousse.
- PENAUD G., 1999. *Dictionnaire biographique du Périgord*, Périgueux, éd. Fanlac.
- RÉOUVEN R., 1976. « L'impossible pendaison d'Almeryda », dans *Les Morts mystérieuses, Historia* n° spécial, 356 bis, p. 42-47, ill.
- ROSSY-DELLUC S. et T., 1991. « Trois cartes postales de jeunesse de Louis Delluc », *Actes du Congrès de la Fédération historique du Sud-Ouest, Bergerac 1990*, Bordeaux / Périgueux, éd. FHSO / SHAP, p. 593-599, ill.
- RUBENS M.-J., 1964. « Léo Moussinac (biographie, bibliographie et extraits des œuvres) », *Doc 64*, n° 27, novembre 1964, mensuel de *Art et Culture*, Paris, (couverture par Jean Lurçat).
- SALÈS GOMÈS P. E., 1957. *Jean Vigo*, Paris, éd. Le Seuil.
- SCIZE P., 1949. « Le film muet (1918-1930) », dans *Le Cinéma par ceux qui le font*, Paris, éd. Fayard.
- TARIOL M., 1965. *Louis Delluc*, éd. Seghers, 185 p., ill.
- TOULOUT J., 1952. « Il y a 28 ans mourait Louis Delluc », *Les Lettres françaises. Tous les arts. L'Écran français*, n° 146, 20-27 mars, p. 10. ARAGON, FRANCIS, L'HERBIER, MODOT, MOUSSINAC, 1952.

En Dordogne, pendant la débâcle de juin 1940, avec maître Isorni et l'Inspection générale du Service de Santé des Armées

par Dominique CHARIÉRAS

En resituant les événements dans un cadre plus général, le présent article nous invite à suivre le célèbre avocat Jacques Isorni dans ses pérégrinations « guerrières » de mai et juin 1940 au sein de l'Inspection générale du Service de Santé des Armées à laquelle il fut affecté durant la « drôle de guerre », de Brinches à Saint-Pierre-de-Chignac, en passant par Périgueux et la cité de Clairvivre, tel qu'il les décrit dans le premier tome de ses Mémoires.

En effet, le 5 septembre 1939, Jacques Isorni ¹ (fig. 1) rejoint l'hôpital militaire du Val de Grâce en qualité de caporal-infirmier ; il est nommé à

1. Jacques Isorni (1911-1995), avocat, est notamment connu pour avoir défendu le maréchal Pétain lors de son procès à la Libération ; il fut député de 1951 à 1958.

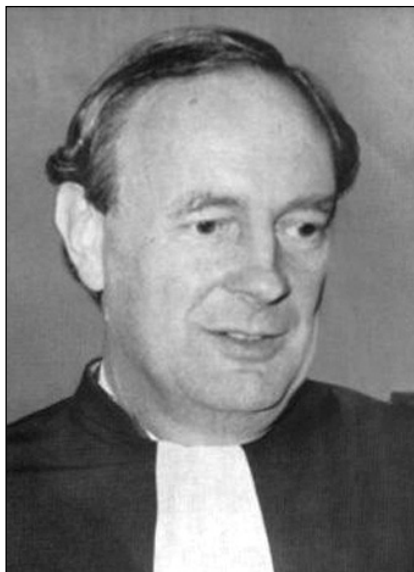


Fig. 1. Jacques Isorni.

l'Inspection générale du Service de Santé, au Grand Quartier général, avec une dizaine de camarades, la plupart, comme lui, originaires du Train des Équipages. Dès les premiers jours de septembre 1939, tandis que le général Gamelin et ses officiers de liaison s'installent au château de Vincennes et le général Georges avec le G.Q.G. à La Ferté-sous-Jouarre, l'ensemble des services, commandements des réserves générales et inspections des armes et services s'implantent dans vingt-quatre bourgades ou châteaux des bords de la Marne, autour de Meaux. Voici ce que nous en dit Jacques Isorni :

« C'était à qui trouverait le plus beau château. Ces recherches étaient faites avec la conviction que, la guerre devant être longue, on ne la gagnerait que confortablement logés. D'après ce qu'on savait, nous avions le temps. En train de dévorer la Pologne de complicité avec les Russes, les Allemands nous laissaient à nos jeux. Nous obtînmes le château de Brinches. » Et plus loin : « Notre groupe d'officiers

était composé du médecin-général inspecteur Plisson assisté de deux adjoints médecins militaires de carrière, le colonel Liégeois et le commandant Rolling, du commandant d'administration Meyer et de deux illustres consultants, l'un le célèbre pédiatre Robert Debré, père de Michel, l'autre le chirurgien non moins célèbre Lardennois, tous les deux lieutenants-colonels. »

En l'absence de missions précises le plus souvent, de longues journées monotones vont s'écouler ainsi dans cette demeure des bords de Marne jusqu'au 10 mai 1940, date du déclenchement de l'attaque allemande en Belgique et dans les Ardennes. Les événements vont alors se précipiter : nominations du Maréchal Pétain au gouvernement et de Maxime Weygand comme généralissime en remplacement de Gamelin ; et devant le reflux de plus en plus important de troupes venant du front, le G.Q.G. allait décréter le repli vers le sud de l'ensemble du Haut État-Major et des services établis entre Vincennes, La Ferté-sous-Jouarre et Meaux. Commence alors un mouvement inexorable de retraite, sur la Loire dans un premier temps, puis dans le centre et le sud pour le G.Q.G. comme pour nombre d'unités, ou ce qu'il en restera après les combats de mai et juin 1940.

Le 10 juin, départ pour la Loire, première étape au château de Saint-Brisson-sur-Loire. Selon J. Isorni :

« Les routes étaient dégagées, libres. Aucun nuage dans le ciel, un soleil de juin magnifique. À Melun, que nous avons atteint facilement, les femmes

étaient vêtues de robes claires et transparentes, quelques-unes s'abritaient sous des ombrelles, avec cet air qu'elles ont de prendre des vacances et de se montrer. »

Traversée du pont de Gien, miné, et qui allait sauter quelques jours plus tard. Installation sommaire à Saint-Brissson entre Gien et Briare où se trouve l'essentiel du G.Q.G. Mais, déjà, le 15, il faut reprendre la route vers le sud :

« Les habitants de Gien avaient eux aussi reçu l'ordre d'évacuer. C'était un flot misérable qui coulait sur nous et rejoignait celui d'hommes et de femmes venus de beaucoup plus loin. [...] À Briare, je ne découvris qu'un autobus parisien, aucun des deux camions qu'on nous avait promis. L'autobus suivit péniblement le chemin encombré jusqu'à Saint-Brissson. »

À 16 heures, le convoi de l'Inspection générale du Service de Santé quitte les bords de Loire, direction Vichy.

Les 16 et 17 juin à Vichy. À peine installés dans une école de la ville, un nouvel ordre tombe : il faut reprendre la route pour le camp de La Courtine, avec l'ensemble du G.Q.G. :

« Au milieu d'une file interminable de camions, je récupérai ceux qui nous étaient destinés et les dirigeai jusqu'à l'école. [...] En raison de l'embouteillage, il fallut deux heures pour sortir de la ville. »

Et voici l'arrivée à La Courtine le 17 au soir :

« La pluie n'avait pas cessé. À perte de vue, on découvrait l'alignement de casernements immenses, gris comme des prisons. [...] Une foule désordonnée de généraux et d'officiers supérieurs mal rasés, les imperméables détrempés, souliers crottés, erraient épuisés, l'air ahuri, presque apeurés. »

J. Isorni nous dépeint l'ambiance de déroute, d'indiscipline et de quasi révolte que les derniers événements semblent faire souffler sur ce camp de La Courtine, dernier refuge du haut commandement français pendant les journées des 18 et 19 juin 1940. Le G.Q.G. vit, en effet, ses dernières heures ou presque ; il doit quitter le plateau de Millevaches, ainsi que les villes d'Ussel mais aussi de la Bourboule et du Mont-Dore qu'il avait investies. Pour certaines unités, on s'approche de la dislocation, comme ce devait être le cas pour l'Inspection générale du Service de Santé. La dernière partie de ce périple « à marche forcée » commence alors pour cette formation qui va poursuivre sa route vers le sud-ouest et séjourner en Dordogne pendant une quinzaine de jours au hasard d'hébergements inattendus ou pittoresques :

« Nous partîmes vers midi. Je n'avais pas le cœur à regarder le paysage. [...] En fait, depuis dix jours, nous fuyions presque sans arrêt. Les liens de

famille et d'amitié étaient distendus par l'ignorance. Dans ma famille, nous étions cinq garçons mobilisés. »

À partir de cette date, le groupe va se trouver ballotté d'un hébergement précaire à un autre, au milieu du flot des réfugiés. L'arrivée à Périgueux, ce 20 juin au soir, se fera par Tulle, Brive et Terrasson :

« À Tulle, nous fûmes bloqués par d'interminables convois sanitaires. Eux seuls donnaient encore l'idée d'un combat. Insoucians, les gens se promenaient au milieu des rues. »

Dans l'inorganisation la plus totale de ce repli, depuis Briare surtout, les points de chute devenaient très compliqués. C'est l'hôpital de Périgueux qui devait assurer ce premier hébergement en mettant à la disposition de cette formation... une salle de malades !

« Comment avait-on pu ordonner à des militaires, même défaits, même du Service de Santé, de coucher au milieu d'eux ? On les écoutait mourir, nous qui étions des soldats en fuite. »

Cette situation ne pouvant se prolonger, le médecin-général Plisson prend la décision de diriger le service vers la cité sanitaire de Clairvivre, dès le 21 après-midi. C'est ainsi que le convoi, composé cette fois de deux camions, part pour Salagnac et Clairvivre (fig. 2).



Fig. 2. La cité de Clairvivre (coll. SHAP, fonds P. Pommarède).

« Ne vivaient là, dans des pavillons, des chalets et des jardins, que des tuberculeux, la plupart arrivés des sanatoria d'Alsace. Cette irruption de soldats, au cœur d'une ville réservée et préservée, créa une impression désastreuse. En revanche, l'impression qu'elle fit sur nous était extraordinaire. Il semblait que, surgissant de la misère d'un monde détruit, nous avions abordé à quelque cité cythéréeenne de l'amour. »

« Voyez-vous, me dit le médecin-capitaine Collin, dans les grands ensembles de malades, dans le rapprochement des hommes et des femmes, dans les sanas mixtes, on assiste presque toujours à ces phénomènes d'excitation collective. »

Mais ce séjour à Clairvivre n'allait pas durer plus que les précédents, c'est-à-dire 24 heures ! Il fallait reprendre la route en sens inverse pour attendre la dislocation, encore une dizaine de jours, au Puy d'Eyliac (fig. 3). Redonnons la parole à J. Isorni :

« Nous avons gagné, près de la demeure de Lardimalie, le Puy d'Eyliac. Nous habitions une vaste maison à un étage, abandonnée par ses propriétaires, qui rappelait les maisons coloniales. Elle était entièrement entourée de vignes. »



Fig. 3. Le château du Puy à Eyliac
(avec l'aimable autorisation de M^{me} de Montaudry).

C'est aussi dans ce village, non loin de Saint-Pierre-de-Chignac, que la « bizarre équipe de Brinches » allait apprendre l'appel lancé par le général De Gaulle le 18 juin et, peu de temps après, la signature de l'armistice. Quelques journées bucoliques s'écoulèrent encore à consommer les dernières conserves disponibles jusqu'au 5 juillet, jour où le médecin-général Plisson vint donner lecture d'un ordre du jour du général Weygand selon lequel l'Inspection générale du Service de Santé était dissoute.

M^e J. Isorni passe ses derniers jours de soldat à Saint-Pierre-de-Chignac, dans une étable !... Finie la vie de château ! Le village était déjà envahi par des restes de troupe et se trouvait saturé. Démobilisé le 23 juillet, il rejoint Chamalières puis Clermont-Ferrand. Il rend son paquetage à l'hôpital complémentaire Saint-Gabriel de cette ville puis rejoint Paris.

« Ma "guerre" en uniforme, ma "guerre" stupide avait pris fin. »

D. C.

Bibliographie

- ISORNI Jacques, 1984. *Mémoires (1911-1945)*, tome 1, Paris, éd. R. Laffont.
- AMOUROUX Henri, 1976. *La grande histoire des Français sous l'Occupation*, tome 1, *Le peuple du désastre (1939-1940)*, Paris, éd. R. Laffont.
- GARÇON Ségolène, 2007. « Travailler au Grand Quartier général des forces terrestres en 1939-1940 », *Revue historique des armées*, n° 248 [en ligne le 01/09/2008] (à partir de sa thèse de l'École des Chartes).

DANS NOTRE ICONOTHÈQUE *

Quand Charles Garnier et le baron Justus von Liebig redonnaient vie aux squelettes de l'abri Cro-Magnon

par Brigitte et Gilles DELLUC

Au printemps de 1868, les ouvriers de François Berthoumeyrou dégagent un abri sous-roche, comblé depuis des millénaires, à la base du rocher de Cro-Magnon aux Eyzies (Dordogne). Ils veulent récupérer des sédiments pour recharger le chemin qui mène à la gare, elle-même en service depuis août 1863. Surprise : ces travaux de voirie mettent au jour des squelettes, des outils de silex, des os de renne et même un fragment de défense de mammouth ! Enthousiasme : la presse, scientifique ou non, se fait l'écho de la découverte ; le géologue Louis Lartet vient soigneusement examiner cette sépulture ; le savant Paul Broca étudiera bientôt les ossements exhumés. L'abri est devenu aujourd'hui un musée de site exemplaire, inauguré en 2014 par le Pr Yves Coppens.

Peu à peu, on s'apercevra que le « vieillard » de Cro-Magnon est frappé par une maladie osseuse (une histiocytose). On sait aujourd'hui que ces squelettes remontent au Gravettien inférieur soit à 28 000 ans.

* Les documents iconographiques présentés dans cette rubrique sont archivés à la SHAP.

Peu d'années après cette extraordinaire trouvaille, un diorama grandeur nature et une chromolithographie publicitaire présenteront une reconstitution manifestement inspirée par l'abri Cro-Magnon et animée par des personnages.

Une photographie (fig. 1) représente ce diorama qu'admireront les quelque 32 millions de visiteurs de l'Exposition universelle de Paris de l'été 1889, commémorant le centenaire de la Révolution française : un faux rocher creusé, non d'un large abri, mais d'un porche de grotte. Au premier plan, un homme de Cro-Magnon, court-vêtu d'un pagne et rentrant de la chasse, et deux charmantes jeunes femmes, aux seins dénudés, s'affairant à des travaux de couture. À leurs pieds, un texte encadré commentait la scène.

La chromolithographie (fig. 2), inspirée peu après par cette reconstitution, intitulée « Repas familial à l'âge de pierre » et éditée à la gloire de l'extrait de viande Liebig, montre à peu près la même scène... À deux détails près : le jeune chasseur, tout fier, présente son gibier digne de Tartarin (un ours !), tandis qu'autour d'un feu rôtissant une pièce de viande, on dénombre une blonde jeune femme, un enfant, un adulte et un vieillard.

Ces deux images ont déjà figuré dans le *Bulletin* de notre Compagnie¹. Elles ont retenu l'attention d'une lectrice et d'un lecteur qui nous ont fait l'honneur de nous demander l'origine de ces documents. Voici ces deux itinéraires un peu compliqués...



Fig. 1. Diorama de Charles Garnier (Exposition universelle de Paris, 1889).
Il est inspiré par la découverte de l'abri Cro-Magnon.

1. BOUGARD et DELLUC, 2014, p. 276-277. Texte publié à l'occasion de l'inauguration du musée de l'abri Cro-Magnon.



Fig. 2. Chromolithographie Liebig (vers 1890).
Elle est inspirée par le diorama de Charles Garnier.

De l'Opéra de Paris à l'abri Cro-Magnon

Disons-le tout de suite. Le diorama de l'Expo est l'œuvre de Charles Garnier (1825-1898) (fig. 3). Oui, une œuvre de l'architecte de l'Opéra de Paris ! Ce Parisien est alors très célèbre : depuis 1861, il est en train de construire pour Napoléon III ce magnifique monument ² et, en même temps, il est l'architecte conseil de l'Exposition ³. Frantz Jourdain, critique d'art et architecte de « la Samaritaine », d'origine belge, consacre un intéressant texte, dans *L'Illustration* du 4 mai 1889 ⁴, à une série de reconstitutions (à base de plâtre sur une carcasse de toile de jute), réalisées en une année par Charles Garnier pour illustrer une partie de l'exposition consacrée à l'histoire de l'habitation :

2. Retardé par la guerre et la Commune, il ne sera inauguré qu'en 1875... par le président Mac-Mahon. Il se nomme *Opéra Garnier* depuis l'inauguration de l'Opéra Bastille en 1989. On doit aussi à Charles Garnier l'Opéra et le Casino de Monte-Carlo.

3. C'est l'avant-dernière réalisation de Charles Garnier.

4. JOURDAIN, 1889. L'Exposition fut ouverte du 6 mai au 31 octobre 1889.

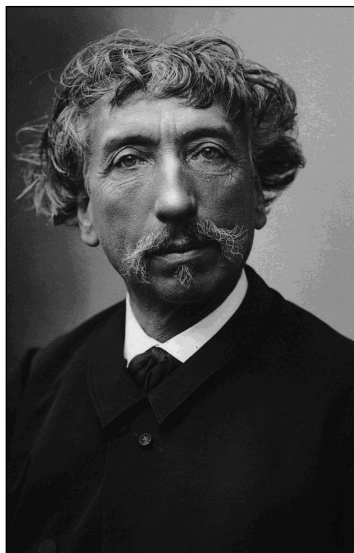


Fig. 3. *Charles Garnier*. Architecte de l'Opéra. Auteur du diorama de l'abri Cro-Magnon.



Fig. 4. *Dessin préparatoire de Charles Garnier pour son diorama*. Il donne une idée du grand rocher creusé de l'abri préhistorique.

« Que penserait notre ancêtre le troglodyte, pauvre être inconscient et bestial [*sic*], qui se sentait à la merci des fauves, si, ressuscitant brusquement, il sortait du roc en staff de M. Garnier ? Je ne sais ce qui se passerait sous son crâne, mais, étant donné qu'il y avait de l'enfant chez ce primitif, il imiterait peut-être simplement notre exemple, et contemplerait simplement cette série de maisonnettes dont l'architecte de l'Opéra a réalisé une bien amusante restauration.

Que les esprits chagrins n'aillent pas ergoter sur le plus ou le moins d'authenticité de certains morceaux, sur la probabilité des colorations, sur la justesse des arrangements, sur la possibilité de la construction. M. Garnier a trop d'esprit pour prétendre avoir dessiné, en cinquante ou soixante semaines, une page d'impeccable archéologie [...]. Lorsqu'on s'éloigne des temps historiques, on ne trouve plus aucun renseignement sur l'habitation privée aux époques primitives.

La série qui commence par l'antre d'un troglodyte se continue par les huttes de branches d'arbres de l'époque du renne, les abris lacustres de l'âge du bronze et ceux en torchis de l'âge du fer. »

Les dessins préparatoires de cette *Histoire de l'Habitation* ont été conservés (fig. 4). Ces 44 maisonnettes occupaient toute la largeur végétalisée du Champ de Mars, presque en bordure de l'avenue de la Motte-Picquet, parallèlement à l'Exposition maritime longeant la Seine (au pont d'Iéna). La reconstitution de l'abri de Cro-Magnon, au début de la série, se trouvait donc

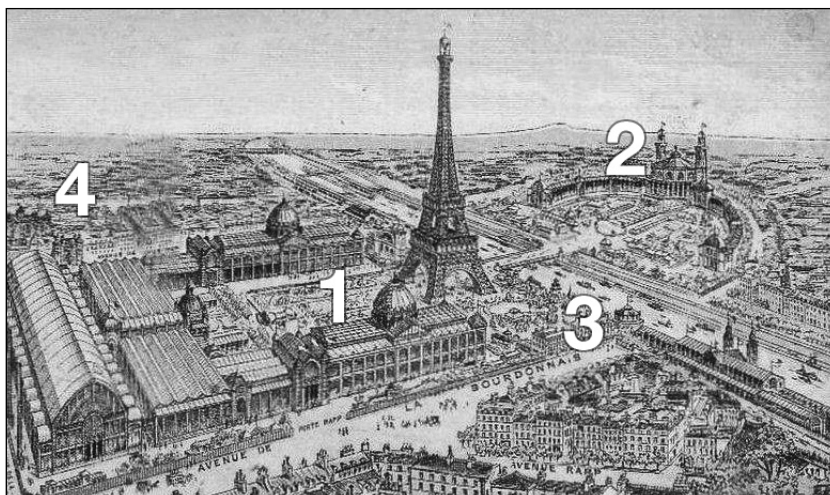


Fig. 5. *L'Exposition universelle de Paris, 1889. Vue générale* : 1 - Champ de Mars et Tour Eiffel ; 2 - Palais du Trocadéro (côté Passy : futur Musée de l'homme) ; 3 - Diorama de l'abri préhistorique (Histoire de l'Habitation) ; 4 - Reconstitution de la forteresse de la Bastille.

en amont, près du débouché de l'avenue de La Bourdonnais, jouxte une porte d'entrée et au pied de la toute jeune Tour Eiffel, construite pour l'Expo. Elle éclipse une superbe reconstitution de la Bastille (fig. 5). Ce qui fait dire à Frantz Jourdain, peu enthousiasmé par l'œuvre (provisoire, pense-t-on alors) de Gustave Eiffel qu'il oppose à l'abri Cro-Magnon de Charles Garnier :

« Par une piquante coïncidence, la Tour Eiffel se dresse à côté de l'Histoire de l'Habitation, de sorte que, d'un seul regard, on peut embrasser le chemin parcouru par l'Homme, depuis que, poussé par la nécessité, il a cherché une retraite dans l'excavation d'un rocher, jusqu'au jour où il a élevé cette gigantesque ossature métallique sans besoin réel, presque par désœuvrement, pour amuser la foule, en passe-temps de civilisé blasé. »

On connaît la suite : le diorama a disparu et la Tour Eiffel est devenue l'emblème de Paris...

De la *Liebig Company* à l'abri Cro-Magnon

C'est ce diorama qui a inspiré, un peu plus tard, une chromolithographie vantant l'extrait de viande du baron Justus von Liebig (1803-1873) (fig. 6). Étudiant à la Sorbonne, ce savant était déjà admiré notamment par Cuvier, Gay-Lussac, Geoffroy Saint-Hilaire et quelques autres. Devenu professeur de chimie à l'université de Munich jusqu'à sa mort, il confirme en 1847 qu'un dérivé

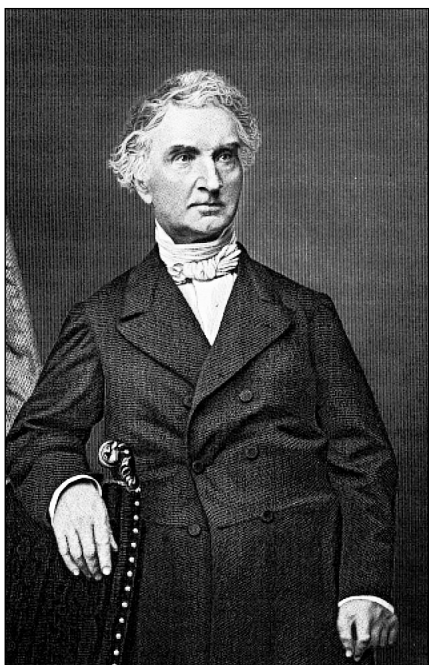


Fig. 6. Le baron Justus von Liebig. Chimiste, fondateur de l'agriculture industrielle, créateur de l'*Extrait de viande* et initiateur des chromolithographies publicitaires.

d'acide aminé, la créatine, découverte par le Français Eugène Chevreul, était l'élément essentiel du muscle et du cerveau⁵. Il démontre que cette substance est en plus grande abondance dans les muscles de renards sauvages que dans ceux vivant en captivité... Il est considéré comme le fondateur de la chimie mise au service de l'agriculture, le père de l'agriculture industrielle, en prônant notamment l'usage de l'azote pour enrichir les engrais⁶, dont il fonde la première usine allemande de production.

À Londres, en 1865, il crée la société multinationale *Liebig's Extract of Meat Company*. Il fait abattre des millions de bovins et, suivant l'exemple des pharmaciens chimistes français A. Parmentier et J.-L. Proust, produit, dans son usine de Fray Bentos (Uruguay), le *Véritable extrait de viande Liebig* : des petits pots hermétiques en céramique, ornés de sa signature⁷. C'est un condiment pour toutes les préparations culinaires et pour l'assaisonnement de son bouillon de légumes *Oxo*⁸.

À la fin de sa vie, à partir de 1872, et dans les décennies suivantes, la *Liebig Company* en fait la « réclame », comme on disait alors, grâce à de belles chromolithographies, sur des milliers de sujets, y compris la Préhistoire : scènes de chasse (notamment à Solutré)⁹, usage de « la lampe en argile des habitants [*sic*] des cavernes », cuisson de venaison à la broche... (fig. 7a et 7b). Ces « chromos » seront diffusés partout et collectionnés par beaucoup, y

5. Elle est aujourd'hui vendue aux athlètes et aux culturistes et ne fait pas partie des produits dopants.

6. On se souvient que l'azote est le constituant fondamental des protéines du corps humain, donc des viandes.

7. La viande est hachée, bouillie et débarrassée de l'albumine et des graisses, puis réduite.

8. Au verso des chromos, on lit que cet extrait de viande se conserve « indéfiniment » car il est « entièrement dépourvu de graisse, d'albumine et de gélatine ». Ce « pur jus de bœuf concentré » convient particulièrement aux malades et convalescents, sans compter les marins « soumis presque exclusivement au régime de la viande salée ». Auto-proclamé « Hors concours », il ne concourt plus dans les expositions depuis 1885. Il survivra, avec adjonction de sel, sous le nom de *Viandox* puis de *Knorr*.

9. Les chevaux de la Roche de Solutré (Saône-et-Loire) étaient, croyait-on au XIX^e siècle, contraints à un « saut de la mort » par les chasseurs, selon un roman d'Adrien Arcelin.

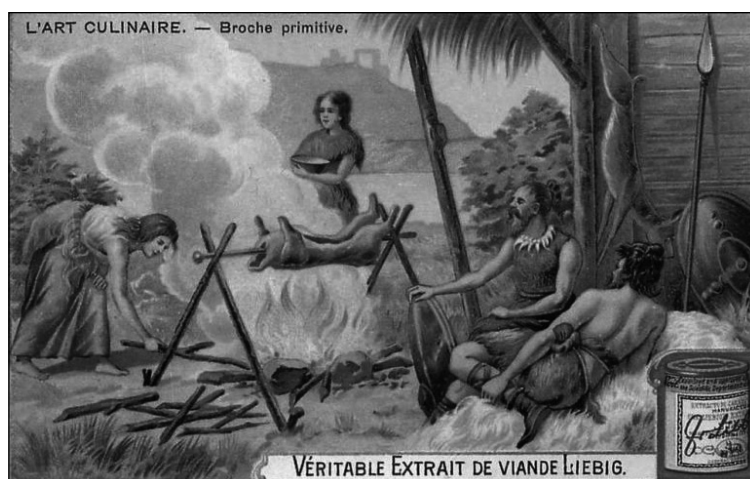


Fig. 7a et 7b. a - *Lumière et luminaire*. Chromolithographie Liebig (les « habitants » d'une caverne) ; b - *L'art culinaire. Broche primitive* (Âge des Métaux).

compris dans notre pays, vaincu en 1870 par l'Allemagne¹⁰. Très à la mode dans le monde entier, ils font même une place aux truffes du Périgord pour l'Allemagne¹¹ (fig. 8).

Le sujet de ce « Repas familial à l'âge de pierre » donne une idée très particulière des conceptions de l'époque en matière de chasse, de famille et

10. L'inventaire Sanguinetti (en ligne) recense près de 2 000 séries de 6 chromos chacune.

11. C'est ici la *Tuber cibarium nigrum* (vieux nom de notre *melanosporum*).



Fig. 8. Trüffel (*Tuber cibarium*). Frankreich (Périgord). Chromolithographie Liebig.

de nutrition préhistoriques. La chasse ? Le Nemrod préhistorique (semblant frappé d'une gynécomastie...) porte, sur l'épaule, un arc, arme de chasse inconnue au début du Paléolithique supérieur. La famille ? On ne sait pas grand-chose des systèmes de parenté au Paléolithique¹², mais les Cro-Magnons n'ont jamais habité les cavernes, obscures, humides et vite enfumées... La nutrition ? Ce repas carné illustre la représentation classique de la légende de Cro-Magnon, carnivore, comme on l'a longtemps imaginée. Cette consommation exclusive de viande était une idée reçue, alors que ces Cro-Magnons, nos semblables, les premiers Hommes anatomiquement modernes, étaient, comme nous, omnivores.

Mais, naguère, les préhistoriens ne s'intéressaient qu'aux ossements du gibier et aux beaux outils¹³.

B. et G. D¹⁴.

Bibliographie

- BOUGARD E. et DELLUC G., 2014. « Cro-Magnon. Images et anecdotes », *BSHAP*, t. CXLI, p. 276-277.
- DELLUC G. (avec la coll. de DELLUC B.), 2016. *Cro-Magnon (Homo sapiens). Le premier d'entre nous*, Bordeaux, éd. Sud Ouest.
- JOURDAIN F., 1889. « L'Exposition universelle à vol d'oiseau », *L'Illustration*, 4 mai, 2 p., ill. et plans.

12. L'ADN vient de permettre d'identifier les premières familles chez des Néandertaliens des Asturies et des Néolithiques de Saxe (El Sidrón et Eulau).

13. DELLUC G., 2016.

14. Département de Préhistoire du Muséum national d'Histoire naturelle (gilles.delluc@orange.fr).

NOTES D'ÉPIGRAPHIE DU PÉRIGORD – 5

Les faux épigraphiques, une étude à part entière

par François MICHEL

Il peut paraître paradoxal de considérer l'étude de l'épigraphie sous l'un de ses aspects les plus critiquables. Cependant, de tous temps, des faussaires ont sévi dans le monde scientifique, animés par le désir de se donner l'image de savants, de créer des preuves afin de corroborer leurs idées, voire même par simple goût du lucre. Ce type d'individu existe et leurs créations animent encore bien des débats : il faut donc en tenir compte.

Cependant, d'autres personnages ont pu manquer de perspicacité au point de ne pas reconnaître, sous les faux, des textes authentiques, ou encore s'avérer par principe très sévères avec certains auteurs, et parfois plus qu'il ne convenait. Il est donc temps de présenter, même sommairement, un panorama des inscriptions réputées « fausses » de Périgieux, de leurs auteurs et, le cas échéant, d'évaluer leur importance à la lueur des récents acquis de l'épigraphie.

Qu'est-ce qu'un faux épigraphique ?

Théoriquement, un faux épigraphique n'a pas d'existence matérielle. S'agissant d'une forgerie, il ne peut nous avoir été transmis que sous la forme

d'un texte qui se trouve encore à l'état brut, sur un manuscrit, ou qu'un auteur reprend par ouï-dire auprès d'un contemporain¹.

Un texte peut également apparaître sur un dessin censé reproduire un monument bien réel. Le plus éclatant des faussaires, à ce sujet, est évidemment Pierre Beaumesnil (1723-1787), comédien ambulant et correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Étonnamment prolix, cet homme, avant la Révolution, a communiqué à l'Académie plusieurs recueils de dessins dont le thème principal concerne l'archéologie. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce personnage fort intéressant dont les Archives départementales de la Dordogne conservent l'un des cahiers².

Enfin, un faux épigraphique peut avoir été réellement fabriqué au point qu'il en existe une épreuve sur pierre. Le cas le plus emblématique de ces faussaires doués est celui de Maximilien-Théodore Chrétin, dont les faux avérés ont fait de Nérac, au XIX^e siècle, une capitale de l'épigraphie : plusieurs bas-reliefs qui y ont été trouvés ont en effet laissé présager que l'empereur Tétricus et son épouse, au III^e siècle, avait doté cette petite ville de monuments imposants³. Ce n'est qu'à l'issue de deux procès, l'un tenu en première instance à Nérac en 1835, l'autre en appel à Agen en 1836, que M.-Th. Chrétin a admis avoir fabriqué des inscriptions dont certaines sont encore visibles à Toulouse et qui se révèlent d'une facture extrêmement soignée. Qui plus est, elles respectent les fondamentaux de l'épigraphie, ce qui explique qu'à l'époque, l'on ait longtemps hésité à les reconnaître pour fausses. Depuis, plusieurs faux attribués à M.-Th. Chrétin ont été reconnus, ce qui fait de ce personnage une célébrité dans le monde de l'épigraphie⁴.

Les recensements des inscriptions réputées fausses de Périgueux

Lorsqu'il catalogue les inscriptions de Périgueux dans ses *Antiquités de Vésone*, le comte de Taillefer intègre certes celles qui proviennent des cahiers de Beaumesnil, mais prend la peine de préciser l'origine des textes qu'il publie ; il ne les mentionne pas moins, et c'est probablement les pertes qu'il a lui-même subies durant la tourmente révolutionnaire qui le rendent moins critique au regard du fait que nombre de textes ont disparu.

1. Comme celui que W. de Taillefer rappelle lui avoir été communiqué par « un vénérable ecclésiastique », cf. W. de Taillefer, *Antiquités*, 1826, p. 663, n° 17 et p. 667.

2. F. Michel, « Le cahier de dessins de Pierre Beaumesnil », *Mémoire de la Dordogne*, 2, 1993, p. 20-23.

3. H. Delpont, *Histoire d'une arnaque. Maximilien-Théodore Chrétin et l'Empire de Tétricus*, Agen, 2006 : documenté, vivant et drôle, cet ouvrage dépeint avec précision les mécanismes de la forfaiture de M.-Th. Chrétin et de A. du Mège.

4. Ph. Mesnard, F. Michel, « Afrique, Numidie, Maurétanie, Corse et Sardaigne dans un faux de Nérac (CIL XIII, 76*) », à paraître dans *L'Africa Romana, Atti del XXI^o Convegno di Studio*, Rome, 2018.

Le premier savant à avoir établi une liste de textes faux à Périgueux est Émile Espérandieu⁵. Il n'en dénombre pas moins de quinze qu'il attribue pour la plupart à l'imagination de P. Beaumesnil, et son jugement sans appel est terriblement incisif. En témoigne page 100 cette annotation lapidaire : « ce fragment n'est à suspecter que parce que celui qui l'a rapporté ne mérite aucune confiance ». On ne prête qu'aux riches !

Cependant, cette attitude trop systématique ne manque pas de lui jouer des tours. C'est en effet parfois à tort qu'il vilipende P. Beaumesnil, par exemple lorsqu'il attribue au comédien un texte mentionné par W. de Taillefer et le catalogue comme faux⁶. Il néglige le fait que le comte ne mentionne nullement le comédien, mais « un vénérable ecclésiastique » que l'on identifiera ultérieurement comme l'abbé du Grézeau⁷. Du reste, ce texte qui mentionne Auguste et son épouse Livie (fig. 1) fait encore objet de débats à la fin du XIX^e siècle, puisque É. Galy le mentionne à deux reprises comme une inscription détruite⁸.

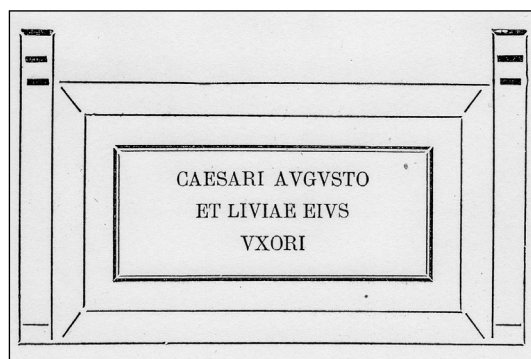


Fig. 1. Fac-similé de l'inscription mentionnant Auguste et Livie (réf. notes 6 à 8).

Otto Hirschfeld, en élaborant le *CIL* XIII, n'est pas plus tendre avec P. Beaumesnil qu'avec le comte de Taillefer. Il recense comme faux non seulement les textes identifiés par É. Espérandieu, mais en ajoute également d'autres au nombre desquels, *horresco referens*, la table pascale de l'église Saint-Étienne de la Cité (113*), qu'il ne craint pas de ranger parmi les *falsae vel alienae* tout en reconnaissant qu'elle est d'époque médiévale. De même, une inscription venant du clocher de Saint-Front est identifiée comme un faux alors qu'il s'agit probablement aussi d'un texte médiéval (112*).

Ces attitudes étaient outrancières et les inscriptions ont mérité des commentaires plus nuancés. Ainsi J.-P. Bost et G. Fabre ont-ils très récemment publié un ouvrage sur les inscriptions de Périgueux et n'ont pas manqué d'aborder la question des fabrications érudites⁹. Pierre Beaumesnil fait évidemment l'objet de toute leur attention, mais, au contraire de leurs

5. É. Espérandieu, *Inscriptions*, 1893, p. 95-100.

6. É. Espérandieu, *Inscriptions*, 1893, p. 98-99, n° 12*.

7. W. de Taillefer, *Antiquités*, 1826, p. 663, n° 17, et p. 667 ; É. Galy, *Cybèle*, 1878, p. 317-318 ; *CIL* XIII, 105*.

8. É. Galy, *Catalogue du Musée archéologique du département de la Dordogne*, Périgueux, 1862, p. 41, ad n° 244 ; É. Galy, *Cybèle*, 1878, p. 317.

9. J.-P. Bost, G. Fabre, *ILA, Pétrucos*, 2001, p. 41-44.

prédécesseurs, ils se gardent bien de le juger à l'emporte-pièce. Certes notent-ils que Pierre Beaumesnil se laisse souvent emporter par son imagination ; ils observent cependant que lorsque le comédien réalise un faux, il travestit des textes déjà existants, les recompose et prend la précaution d'y mêler des références issues du monde des érudits de l'époque. Le travail de ces deux auteurs est actuellement le plus avancé sur la question, mais il conviendra ultérieurement d'étudier de manière systématique les inscriptions fausses, ou réputées telles, de Périgueux.

Le « cas » Pierre Beaumesnil

Ce personnage sulfureux a laissé des traces dans tout le Sud-Ouest, ce qui donne de lui de prime abord une image de travailleur acharné. Pierre Beaumesnil est né en 1723, probablement à Limoges, où il est mort à l'âge de 64 ans en 1787¹⁰. Cet homme est, de profession, comédien itinérant et, selon ses biographes les plus récents, il joue les pères nobles. Les comédiens font partie, à cette époque, des vecteurs privilégiés de la culture. Une troupe se doit d'avoir un répertoire étendu, la plupart des acteurs sait lire, écrire, et leur métier même les met en contact avec des personnages très divers issus de toutes les couches sociales, et, parmi eux, des hommes férus d'antiquités et d'Antiquité.

C'est en effet au XVIII^e siècle que l'on a redécouvert Pompéi et que l'Antiquité est, du coup, devenue à la mode. Celle des cabinets de curiosité vient se greffer là-dessus et s'implante progressivement dans nos régions. On dessine beaucoup et P. Beaumesnil sait dessiner. Son talent, qu'il anime d'un intérêt personnel, va devenir une industrie et il réalise de très nombreux dessins d'antiquités, reliés sous forme de cahiers. Ceux qui concernent Périgueux sont au nombre de cinq. L'un d'entre eux se trouve aux Archives départementales de la Dordogne, deux sont conservés à la Bibliothèque de France, deux autres encore sont là où ils auraient tous dû se trouver, quai Conti. En effet, tous ces cahiers ont été achetés en leur temps par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres¹¹.

Le succès de P. Beaumesnil (qui se fait appeler Pierre de Beaumesnil) s'est fait attendre. Il faut se souvenir qu'il est passé à Périgueux en 1763, en 1772 et en 1785, mais qu'il n'a été connu qu'en 1778 ou 1779. Jusqu'à cette date, il vivote, mais se comporte en érudit, dessine les monuments et les objets. En 1778, il est remarqué par Nicolas d'Aine, l'intendant du Limousin, qui

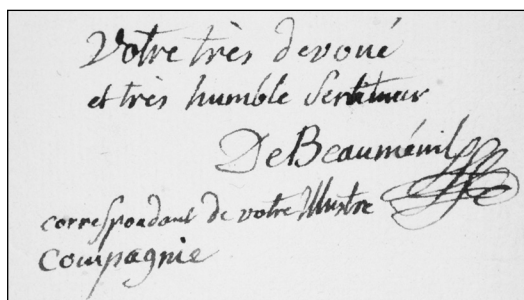
10. M. Prévost, J.-Ch. Roman d'Amat (dir.), *Dictionnaire de biographie française*, t. V, Paris, 1949, col. 1131, s.v. 2. Beaumesnil (Pierre).

11. Nous tenons à remercier l'ancien Secrétaire perpétuel de l'Académie, M. Jean Leclant (†), qui nous a autorisé l'accès aux archives du quai Conti, ainsi que Messieurs les Académiciens Robert Étienne (†) et André Laronde (†), qui nous ont encouragé à mener cette recherche.

s'intéresse à son sort et s'emploie à lui obtenir de quoi vivre en s'adressant à sa hiérarchie¹². Le ministre des Finances de l'époque se nomme Jacques Necker. Ce dernier consulte autour de lui, s'adresse à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et prend peut-être également l'avis d'un autre personnage, un Périgourdin de Paris : Henri Bertin, baron de Bourdeilles. Celui-ci est contrôleur général des Finances à partir de 1759 et quitte cette charge en 1780. C'est donc un proche de Necker, et il est très vraisemblable qu'on lui a demandé son avis sur les dessins de Beaumesnil : il est du reste difficile d'expliquer autrement que l'un des cahiers de dessins de ce dernier, celui qui se trouve aujourd'hui aux Archives départementales de la Dordogne, ait fait partie des papiers du ministre.

L'Académie nomme une commission pour étudier les dessins de Beaumesnil et donne un avis favorable au versement d'une pension. Le ministre Necker, en 1779, ordonne donc à N. d'Aine de verser cette pension (de 1 500 livres), mais pas sur le budget de l'État. Il précise bien que c'est la Généralité de Limoges qui doit payer cela sur les fonds à disposition de l'intendant, car la guerre d'Amérique entraîne trop de dépenses par ailleurs. La pension est versée et P. Beaumesnil se met au travail pour l'Académie. Courant 1780, il en est nommé membre correspondant (fig. 2). Celle-ci lui demande toutefois d'être plus minutieux et plus précis dans ses dessins. P. Beaumesnil s'exécute, à la satisfaction des Académiciens, et sa bonne volonté lui rendra service : en effet, en 1784, le nouvel intendant de Limoges, M.-P.-C. Meulan d'Ablois, demande explicitement à l'Académie s'il est utile de poursuivre le versement de la pension et réclame de sa part un avis circonstancié. Prévenue par N. d'Aine, l'Académie redit son attachement au travail de P. Beaumesnil et demande que la somme soit toujours attribuée. P. Beaumesnil reçoit sa pension jusqu'à son décès, qui survient trois ans après. Grâce à son talent, il a vécu ses dernières années dans une relative aisance.

La tourmente de 1789 éloigne de leurs occupations érudites nombre de savants. Ce n'est qu'après la Révolution que l'on s'intéresse de nouveau aux antiquités locales. On regarde alors de près les travaux de Beaumesnil et le doute vient. En Périgord, le comte de Taillefer se méfie certes un peu de Beaumesnil, mais intègre la plupart de ses textes. D'autres sont plus incisifs :



Votre très dévoué
 et très humble Secrétaire
 De Beaumesnil
 correspondant de votre illustre
 Compagnie

Fig. 2. Signature autographe de Pierre Beaumesnil (archives AIBL C 10).

12. Les informations qui suivent sont tirées d'une lettre de N. d'Aine, ancien intendant de Limoges, à Bon-Joseph Dacier, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, en date du 6 juillet 1784 ; elle est conservée dans les archives du quai Conti (C 80).

l'abbé Legros, un contemporain de Beaumesnil, mentionne que « ce savant excellait dans l'art de dessiner l'antique. Mais les observations qu'il joignait à ses dessins n'étaient ni pures, ni correctes, ni souvent judicieuses... Le priapisme était son goût favori : il y rapportait toutes ses recherches...¹³ ». De telles remarques laissent des traces : lors du congrès d'archéologie tenu à Périgueux en 1858, P. Beaumesnil est même qualifié de « phallomane¹⁴ ». Ces commentaires ont valu à l'acteur une mise en quarantaine totale. L'autorité de ces grands savants a condamné jusqu'à sa mémoire, et l'on s'est empressé de l'oublier jusqu'aux années 1990. Des études plus poussées menées depuis cette époque ont permis de constater que ce personnage, finalement, avait une imagination assez limitée. On chercherait par exemple en vain, à Périgueux, un témoignage de ce « priapisme » que l'abbé Legros déplore.

Que penser alors de telles affirmations ? Qu'il faut donc reconsidérer l'œuvre de Beaumesnil. Et plus l'on travaille, plus le doute vient. L'architecte Pierre Pinon ne prend pas parti, mais reconnaît dans l'œuvre du dessinateur un document historique de premier ordre¹⁵. J.-P. Bost et G. Fabre détectent la présence de textes faux, mais observent qu'il s'agit de dérives érudites dont ils étudient plus précisément quelques cas. Pour notre part, nous nous intéressons depuis plus de vingt ans aux cahiers qui concernent l'épigraphie de Périgueux, et avons déjà conclu qu'il est nécessaire de réétudier l'œuvre de P. Beaumesnil. Ailleurs, il s'est comporté en faussaire en exagérant beaucoup. À Périgueux, beaucoup moins. L'a-t-il fait parce qu'il savait que se trouvait à Paris un Périgourdin connaisseur, Henri Bertin, qui aurait pu identifier d'éventuels faux ? En tous cas, le fait qu'à Périgueux, P. Beaumesnil ait mesuré ses exagérations nous invite à réfléchir sur l'ensemble de son œuvre et à en réhabiliter des éléments qui peuvent s'avérer essentiels pour la bonne connaissance de l'épigraphie de Périgueux.

F. M.

Bibliographie abrégée

- CIL* = O. Hirschfeld, *Corpus Inscriptionum Latinarum*, Berlin, 1899 et 1916 (*addenda*).
Antiquités, 1826 = W. de Taillefer, *Antiquités de Vésone*, Périgueux, t. II 1826.
Inscriptions, 1893 = Émile Espérandieu, *Inscriptions antiques du Musée de Périgueux*, Périgueux-Paris, 1893.
ILA, Pétrucos, 2001 = J.-P. Bost, G. Fabre, *Inscriptions latines d'Aquitaine, Pétrucos*, Bordeaux-Paris, 2001.
Cybèle, 1878 = É. Galy, *Cybèle adorée à Vésone*, inscription inédite, dans *BSHAP*, t. V, 1878, p. 316-322.

13. *Bulletin de la Société historique et archéologique du Limousin*, t. XXXI, 1883, p. 140.

14. É. Galy, Visite au musée d'Antiquités de Périgueux, dans *Congrès archéologique de France, Séances tenues à Périgueux et à Cambrai en 1858, XXXV^e session*, Paris, 1859, p. 260.

15. P. Pinon, « Pierre Beaumesnil, artiste et "antiquaire" », dans *Les archéologues et l'archéologie, Actes du colloque de Bourg-en-Bresse, Caesarodunum*, t. XXVIII, Tours, 1993, p. 109-121.

Naples et la Campanie. Le Périgord sous le volcan

24 - 31 octobre 2015

par François MICHEL

Cette année, le voyage proposé par la Société historique et archéologique du Périgord a permis à nos collègues de découvrir la Campanie et sa capitale, Naples, une ville multiforme qui a connu de nombreux occupants. De l'ancienne Parthénopée grecque à nos jours, ils ont laissé d'impressionnantes traces que notre parcours nous a laissé tout loisir d'apprécier. L'itinéraire que nous avons suivi nous a, en outre, offert un aperçu des nombreux grands sites de cette région, parmi lesquels Pompei, Herculaneum et Paestum, des paysages et de la vie en Campanie. Cette région, à la réputation au moins aussi sulfureuse que les gaz qu'émet le Vésuve, recèle en effet de nombreux trésors. Il fallait pour s'en convaincre la parcourir, ce que nous avons fait avec ravissement.

Notre voyage a débuté en début d'après-midi, lorsque notre bus nous a emmenés vers l'aéroport de Bordeaux. Notre premier vol nous a conduits à Paris, d'où nous en avons entamé un second qui nous a amenés à Naples-Capodichino vers 23 heures. Le voyage s'est déroulé sans incident et notre arrivée à Naples a eu lieu à l'heure prévue. Notre cicerone nous attendait sur place et nous avons aussitôt pris place dans un autobus qui nous a emmenés à l'hôtel Oriente, situé en plein centre ville, à deux pas des merveilles de Naples.

Le lendemain était un dimanche et nous avons commencé notre matinée par une grande promenade à pied dans le centre de Naples. En quittant l'hôtel,

nous avons d'abord traversé un quartier construit sous le fascisme dont l'idéologie totalitaire a même voulu modifier le calendrier : nous avons en effet découvert, au fronton de la grande poste, une date établie en fonction de l'ère fasciste... *Sic transit...* (fig. 1)



Fig. 1. Inscription au fronton de la poste de Naples :
« L'année 1936, 14^e de l'ère fasciste ».

Tout de suite après, nous avons pris contact, de manière presque impromptue, avec le vieux Naples. Nous avons longtemps suivi la rue principale du quartier de Spaccanapoli, sans qu'il soit visible un instant qu'il s'agit de l'un des vestiges de l'agencement de la ville grecque de *Neapolis* : le tissu urbain antique a survécu par-delà les siècles. La rue est bordée de trésors architecturaux et ce patrimoine d'une étonnante richesse se découvre au quotidien, au milieu d'une animation inattendue pour un dimanche. Cet ensemble forme une symphonie où les trésors d'art apparaissent en parfaite symbiose avec le peuple napolitain. Mais, somptueuse ou lépreuse selon les quartiers, la ville mérite d'être observée de près, ainsi que ses habitants. Un mal la ronge : il se nomme la Camorra. Le crime organisé se nourrit de trafics louches, d'extorsions, de menaces, et nous en avons été, en tant que touristes, totalement à l'abri. Notre discrétion, notre simplicité, notre prudence nous ont évité bien des ennuis en réduisant notablement la tentation des *scippatori* d'améliorer leurs fins de mois à nos dépens.

Notre chemin nous a conduits vers plusieurs églises de toutes époques : l'église des Jésuites nous a montré un flamboyant décor baroque alors qu'à moins de cinquante pas, Santa Chiara montre des voûtes gothiques élevées par les monarques français de la dynastie des Angevins de Naples. Son séduisant

cloître baroque, décoré de majoliques espagnoles, ouvre sur un petit musée où nos voyageurs ont découvert les restes de thermes romains ainsi que le décor sculpté de l'église, littéralement mis en pièces par les bombes américaines durant le second conflit mondial. Un peu plus loin, une petite rue encombrée de boutiques, où les santons se comptent par milliers, nous a conduits à San Lorenzo, la première église construite sous la dynastie angevine et dont le chœur flamboyant témoigne de la venue à Naples d'architectes français spécialistes de cette évolution du style gothique. Nos pérégrinations se sont achevées autour d'une série de pizzas aux goûts si variés qu'il nous semblera difficile de tous les identifier !

Après un petit café pris au cœur de Spaccanapoli, nous nous sommes rendus à la gare du funiculaire pour gravir, sans trop de peine, la colline qui domine Naples. Surmontée du château Saint-Elme, consolidé par les Espagnols, et de la Chartreuse de Saint-Martin, édifiée sous les Angevins, cette hauteur nous offre un remarquable panorama sur la ville et, au loin, sur l'inquiétant Vésuve. Nous visitons la chartreuse et ses recoins baroques. Sans cesse agrandie au cours des âges, l'édifice voit cohabiter des styles radicalement différents et des collections très variées, car elle a été transformée en musée. Nous y admirons des sculptures médiévales, des crèches modernes et le cimetière des moines, orné de *memento mori* très réalistes. Nous avons ensuite repris le funiculaire pour rejoindre notre hôtel et notre longue journée s'est conclue par un excellent dîner.

C'est ce lundi matin que nous avons décidé d'honorer le sommet du Vésuve d'une visite (fig. 2). Notre autobus nous a emmenés jusqu'à la billetterie



Fig. 2. Le cratère du Vésuve.

où nous avons appris qu'à cause d'effondrements, le chemin habituel n'était pas praticable. Il nous a donc fallu entreprendre de monter par la face qui domine Pompei et Stabies en empruntant un chemin plus long et plus ardu. Si l'on récompense la force de caractère d'une médaille d'or, il est incontestable que chaque membre du groupe mérite cette distinction. Enfin arrivés au sommet, à 1281 m d'altitude, nous avons appris d'un guide spécialisé les caractéristiques du volcan et nous sommes promenés au milieu des fumeroles tout autour du cratère sans risque d'y chuter. Plusieurs d'entre nous, férus de minéralogie, n'ont pas manqué cette occasion d'agrandir leur collection de basaltes et d'en emporter plusieurs échantillons.

À l'issue de cette excursion, qui s'est révélée aussi éprouvante que la pratique d'un sport violent, nous nous sommes relaxés un temps dans un excellent restaurant situé non loin de notre future visite : la petite ville d'Herculanum. Cette tranquille cité de bord de mer a soudainement été recouverte, le 24 août 79, de plus de dix mètres de laves et de boues (fig. 3). Redécouverte au XVIII^e siècle, elle a été partiellement dégagée et nous apparaît bien mieux conservée que sa voisine Pompei. Sa position au centre de la ville moderne rend encore plus spectaculaire sa visite, car ses maisons, presque intactes, se situent bien en dessous du niveau du sol. Nous y avons découvert, sous la houlette de Fabio, notre guide local, les édifices publics, les nombreux thermes, le temple des Augustales, au gré des rues et des places qui apparaissent intactes, ainsi que les maisons privées, toutes richement décorées et qui se sont progressivement illuminées lorsque le soir est tombé.



Fig. 3. Restes des habitants d'Herculanum.

Toute la journée de mardi a été consacrée à la visite de Pompei, mythique ville ensevelie sous les *lapilli* du Vésuve. Florissante cité maritime, Pompei fut gommée de la surface du monde en trois jours et n'a connu de renaissance qu'à partir du XVIII^e siècle, lorsque les Bourbons de Naples décidèrent de l'explorer systématiquement. Nombre d'efforts se poursuivent encore aujourd'hui pour lui permettre de traverser les siècles. En parcourant les rues pavées, nous avons vu tous les monuments de la ville romaine : nous avons traversé l'amphithéâtre avant de visiter plusieurs maisons, puis le *forum* triangulaire (fig. 4) et le



Fig. 4. Le *forum* triangulaire de Pompei.



Fig. 5. Sur le grand *forum* de Pompei.

théâtre, avant d'arriver sur le *forum* (fig. 5) et d'y contempler le temple de Jupiter capitolin sur fond de Vésuve. Après un déjeuner rapide, nous avons visité les thermes, puis la maison de Lucretius Fronto aux superbes peintures. Nous sommes ensuite passés non loin des boulangeries avant de gagner les nécropoles dont les impressionnants monuments bordent le chemin qui mène à la villa des mystères. Nous y avons contemplé la si réaliste gigantographie qui met en scène les noces d'Ariane et de Dionysos. À l'issue de la visite, nous sommes revenus à Naples en côtoyant les villas du *miglio d'oro*.

La journée du mercredi a été consacrée à la découverte de tous les vestiges des villes enfouies. C'est au Musée archéologique de Naples (fig. 6), où sont conservées les merveilles découvertes lors des fouilles des cités victimes de l'éruption, que nous avons découvert les statues de bronze



Fig. 6. Au Musée archéologique de Naples.

de la villa des Papyri, les peintures de Pompei et les mosaïques venues des nombreuses *villae* du Vésuve. Les collections de ce musée comprennent également des œuvres d'art venues de Rome, car le roi Charles de Bourbon fit, au XVIII^e siècle, amener à Naples toutes les pièces de la collection qu'il tenait de sa mère Élisabeth Farnèse, dernière descendante de l'illustre famille pontificale. De nombreuses sculptures nous ont offert un échantillon choisi de la statuaire antique. À l'issue de cette visite, qui couronnait celle des sites visités les jours précédents, notre après-midi a été, pour beaucoup, consacré à l'*otium* tel qu'il se pratiquait dans l'Antiquité. L'après-midi libre a en effet permis à nombre d'entre nous de prendre un peu de repos, et à d'autres de

compléter les visites déjà faites ou plus simplement de se perdre dans les si agréables rues de Naples.

À l'aube du sixième jour, nous nous sommes lancés à l'assaut de la colline, où se trouve la résidence royale de Capodimonte. L'imposant palais, transformé depuis l'Unité italienne en Musée national, abrite une magnifique collection de peintures dont le noyau est à chercher chez les constructeurs de l'ambassade de France à Rome, les Farnèse (fig. 7). Tous les portraits de famille ont été transférés de Rome à Naples, à commencer par le portrait du



Fig. 7. La collection Farnèse au Musée de Capodimonte.
Coup d'œil sur le portrait de Paul III Farnèse.

pape Paul III Farnèse et de ses deux petits-fils, celui du cardinal Alexandre Farnèse ou celui de Philippe II d'Espagne, tous œuvres de l'artiste Vescellio Tiziano, dit le Titien. Nous y avons également découvert bien d'autres trésors signés Raphaël, Holbein ou Le Caravage. La visite des appartements royaux nous a également permis d'admirer des salons décorés en style pompéien et de grandioses salles, témoins des fastes de la dynastie des Bourbons de Naples.

À l'issue de cette visite, nous avons commencé, sous un ciel incertain, une grande promenade à pied vers la mer, en admirant au passage le Castel Nuovo, dit aussi *maschio Angioino*, construit par la dynastie des Angevins de Naples, le théâtre San Carlo et le *palazzo Nuovo*, édifiés sous les Bourbons, et la *piazza del Plebiscito*, ouverte sous le règne de Joachim Murat. C'est sous les providentiels portiques qui entourent l'église Saint-François de Sales que nous avons pu nous mettre à l'abri de l'orage qui a choisi d'éclater à cet instant précis (fig. 8). La colère du ciel apaisée, notre promenade a ensuite conduit les rescapés de la tempête jusqu'au Château de l'Œuf, dont nous avons gravi les escaliers et admiré, depuis les plates-formes du sommet, un remarquable panorama sur Naples (fig. 9).



Fig. 8. Sous la colonnade de la *piazza del Plebiscito*.



Fig. 9. Sur le chemin du Château de l'Œuf.

C'est en partant tôt de l'hôtel, le vendredi matin, que nous nous sommes dirigés vers le sud de la Campanie afin de visiter les ruines de la ville de Paestum, une fondation grecque définitivement abandonnée au VI^e siècle de notre ère. Nous y avons découvert tout d'abord un musée aux riches collections de peintures antiques et d'architecture grecque : nous y découvrons la manière dont les divers peuples de la Grande-Grèce se sont hellénisés, même si la variété des vestiges témoignent de différents degrés d'acculturations. Le site nous attendait ensuite. Intacts, les trois temples antiques (fig. 10) dressent encore leurs fières silhouettes dans une ville réduite à ses soubassements. Nous avons parcouru la rue principale et observé au passage les monuments emblématiques du passage de la ville grecque à la ville romaine, herôon, am-



Fig. 10. Majestueux temple grec de Paestum.

phithéâtre, forum, et avons découvert plusieurs quartiers qui abritaient des demeures vastes et luxueuses.

Dans l'après-midi, nous sommes revenus vers Naples en parcourant la côte de la péninsule d'Amalfi. Après un parcours pour le moins brumeux, nous nous sommes arrêtés sur le bord de mer de l'ancienne république maritime pour découvrir une cathédrale au décor très original et les arsenaux où l'on réparait les galères. Le temps incertain nous a accompagné jusqu'à Naples où nous avons apprécié notre dernière soirée en Campanie.

Le lendemain, c'est vers midi que notre avion a décollé vers Paris et, en attendant notre correspondance pour Bordeaux, nous avons pu assister sur les écrans dont est doté le terminal F de Roissy à un match de rugby fort mouvementé. Notre retour à Périgueux a eu lieu le jour même.

C'est donc le regard encore émerveillé que nous avons rejoint nos pénates. Mêlant les curiosités naturelles, archéologiques, historiques et artistiques, ce voyage s'est avéré l'un des plus complets de ceux que la Société a organisé. Ce fut également l'un des plus fatigants et nombre d'entre nous se souviennent de l'ascension du Vésuve comme d'une épreuve qu'ils ont un temps cru insurmontable. Heureusement, le soulagement est venu des intérêts gastronomiques de la Campanie. L'équipe des organisateurs a chaleureusement été remerciée par les participants survivants : François Michel pour avoir mené le groupe à l'assaut de la Campanie, Marie-Rose Brout pour avoir assuré le soutien financier, et Sophie Bridoux-Pradeau pour avoir, avec brio, et sans elle-même participer au voyage, mené à bien toute l'intendance qui nous a permis de découvrir une si belle région.

F. M.

Photographies Pierre Besse

Voyage en Étrurie

1^{er} – 8 octobre 2016

Jour 1 : samedi 1^{er} octobre. **Périgueux-Rome.**

Transfert Périgueux-Bordeaux. Vol Bordeaux-Rome. Dîner inclus et nuit à Rome.

Jour 2 : dimanche 2 octobre. **Cerveteri, Tarquinia.**

Départ de Rome tôt le matin pour effectuer une visite champêtre de la nécropole de Cerveteri. Après un déjeuner inclus au restaurant à Tarquinia, nous irons visiter quelques tombes peintes de la nécropole de Tarquinia avant de nous rendre au palais Vitelleschi, siège du musée archéologique. Dîner inclus et nuit à Tarquinia ou dans les environs.

Jour 3 : lundi 3 octobre. **Vulci, Roselle, Sienne.**

Ce matin, départ vers Vulci, visite du vaste site champêtre de Vulci et du musée situé dans un château médiéval proche. Déjeuner inclus au restaurant du site. Dans l'après-midi, route vers Roselle et visite de la ville antique, située sur une éminence rocheuse. Trajet vers Sienne. Dîner inclus et nuit à Sienne.

Jour 4 : mardi 4 octobre. **Sienne, Chiusi, Pérouse.**

Dans la matinée, nous effectuerons une visite de Sienne et nous verrons notamment la piazza del Campo, où a lieu le célèbre Palio, le palazzo Pubblico, le baptistère et la cathédrale. Déjeuner libre à Sienne. En début d'après-midi, trajet vers Chiusi. Visite du musée et de la tombe de la Scimmia, aux peintures très intéressantes. Route vers Pérouse en passant à côté du lac Trasimène. Dîner inclus et nuit à Pérouse.

Jour 5 : mercredi 5 octobre. **Assise, Pérouse.**

Dans la matinée, nous ferons une visite d'Assise, en découvrant dans la basilique Saint-François les fresques représentant la vie du saint (Simone Martini, Cimabue et Giotto), la cathédrale San Rufino et sa façade romane, enfin l'église Sainte-Claire. Déjeuner libre à Assise. Dans l'après-midi, nous reviendrons à Pérouse pour y visiter le musée archéologique. Dîner libre et nuit à Pérouse.

Jour 6 : jeudi 6 octobre. **Orvieto, Rome.**

Dans la matinée, nous nous rendrons à Orvieto. En arrivant, nous y visiterons la curieuse nécropole étrusque du Crocefisso di Tufo. Puis nous monterons dans la vieille ville et visiterons notamment la célèbre cathédrale. Déjeuner libre à Orvieto. Dans l'après-midi, nous reviendrons vers Rome, où nous visiterons le musée de la Villa Giulia. Dîner inclus et nuit à Rome.

Jour 7 : vendredi 7 octobre. **Rome.**

Dans la matinée, nous nous rendrons à pied jusqu'aux Musées du Capitole pour voir (entre autres) la célèbre louve ainsi que la base du temple de Jupiter Capitolin, d'époque étrusque. Déjeuner libre. L'après-midi sera libre afin de permettre à chacun de découvrir Rome à sa façon. Dîner libre et nuit à Rome.

Jour 8 : samedi 8 octobre. **Rome-Périgueux.**

Nous prendrons à l'aéroport de Fiumicino l'avion qui permettra notre retour à Bordeaux. Notre autobus nous ramènera ensuite jusqu'à Périgueux.



Voyage comptant les vols aller-retour, les hôtels, 7 repas inclus, les transferts en bus privé, les visites.

Tarif par personne : chambre double, autour de 1 500 € - chambre simple, autour de 1600 €
Renseignements et inscriptions par téléphone (05 53 06 95 88) ou courriel (shap24@yahoo.fr)

NOTES DE LECTURE

Les Chantiers de la Jeunesse et la Dordogne (1940-1944). De la Révolution nationale à la production industrielle

Francis A. Boddart

éd. IFIE Editions Périgord, 2014, 341 p., ill., 19 €

Francis Boddart, membre de notre Société, a réalisé un travail remarquable, sur une institution encore jamais étudiée dans sa globalité en Dordogne, celle des Chantiers de la Jeunesse (1940-44). Son sous-titre « De la Révolution nationale à la Production industrielle » est inattendu. Voilà bien une seconde raison pour le lire.

Nés officiellement le 31 juillet 1940 pour remplacer le service militaire, interdit après l'Armistice, ces « Chantiers » devinrent obligatoires en « zone libre ». Ils concernèrent quatre classes d'âge, les jeunes hommes, nés entre 1920 et 1924, soit 11 000 Périgordins.

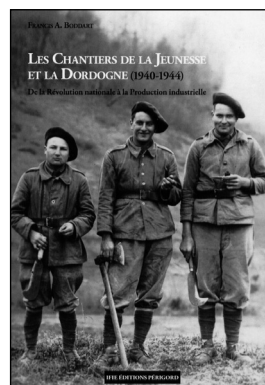
Francis Boddart n'élude aucune controverse, comme celle de savoir si ces Chantiers, aux dires du général de Gaulle, préparèrent la Résistance ou si, au contraire, ils ne furent qu'une institution au service du « Maréchal ». La réalité est plus complexe, car il faut, à la suite du recteur Jean Imbert, distinguer plusieurs périodes et entrer dans la complexité de cette institution (p. 71-110). C'est ce que fait l'auteur, tout en mettant l'accent sur la vie concrète de ces milliers de jeunes hommes appelés à rejoindre obligatoirement ces Chantiers.

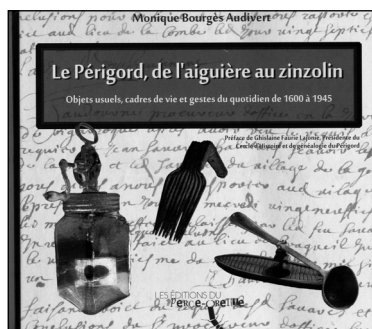
Sur le territoire de la Dordogne, il y avait 24 implantations de chantiers ; cependant les appelés étaient dirigés dans d'autres départements que ceux de leur lieu de naissance. C'est là que Francis Boddart les a suivis, dans les Pyrénées, le Lot, l'Auvergne, etc. Sur place ils fournissaient de la main-d'œuvre, soit pour fabriquer du charbon de bois ou pour des travaux routiers ou agricoles.

La situation de ces Chantiers changea fondamentalement avec l'occupation de la « zone libre » et l'exigence allemande pour la production industrielle. En 1943 est institué le STO, le Service du travail obligatoire, que durent rejoindre des membres des Chantiers. Ceux-ci deviennent alors, comme l'écrit Francis Boddart, « un vivier pour les maquis de Dordogne ».

Je laisse le lecteur découvrir la suite de cet ouvrage de référence, complété par ses sources, sa bibliographie, ainsi que par un index des noms de personnes, très précieux.

■ G. des B.





Le Périgord, de l'aiguère au zinzolin

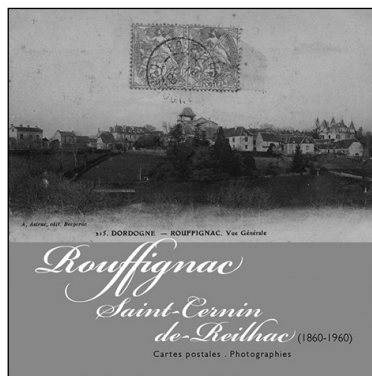
Monique Bourges-Audivert

(préface de G. Faurie Lajonie)

éd. du Perce-Oreille, 2015, 256 p., ill., 29 €

L'auteure nous convie, de 1600 à 1945, non seulement à une promenade culturelle dans le passé mais à plus que cela. Par l'étude approfondie de nombreux inventaires, notre collègue retrace et analyse tout le cadre de vie de nos anciens. Nous pénétrons dans les différents habitats et nous nous intéressons à l'architecture, au mobilier, aux objets usuels. Nous participons aux fêtes, voyageons, côtoyons artisans, commerçants et agriculteurs, allons à l'école, à l'église... Avec émotion, fierté

ou nostalgie, nous vivons ainsi l'évolution de la civilisation. Cet ouvrage, commenté avec concision, admirablement illustré, est indispensable à tous ceux qui veulent mieux connaître le Périgord. Un vrai plaisir pour les yeux et l'intellect. ■ J. R.



Rouffignac-Saint-Cernin-de-Reilhac. Cartes postales, photographies (1860-1960)

Collectif

éd. Mémoire & Patrimoine de Rouffignac-Saint-Cernin-de-Reilhac, 2015, 221 p., ill., 30 €

L'association Mémoire et Patrimoine de Rouffignac a eu l'heureuse initiative de réunir un grand nombre de cartes postales et de photographies anciennes, qui montrent la vie naguère en ce lieu du Périgord. Cette présentation est d'autant plus précieuse que Rouffignac, village martyr, a été entièrement reconstruit à l'issue de la seconde guerre mondiale, à l'exception de son église. Il faut insister sur la qualité de cette publication, particulièrement soignée. Que les membres de l'association, sous la conduite de leur présidente M^{me} Geneviève Delaux, en soient remerciés. ■ D. A.

Le Périgord et la Terre Sainte

Dominique Audrerie (dessins Bernard Piatti)

(préface M^{re} Jacques Perrier)

éd. P.L.B., 2015, 84 p., ill.

C'est avec émotion et poésie que l'auteur évoque les liens étroits qui unissent le Périgord à Jérusalem.

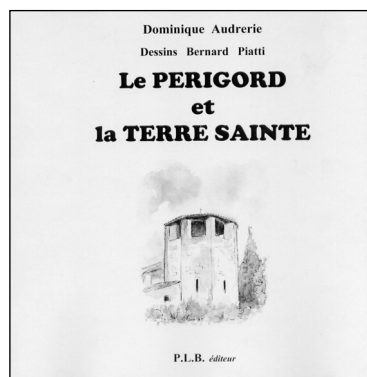
S'il est vrai que « les reliques se souviennent » et que « les pierres parlent », faut-il encore prendre le temps de les observer et d'analyser tous ces symboles sacrés, source d'une dévotion populaire durant des siècles.

Ce riche patrimoine lié à la Terre Sainte est le témoignage de la foi de pèlerins tels les ecclésiastiques ou les moines-soldats.

Il met aussi en exergue tout un pan culturel et architectural de l'histoire du Périgord.

Les chapitres, conclus par le dessin de la croix du Saint-Sépulcre chère à Dominique Audrerie, sont écrits avec clarté et concision.

Les aquarelles du peintre Bernard Piatti agrémentent avec bonheur l'ouvrage et incitent à redécouvrir l'âme de ces lieux cultuels qui parlent à ceux qui aiment mieux comprendre leur Périgord. ■ J. R.



Monsieur le président Sylvain Floirat

Sous la dir. de Michel Massénat

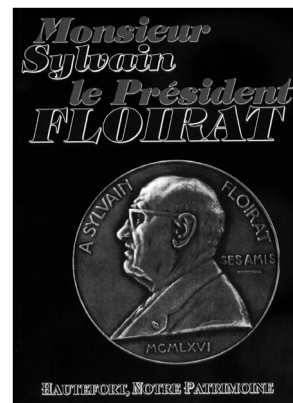
(préfaces de P. Bonte et V. Dubeau-Valade)

éd. Hautefort notre Patrimoine, 2015, 437 p., ill, DVD, 25 €

L'association Hautefort notre Patrimoine a réuni une masse considérable de documents relatifs à une personnalité non moins considérable, Sylvain Floirat (1899-1993). Si l'on connaît, particulièrement en Périgord, les grandes lignes de cette destinée exceptionnelle, on reste étonné à la lecture de cet ouvrage. On y trouve en effet une masse d'informations puisées à une très grande diversité de sources : articles, entretiens avec la presse, discours, témoignages de personnalités comme de compatriotes du village. Les documents étant présentés dans leur contexte, le livre est un excellent instrument de travail sur le personnage de Sylvain Floirat, mais aussi sur l'époque.

L'ensemble de la vie de notre célèbre compatriote est décrite depuis les débuts, c'est à dire l'apprentissage, jusqu'à l'ascension, l'apogée et la mutation. La suite des chapitres traite aussi bien des origines que des controverses, qui ne sont pas éludées, que de l'immensité de cet empire industriel qui surprend toujours. Bien entendu, l'action de ce serviteur du Périgord dans son pays natal est très complètement présentée.

Grâce à la diversité des documents rassemblés, y compris les documents iconographiques, ce travail collectif qui a réuni de nombreux auteurs est toujours attrayant, vivant et évocateur d'une époque que l'on a qualifiée de « glorieuse ». ■ G. F.





Promenades autour des ruines féodales du Périgord

Pierre-Lucien Bertrand

éd. P.L.B., 2013, 188 p., ill.

Voici un livre dont nous n'avions pas encore mentionné la parution. Et pourtant cet ouvrage nous invite de ruines en ruines, vers des sites connus ou moins connus, promenades vagabondes vers des vestiges chargés d'histoire. Chaque site bénéficie d'une présentation, de photographies prises par l'auteur et aussi d'indications bien utiles pour trouver certains lieux. Ce travail était nécessaire pour conserver la mémoire et faire naître, ou renaître, la curiosité pour découvrir ces lieux, qui méritent bien plus qu'une simple attention. ■ D. A.

*Ont participé à cette rubrique : Gontran des Bourboux, Jeannine Rousset,
Dominique Audrerie, Gérard Fayolle.*

Les auteurs et éditeurs, désireux de voir mentionnés dans les rubriques du *Bulletin* leurs ouvrages sur le Périgord sont invités à adresser un exemplaire de leur publication en service de presse au siège de la SHAP (18, rue du Plantier, 24000 Périgueux). Ainsi, l'ouvrage sera répertorié, chroniqué et inventorié dans notre bibliothèque.

COURRIER DES CHERCHEURS ET PETITES NOUVELLES

par Brigitte DELLUC

VIE DE LA SOCIÉTÉ

- Le congrès de la Fédération historique du Sud-Ouest et de la Société historique et archéologique du Périgord aura lieu les 10 et 11 septembre à Périgueux. Le thème retenu est : *Les écrivains en Aquitaine : personnes, œuvres et lieux*. Le programme est en cours d'élaboration. Il sera diffusé sur notre site Internet, avec toutes les précisions nécessaires : programme des conférences, horaires, lieux de réunion, possibilités de repas...

COURRIER DES LECTEURS

- Le Dr Gilles Delluc (gilles.delluc@orange.fr) vient de lire le *Journal (1939-1945)* de Maurice Garçon. Il est très riche (éditions Fayard, 2015). Parfois sévère, fugacement, pour Georges Bonnet et pour Yvon Delbos... Mais il consacre quelques notes intéressantes à trois personnages que la Dordogne connaît bien. Résumons. Joséphine Baker fut pour lui une révélation dans sa *Revue nègre* de 1930-1931 : « Une petite négrienne [*sic*] endiablée ». En janvier 1940, elle lui paraît être devenue « la vedette fabriquée qui ne fait plus rire et qui ne charme pas [...] ». Rien ne passe plus désormais la rampe. Elle est jeune encore pourtant et donne l'impression d'une demi-vieille un peu désuète. » La romancière Rachilde, octogénaire, est « extraordinaire de vie et d'activité ». Pendant l'exode, elle demeure seule au bord de la Seine. Le revolver au poing, elle se défend d'un voleur et se nourrit de blé préparé pour la pêche aux goujons. Le 27 octobre 1941, M. Garçon apprend par la presse le meurtre à Escoire de Georges Girard, archiviste des Affaires étrangères et historien, « charmant compagnon et ami fidèle [...], d'une bonne humeur

ragaillardissante ». Le 31, les journaux parlent d'un crime politique, « pour l'empêcher de témoigner au procès de Riom : C'est idiot. » Son fils a été incarcéré : « J'aimais mieux l'hypothèse d'un crime de cupidité paysanne ». Le 22 mars 1942, il vient de lire le *Journal* de Georges Girard. Déception : « Un raccourci de ce qu'il a entendu dire par les uns et les autres [...]. Des tas de nouvelles controversées, des ragots sans portée... » Le 13 avril, il se rend à Périgueux pour défendre le fils de G. Girard et passe la ligne de démarcation à Montpon : « C'est à rougir de honte. On nous avait traités comme des bêtes. » Le 3 juin, après dix jours d'effort, Henri Girard a été acquitté du triple assassinat d'Escoire. L'avocat se repose : « Mes membres sont las. L'effort que j'ai fait m'a cassé la voix et pourtant je suis physiquement bien [...]. J'avais contre moi l'opinion publique toute entière [...]. À la fin, une argumentation logique a déconcerté tout le monde. Mon procès était gagné mais on n'était pas satisfait [...]. J'ai fini par haranguer la foule [...] La foule, qui, trois jours avant m'aurait écharpé, m'a fait taire sous les acclamations. » Rien de plus... Il ne mentionne pas ses étonnantes relations avec le président du tribunal qui ont été révélées en 2005 par Guy Penaud dans *Le triple crime du château d'Escoire*.

- M^{re} Dominique Audrerie (dominique.audrerie.avocat@wanadoo.fr) signale que « les sœurs de Sainte-Marthe ont déposé à la cathédrale Saint-Front la statue de Notre-Dame du Grand Pouvoir : elle est placée à l'entrée de la nef est, non loin du grand retable. Cette Vierge a été vénérée durant plusieurs siècles chez les ursulines, dont le couvent à Périgueux a totalement disparu. Jusqu'en novembre 2015, elle était conservée au couvent de Sainte-Marthe, dans la chapelle Saint-Jean, dernier vestige de l'ancien évêché. » Précédemment elle avait été conservée dans la chapelle de l'institution Jeanne d'Arc, boulevard de Vésone, jusqu'à l'agrandissement de la clinique Francheville au milieu des années 1960 (Gilles Delluc).

- Gilles et Brigitte Delluc, interrogés depuis les États-Unis par M^{me} Alison Stones sur l'origine du dessin d'astronome illustrant leur article sur Jean Tarde (*BSHAP*, 2015, p. 359), avaient omis de fournir cette indication dans leur publication. Ce document a été récupéré sur le site Internet de la bibliothèque de Venise. Sa référence est : DEA-S-001037-2088 : *The astronomer, miniature from the Treaty of astrology, Latin manuscript, 14th century*.

- Les mêmes ont remarqué avec étonnement comment on commémorait la découverte de Lascaux dans certains pays. « Le 75^e anniversaire de la découverte de la grotte de Lascaux (12 septembre 1940 - 12 septembre 2015) » n'a pas été oublié par les habitants de Bosnie-Herzégovine. Ils lui ont consacré un timbre offset, auto-adhésif, dentelé 11, à 1 MK (fig. 1). Un détail surprenant : le sujet choisi n'est pas une peinture ou une gravure de Lascaux, mais un dessin reproduisant une scène de chasse (cerf et biches) de Els Cavalls à Tirig (province de Castellon, Espagne). La *BH Posta* a donc choisi, pour illustrer la découverte de Lascaux, une scène de chasse néolithique, très caractéristique du

Levant espagnol, datée d'environ 10 000 ans après Lascaux... En outre, la peinture a été inversée par rapport à l'original. »

- M. Pierre Verbauden (pierre.verbauden@yahoo.fr) signale un article de *Tahiti-infos* consacré à « la première vahiné popa'a » (cela signifie de « race blanche »). Cet article précise que la dame en question faisait partie de l'expédition de Bougainville et qu'elle est enterrée dans le cimetière de Saint-Aulaye.

En effet cette dame, morte à Saint-Antoine-de-Breuilh en 1807, s'appelait Jeanne Barret. Elle avait été la compagne du botaniste Philibert de Commerson. Son aventure extraordinaire nous a été contée par le Dr Biraben lors de notre réunion du 4 août 2010 (*BSHAP*, 2010, p. 431-432). Un gros travail de biographie et de bibliographie a été effectué sur ce personnage par Sophie Miquel et a paru dans le *Bulletin de la Société botanique du Périgord*, n° 6, 2014.



Fig. 1.

DEMANDES DES CHERCHEURS

- M. André Mertens (mertens.andre@orange.fr) recherche tout document écrit ou photographique concernant le lieu-dit Le Mas à Villac, près de Terrasson. Il s'agit de quelques maisons regroupées autour d'une ancienne maison-forte, dont il vient de restaurer le donjon.

- M^{me} Marie-France Bunel (tél. 05 53 53 22 59 ; marie-france.bunel@perigueux.fr), au cours d'une étude sur les architectes ayant travaillé à Périgueux, a entrepris la recherche de la chapelle funéraire du général Dauner, réalisé par Antoine Lambert. Pour le moment elle ne retrouve aucune trace ni du général ni de son tombeau.

INFORMATIONS

- M^{me} Annie Herguido annonce la parution de son livre *Une odeur de pain chaud*, aux éditions *Par Ailleurs* (place des Trois Coins à 24800 Thiviers). C'est un livre de souvenirs des années 1950, enrichi d'annotations historiques et de réflexions sur la littérature.

- M^{me} Marie-France Achard signale l'adresse de son site Internet (www.liorac.info.) consacré au village de Liorac et à son histoire.



Fig. 2.

- L'équipe de l'association Lucien de Maleville (asso@lucienmaleville.org) attire notre attention sur les caricatures croquées par Lucien de Maleville, en particulier celle du poète Armand de Prin, tirée du Cahier des charges *Carcasses d'élite du high life sarladais* de 1909 (fig. 2). Voir un article paru dans *Le Festin* n° 95.

- La revue *Le Festin* (www.lefestin.net) propose un tarif préférentiel pour les membres des associations.

- M. Jean-Claude Ignace (12, rue des Hortensias, 24100 Bergerac, jean-claude.ignace@orange.fr) propose à la vente une collection complète du *Bulletin* de la SHAP (1874-2015) dont une partie est reliée cuir.

CORRESPONDANCE POUR

« COURRIER DES CHERCHEURS ET PETITES NOUVELLES »

Pour insérer une demande de recherche ou pour communiquer une information, on peut écrire à M^{me} Brigitte Delluc, secrétaire générale, SHAP, 18, rue du Plantier, 24000 Périgueux ou utiliser son courriel : gilles.delluc@orange.fr (à l'attention de Brigitte Delluc).

Les illustrations photographiques doivent être communiquées sous forme d'un tirage papier ou numérisée en format JPG (en 300 dpi). Compter deux mois minimum de délai pour la publication dans cette rubrique.